
FONDO PIZZOFALCONE



HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

TOME VI.

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
D'ANGLETERRE;

PAR LE P. D'ORLÉANS, ET TURPIN.

TOME SIXIEME.



A AVIGNON,

Chez SEGUIN FRÈRES, Imprimeurs-Libraires.

1810.

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
D'ANGLETERRE.

LIVRE QUINZIÈME.

Etat de l'Europe. Portrait de George II. La reine de Hongrie continue la guerre. Portrait du prétendant. Sa tolérance. Sa vie privée. Il épouse une Sobieski. Aventures de cette princesse. Son évasion. Son arrivée à Bologne. Son caractère. Négociation du cardinal de Tencin. Indécision du cardinal de Fleury. Apologie de sa lenteur. Tencin associé au ministère. Le prince Edouard arrive en France. Disposition des Anglais. Négociation du marquis de Stainville. Le résident d'Angleterre demande l'expulsion du prince. Réponse du ministère. Déclaration de guerre de la France. Adresse des quakers au roi d'Angleterre. Déclaration de guerre de l'Angleterre. Manifeste de Charles-Edouard d'Angleterre. Son embarquement pour l'Irlande. Mœurs et coutumes des Irlandais. Proscription des Stuart en Angleterre. Mécontens de Londres. Le prince Edouard proclamé régent d'Ecosse et d'Irlande. Faute de ce prince. Lettre du prétendant au prince

Edouard son fils. Sa sortie d'Edimbourg. Une amazone se présente au prince avec des secours. Sa harangue. Descente en Angleterre. Siége et prise de Carlile. Le duc de Cumberland reprend cette ville. Victoire du lord Gordon sur les Anglais. Avantages du prince Edouard à Falkirck. Siége et levée du siége de cette ville. Retraite du prince Edouard. Manœuvre hardie d'un sergent. Bataille de Culloden. Elle est gagnée par le duc de Cumberland. Réjouissances à Londres. Fuite du prince Edouard. Il est blessé. Dispersion de son armée.

LES démêlés du roi de Prusse et de l'électeur
1743. de Saxe avec la maison d'Autriche n'étoient
Etat de l'Europe. excités que pour des domaines situés en Allemagne ; ainsi la Silésie, l'Autriche, la Bohême et la Bavière, sembloient être les seuls théâtres où la discorde devoit déployer ses fureurs : mais le feu allumé dans les provinces de l'Empire étendit ses ravages en Italie, au pied des Alpes, en Flandre, en Alsace, et jusques dans le nouvel hémisphère. L'Angleterre et l'Ecosse, fermées aux autres nations par les barrières de la Manche et de l'Océan, furent également ébranlées par les tempêtes qui bouleversèrent le continent.

L'empereur Charles VI, en donnant sa pragmatique-sanction, jeta la semence des guerres qu'il se proposoit de prévenir. Le système de l'équilibre de puissance, si magnifique dans la spéculation, est un de ces songes agréables dont le reveil dissipe l'illusion ; les souverains,

en l'adoptant, ont peuplé la terre de combattans, et transformé les cultivateurs en soldats. On doit laisser un fleuve libre dans son cours : c'est l'unique moyen d'en réprimer les ravages et les inondations. 1743.

Le roi de Prusse avoit pris les armes pour faire valoir les anciennes prétentions de sa maison sur la Silésie : ce motif, ou ce prétexte, suffisoit pour justifier, au tribunal des nations, ce roi philosophe et conquérant. La guerre de la France contre l'Angleterre eut plutôt sa source dans la rivalité nationale que dans les intérêts du commerce et de la politique. George II régnoit alors dans cette île : ce prince, véritablement né pour gouverner, eut le secret de façonner à l'obéissance un peuple qui ne respecte dans son roi que le titre de premier citoyen. Etendu dans ses vues, fécond en moyens, sans ivresse dans les succès, ferme dans les disgrâces, et toujours maître de lui, il ne se donna pas la peine de cacher ses desseins, parce qu'il trouvoit dans son génie des ressources pour les exécuter. Sa politique, sans finesse et sans artifice, lui donna peu d'éclat ; mais ceux qui savent juger les hommes lui assigneront une place distinguée à côté des grands rois.

Portrait de George II.

La reine de Hongrie, dirigée par ses conseils, et soutenue par ses trésors, persista dans la résolution de continuer la guerre. Dès ce moment, le cardinal de Fleury, le considérant comme l'ennemi de la France, ne garda plus de mesures avec lui ; et, dérogeant à son caractère modeste et pacifique, il prit le ton de la ménace, qui souvent est celui de la foi-

La reine de Hongrie continue la guerre.

blesse ou de la peur. Son but étoit de le résou-
1743. dre à rester dans la neutralité : George, naturellement fier, et plein d'une juste confiance, dans ses forces, arma pour se faire craindre et respecter. Le cardinal, pour le distraire des affaires du continent, ne crut pouvoir mieux l'occuper dans son île qu'en lui suscitant un rival. Il fit reparoître sur la scène du monde un rejeton de la maison des Stuart, le prétendant, languissant obscur à Rome, où son âme, desséchée par une continuité d'infortunes, étoit devenue insensible aux promesses de l'ambition. Familiarisé dès l'enfance avec le malheur, il étoit dégoûté des grandeurs, et il se reprochoit d'avoir entraîné dans sa chûte ceux qui avoient essayé de le relever. Son air mélancolique inspiroit la tristesse où il étoit plongé. Cette superficie chagrine étoit un voile qui cachoit ses penchans pour les plaisirs. Il avoit vécu trop malheureux pour n'être pas tendre et sensible. On croit même qu'il se fût livré à la galanterie, s'il eût été moins observé par les prêtres, qu'il étoit de son intérêt de ménager. On prétend que mylady Inverness lui inspira des sentimens plus vifs que ceux de l'estime. Ce soupçon fut la cause de beaucoup de dissentions domestiques. Quoique sincèrement attaché à la religion romaine, il ne descendit point dans les détails d'une piété crédule et bornée. Loin d'être animé du délire de l'intolérance, il avoit confié l'éducation de ses deux fils au lord Dunbar, qui faisoit profession de la religion anglicane. Sa maison étoit composée indistinctement de catholiques et de protestans. La diversité du culte n'enfan-

Portrait du prétendant.

toit ni haines ni dissentions, parce que le maître n'étoit point persécuteur. C'étoit un 1743.
spectacle singulier de voir, au milieu de Rome, un ministre anglican prêcher tous les dimanches dans la chapelle du palais de ce prince. Sa position lui prescrivoit une conduite discrète et réservée : en édifiant les uns, il étoit à craindre qu'il ne scandalisât les autres. Le pape le traitoit de majesté ; mais son train ne répondoit pas à la magnificence de ce titre : ses domestiques étoient assez nombreux, mais il y en avoit peu de qualifiés. Quoique sa dépense fût bornée, il n'auroit pu la soutenir avec douze mille écus qu'il tiroit du trésor apostolique, sans des ressources secrètes qui le mettoient en état de soulager les descendans de ceux qui s'étoient attachés à sa fortune. Le pape, pour éviter l'embarras de l'étiquette, ne lui donnoit jamais d'audience publique : il s'y rendoit par un escalier dérobé ; et dès qu'il étoit entré, on lui présentoit un fauteuil, et il donnoit chez lui le tabouret aux cardinaux : enfin il jouissoit de tous les honneurs qu'on rend à un roi qui garde l'*incognito*. L'aîné de de ses fils portoit à Rome le titre de prince de Galles, et on le traitoit comme l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre ; le second, nommé duc d'York, aujourd'hui cardinal, n'avoit point encore de rang décidé.

Sa tolérance.

Quoiqu'on déférât à ce prince, dans une cour étrangère, tous les honneurs qu'il eût pu recevoir dans le palais de ses pères, il rappeloit toujours la conversation à ses malheurs. Il ne pouvoit se dissimuler que sa grandeur n'étoit qu'une ombre sans réalité. Les largesses qui le

Sa vie privée.

faisoient subsister rendoient encore plus amer le souvenir de sa dégradation. Il est triste d'avoir besoin de protecteurs, quand on est né pour vivre au milieu des protégés, et d'être réduit à recevoir, quand on est né pour répandre. Son genre de vie étoit triste par son uniformité. Malheureux de n'être pas roi, son âme n'avoit pas assez d'énergie pour éprouver l'ambition de l'être.

1743.

Il épouse une Sobieski.

Il avoit épousé (1) la fille du prince Jacques Sobieski, cousine germaine de l'empereur et de la veuve de Charles II. Cette princesse, avant d'être l'épouse d'un Stuart, se vit enveloppée dans les malheurs qui poursuivoient cette maison. En passant par Inspruck pour aller à Rome épouser le prétendant, elle fut arrêtée par ordre de l'empereur, qui, dans cette occasion se montra plus fidèle aux intérêts de ses alliés que sensible au cri de la nature. On la garda étroitement dans un couvent, où elle auroit langui le reste de ses jours, si l'on n'eût pas trouvé le secret de tromper la vigilance de ses gardes. Gaydon, qui avoit servi en qualité de major au service de France, se chargea de cette entreprise périlleuse. C'étoit un de ces aventuriers sans patrie qui errent dans toutes les cours pour y faire un trafic de leur sang, et pour y chercher le bonheur qui les fuit. Il prend la route d'Inspruck, accompagné d'Organ, gentilhomme anglais, et d'un Irlandais nommé Misset, qui mena sa femme avec lui. Ces trois braves avoient un train qui annonçoit des hommes d'importance. Arrivés à Inspruck, ils trouvèrent le moyen de briser les roues de leur carrosse à la porte de la ville

Aventure de cette princesse.

pour avoir un prétexte d'y rester sans se rendre suspects. Un religieux qui fut gagné remit 1744.
à la princesse une lettre qui l'instruisoit de l'entreprise et des moyens qu'elle devoit employer pour en favoriser l'exécution. Une jeune fille, d'une taille semblable à la sienne, fut introduite dans son appartement; et, séduite par une grande récompense, elle se mit dans le lit de la prisonnière. La princesse, depuis deux jours, feignant d'être malade, s'étoit rendue invisible à tout le monde. Elle prit les habits de cette jeune fille, et passa au travers de ses gardes sans être examinée. Misset, qui l'attendoit à la porte, la conduisit à l'hôtellerie. La nuit étoit obscure et pluvieuse, et les rues extrêmement sales. Un de ses souliers resta dans la boue: cet accident ne ralentit point son activité; elle marcha sans souliers, et sans crainte d'offenser la delicatesse de ses pieds. Elle arrive toute mouillée à l'hôtellerie, où, sans se donner le temps de changer de bas et d'habits, elle monte dans une voiture avec la femme de Misset. Organ étoit à cheval devant une portière, et Gaydon devant l'autre. Misset resta deux heures à Inspruck, pour savoir si la mine n'étoit point éventée. S'étant ensuite mis en route, il resta toujours deux postes en arrière, pour observer si l'on n'étoit pas poursuivi. Cette précaution n'étoit pas inutile. Misset aperçut le lendemain un courier dépêché par le gouverneur d'Inspruck, avec ordre aux commandans d'arrêter la fugitive et les complices de son évasion: il le joignit, dans la résolution de lui casser la tête; mais, retenu par le remords de sacrifier un inno-

Son évasion.

1744. cent, il préféra de l'enivrer avec une drogue assoupissante qui faisoit perdre connoissance en plongeant dans un sommeil profond. Quand il le vit endormi, il prit ses dépêches, et fut joindre la princesse, qui, après trois jours et trois nuits d'une marche continuelle et pénible, se trouva sur les terres du pape.

Son arrivée à Bologne. Arrivée à Bologne, mylord Dunbar, chargé de procuration, l'épousa au nom du prince, qui alors étoit en Espagne. Cette cérémonie se fit avec la plus grande pompe. Elle partit aussitôt pour Rome. Mylady Marr (2) fut au-devant d'elle avec les carrosses du prince, accompagnée de tous les Anglais et Anglaises du parti du prétendant. Les cardinaux, les princes romains et tous les grands, furent la recevoir dans de magnifiques équipages. Son entrée dans Rome fut aussi pompeuse que si elle en eût été la souveraine. Cette princesse, qui n'eut que le titre stérile de reine, se montra digne d'occuper le premier trône du monde. Sans

Son caractère. être belle, elle possédoit l'heureux don de plaire, plus victorieux, plus attrayant que la beauté : douce, affable et modeste, elle n'avoit qu'à s'abandonner à son caractère pour se concilier tous les cœurs. Zélée pour le triomphe de la religion catholique, elle étoit sans haine et sans prévention contre ceux qui professoient un autre culte. Savante sans orgueil et sans prétention, elle se précautionnoit contre la vanité de dogmatiser. Elle avoit pour maxime qu'il falloit apprécier les hommes par leurs mœurs, et non par leur foi. Sa conception étoit aussi vive et aussi facile que sa mémoire étoit heureuse et fidèle. Les langues

française, allemande, anglaise, italienne et polonaise, lui furent également familières. Indifférente pour les grandeurs de la terre, elle n'eut d'ambition que pour ses fils, qu'elle instruisit mieux par ses exemples que par de froides leçons. 1744.

Ce fut dans cette cour infortunée que la France chercha un rival pour supplanter le roi George. Le cardinal de Tencin, ambassadeur de France à la cour de Rome, se chargea de tirer le prétendant de son assoupissement, et de lui communiquer l'ambition qu'il avoit lui-même dans son cœur. Ce ministre, plus intrigant que politique, eut recours à ces petits moyens que la médiocrité dédaigne, et dont le génie se sert pour opérer de grandes choses. Il s'adressa à lady Inverness, qui, élevée dans la maison du prétendant, jouissoit à Rome du plus grand crédit ; c'étoit d'elle qu'il avoit acheté la pourpre romaine dont il étoit revêtu. L'ascendant que son esprit exerçoit sur l'esprit du prince, l'eut bientôt subjugué. Elle ne l'attaqua point par l'ambition, dont les âmes paresseuses ne sont point susceptibles : habile à saisir ses penchans pour les maîtriser, elle lui représenta la religion gémissante sous le joug de l'hérésie. Après l'avoir ébranlé par cette pieuse secousse, elle lui rappela le tendre souvenir de la feue reine son épouse, qui, en mourant, avoit prédit que son fils Charles-Edouard remonteroit un jour sur le trône de ses ancêtres. Comme elle avoit vécu dans l'exercice austère des maximes évangéliques, il ne douta point que cette révolution ne lui eût été révélée. Un prince qui règle sa conduite sur

Négociation du cardinal de Tencin.

1744. des révélations ne paroît point destiné à conquérir un royaume. D'ailleurs il étoit alors dans sa cinquante-sixième année : sa santé foible et délicate l'avertissoit qu'il étoit incapable de soutenir le poids d'une aussi grande entreprise. Ainsi l'on convint qu'il resteroit à Rome, tandis que son fils aîné, muni de ses pleins pouvoirs, iroit faire la conquête des trois royaumes, et s'en feroit déclarer régent.

Indécision du cardinal de Fleury.

Il y eut loin du projet à l'exécution. Le cardinal de Fleury, à qui tout ce qui étoit difficile paroissoit impossible, agit avec tant de lenteur, qu'il fut accusé de n'avoir voulu se servir du prétendant que comme d'un épouvantail pour en imposer au roi George. Il voulut peut-être diriger sa politique sur les circonstances ; et comme son dessein étoit de rendre l'Europe aussi paisible que son cœur, il eût agi contre ses principes en jetant de nouvelles semences de guerre. Ce fut en temporisant que la mort le surprit, et que l'entreprise fut suspendue.

Apologie de sa lenteur.

Sa circonspection indécise a sans doute besoin d'une apologie ; mais, avant de prononcer sa censure, il est juste de réfléchir sur ce qu'on avoit tenté de faire pour le rétablissement des Stuart. Les exemples sont peut-être les meilleures leçons. Louis XIV, dans le plus haut degré de sa puissance, ne put les maintenir sur le trône, ni les relever de leur chûte. En 1703, la France fit des préparatifs formidables. La nation écossaise, d'intelligence avec les jacobites d'Angleterre, faisoit espérer une réussite infaillible. La perte de la bataille de la Hougue dissipa cette agréable chi-

mère. En 1715, à la mort de la reine Anne, on fit un nouvel armement ; et sur la foi des partisans des Stuart, on crut leur rétablissement certain : une flotte française parcourut les côtes d'Ecosse sans y exciter le plus léger mouvement. En 1719, le cardinal Alberoni, génie plus vaste que réglé, conçut l'audacieux projet de changer le système politique de l'Europe, et surtout de rendre à l'Espagne, dont il étoit ministre, cette supériorité qu'elle avoit perdue depuis la mort de Charles-Quint. Il mit une flotte en mer pour faire la conquête de la Sicile : cette flotte fut battue et détruite, dans la rade de Messine, par l'amiral Bing. Alberoni, humilié de cette disgrâce, s'abandonna à son ressentiment. Il crut ne pouvoir mieux le faire éclater qu'en appelant en Espagne le prétendant, avec promesse de le placer sur le trône d'Angleterre : mais, quand il eut réfléchi sur les moyens d'exécuter, les obstacles qu'il ne put se dissimuler le firent renoncer à cette entreprise, dont un esprit plus juste et plus clair-voyant n'eût jamais conçu le projet. 1744.

Le cardinal, instruit par ces fameux exemples, fut arrêté dans sa marche. Cette circonspection est d'autant plus facile à justifier, que la politique exigeoit de ne rien confier à la fortune, sans être auparavant instruit du nombre et des ressources des partisans de la révolution. D'ailleurs, accablé d'années et d'affaires, pilote heureux dans le calme, mais incapable de gouverner dans la tempête, il demanda au roi de lui associer dans le ministère le cardinal de Tencin, dont les talens équivoques sont encore aujourd'hui un problême.

Tencin associé au ministère.

Tant qu'il ne fut qu'un particulier, on le crut
1744. digne des premiers emplois ; mais, dès qu'il fut en représentation, l'homme public démentit l'idée qu'on s'étoit formée de l'homme privé. Sa vie fut une précaution pénible pour n'être point vu de trop près. Des panégyristes gagés par sa sœur, plus habile que lui, exaltèrent sa politique ; mais le reste de la nation persista dans l'idée qu'il n'étoit qu'un bas intrigant. Le cardinal de Fleury étoit trop adroit et trop jaloux de son pouvoir pour choisir un collègue qui l'eût éclipsé : ainsi l'on doit présumer qu'il le regarda comme une argille molle et susceptible des impressions qu'il voudroit lui donner. Dès qu'il eut les yeux fermés, le cardinal de Tencin, dépositaire de tous ses secrets, marcha dans la route qu'il lui avoit tracée ; mais les circonstances étoient devenues plus critiques. La reine de Hongrie s'étoit rendue redoutable par ses nouveaux alliés ; le roi de Sardaigne avoit joint ses troupes à l'armée autrichienne ; les Français avoient été battus sur les bords du Mein ; le maréchal de Broglie, ayant été forcé d'évacuer la Bohême, étoit rentré en France avec les débris de son armée ; celle du comte de Montemar avoit été détruite en Italie sans combattre ; le prince de Lobkowitz marchoit à Naples pour détrôner le roi de Sicile. De tous les ennemis de la France, le roi George étoit le plus redoutable ; et, pour s'en débarrasser et le contenir dans son île, il falloit y allumer le feu d'une guerre civile.

Le prince Edouard arrive en France.

Le prince Edouard fut appelé en France pour passer en Ecosse, dans l'espoir que ce

nouveau Scipion obligeroit Annibal de quitter l'Italie pour défendre ses foyers. L'occasion étoit favorable : toutes les forces d'Angleterre avoient été transportées en Flandre ; il n'y restoit que quelques régimens épars et incomplets. Quoique George gouvernât en citoyen, il suffisoit qu'il eût le titre de roi pour être odieux à une nation qui, quoique passionnée pour sa liberté, ne peut vivre sans maître. La licence où l'on se livroit en parlant du roi et de la famille royale, faisoit présumer qu'on soupiroit après une révolution : en voici quelques exemples. George demanda pour son fils, à la duchesse de Buckingham, le palais qu'elle avoit au bout de la grande allée du parc Saint-James, qu'elle n'occupoit pas : « Non, dit-elle, » je l'ai promis au prince de Galles Stuart ». Le lord Spencer avoit un magnifique parc rempli de bêtes fauves ; le roi lui témoigna une grande envie d'y prendre le plaisir de la chasse : « Non, lui répondit le lord ; mon parc n'est » que pour moi et mes amis ». Quand on essuie des refus aussi insultans, on est roi sans avoir de sujets. La reine étoit également l'objet des sarcasmes grossiers de la nation. Cette princesse, qui fit asseoir les sciences et les arts sur le trône avec elle, fut taxée d'avarice, parce qu'elle savoit user de ses richesses, et non les prodiguer. Les savans de toutes les nations éprouvèrent sa magnificence ; son discernement dans la distribution de ses dons donnoit un nouveau prix à ses largesses : mais, comme elle n'aimoit point à être la dupe de l'avidité du marchand, elle ne vouloit payer les choses que leur valeur. La femme du lord

1744.

Disposition des Anglais.

1744. maire qui étoit un riche brasseur de bière, la voyant disputer sur le prix d'une étoffe d'or, la prit sans marchander. Ce n'étoit pas que cette femme en eût besoin ; elle ne se proposoit que d'insulter sa souveraine. La populace ne put jamais lui pardonner d'avoir renvoyé des bijoux que le marchand trompeur avoit vendus trop cher à ses enfans.

Une nation qui outrage impunément ses maîtres, doit être indifférente dans le choix. Les Stuart avoient de nombreux partisans dans les trois royaumes. Les jacobites, saisis d'un enthousiasme religieux, sembloient dévorés de la soif du martyre. L'Ecosse surtout, qui avoit été le berceau de cette maison infortunée, auroit été flattée d'avoir un roi qui eût une origine commune avec elle ; les plus modérés, satisfaits de jouir de leurs priviléges, auroient également obéi à César ou à Pompée : la nation en général étoit mécontente. Tout le monde se plaignoit de la trop grande influence de la cour dans les décisions des deux chambres. La liberté étoit mise à l'encan ; et l'on pouvoit dire comme Jugurtha : Ce sénat est à celui qui sera assez riche pour l'acheter. Dans le parlement de 1731, on en fit la triste expérience; et, malgré la vigueur du parti de l'opposition, les ministres l'emportèrent par une majorité considérable. On se plaignit avec tant d'éclat, qu'on avoit lieu d'espérer la réforme des abus dans le parlement de 1741. Chaque parti s'agita pour se rendre maître des élections. Les ennemis du ministère étoient si nombreux, que la cour craignit de succomber : mais partout où il y a des corrupteurs assez

riches pour récompenser, il y a bientôt des âmes corrompues. Les ministres redoublèrent d'activité, et prodiguèrent l'or et les promesses. Malgré toutes leurs profusions, le parti de l'opposition ne l'emporta que de trois voix dans le point décisif. Telle étoit à peu près la situation de l'Angleterre, lorsqu'on forma le projet d'une révolution dont le succès paroissoit d'autant plus assuré, que la haine invétérée des wighs contre les Stuart s'étoit tournée contre la maison d'Hanovre. La religion du prince étoit le seul obstacle difficile à vaincre : le peuple, qui a toujours plus de foi que de fidélité à son culte, aime que ses maîtres pensent comme lui. 1744.

Le ministère de France, mieux instruit que le vulgaire, voyoit sans doute des difficultés que la politique des raisonneurs oisifs ne pouvoit apercevoir. En vain on lui opposoit l'exemple de Carthage, formidable au dehors, et facile à vaincre sous ses murs : il savoit que chaque peuple a ses mœurs et sa constitution, qui renferment le germe de sa grandeur et de son dépérissement. Carthage abandonnoit sa défense à des étrangers mercenaires, qui devoient être indifférens à ses disgrâces et à ses prospérités, pourvu qu'on payât bien chèrement leur sang, dont ils faisoient un vil trafic. L'Angleterre, protégée par la mer, avoit encore pour défenseurs des citoyens belliqueux qui savoient mourir pour la patrie. Tous les hommes revêtus de l'autorité, et ceux qui, ne pouvant se placer au-dessus de leurs concitoyens par les dignités, s'y placent par leurs richesses, étoient intéressés à prévenir une

révolution qui auroit pu renverser leur fortune. Enfin l'Angleterre forme un peuple de citoyens : c'est là que l'homme le plus obscur sait qu'il a une patrie.

1744.

Négociation du marquis de Stainville.

Quels que fussent les motifs du ministère de France en produisant le prince, il donna lieu de croire qu'il n'en vouloit faire qu'un roi de théâtre, puisque, dans le temps qu'il l'appeloit en France, il faisoit agir le marquis de Stainville, ministre du grand-duc de Toscane, pour disposer la reine de Hongrie à la paix ; cette démarche dévoiloit ses intentions. Si cette princesse se fût déterminée à la paix, auroit-il été question de placer le prince Edouard sur le trône d'Angleterre ? Auroit-il été juste de faire couler le sang français pour cimenter le trône d'un étranger ?

La négociation du marquis de Stainville fut infructueuse : la reine de Hongrie, dont les armes étoient partout triomphantes, déclara qu'elle ne se prêteroit à aucun accommodement, sans le concours préalable du roi d'Angleterre son fidèle allié. Ce monarque, justement offensé du projet de le faire descendre du trône, ne respira que la vengeance et la guerre : il exhorta la reine à profiter du retour de la fortune pour humilier un ennemi qui se repentoit trop tard d'avoir voulu la dépouiller de l'héritage de ses pères. La France alors ne vit d'autre ressource que d'allumer une guerre civile en Angleterre. On dépêcha un courrier au cardinal Aquaviva, chargé à Rome des affaires d'Espagne, dont les intérêts étoient communs avec ceux de la France, pour accélérer le départ du prince. On usa des plus

grandes précautions pour dérober sa tête au fer des assassins. Ce n'est pas qu'on crût le roi George capable d'une atrocité, les princes de sa maison ne sont connus que par des actes de bienfaisance et de générosité : mais l'on redoutoit la main d'un fanatique ; et quoique l'Angleterre soit l'école de l'incrédulité, c'est dans cette île que le délire religieux a fait couler le plus de sang en l'honneur d'un Dieu de paix. Il étoit difficile de tromper cette foule de surveillans dont le prince étoit environné. Le roi George entretenoit des émissaires bien payés, qui l'instruisoient des mouvemens les plus secrets du prince ; et ce grand politique sembloit, de son palais de Saint-James, assister à toutes les délibérations du conseil de son ennemi. 1744.

Le cardinal Aquaviva, convaincu, par l'expérience, que tout étoit vénal à Rome, n'admit dans sa confidence que les agens nécessaires pour en favoriser l'évasion. Le prince fut invité à une partie de chasse à Cisterne, chez le duc de Gaétano, qui lui-même ne fut point admis dans le secret. Il sortit de Rome dans le carrosse du bailli de Tencin avec son gouverneur. Un palfrenier l'attendoit hors des murs avec des chevaux. En descendant de sa voiture, il propose au bailli de faire une course : ils montent l'un et l'autre à cheval ; et, guidés par le palfrenier, ils arrivent à bride abattue à Caprarola, où ils se font passer pour deux courriers qui alloient en Espagne. Ils renvoient le palfrenier, qui, par leur ordre, répandit que le prince, s'étant blessé à la chasse, étoit resté à Cisterne pour s'y rétablir de sa chute.

1745. Le duc d'York, qui s'étoit rendu chez le duc de Gaétano, écrivoit chaque jour à son père les progrès imaginaires de cette blessure simulée. Personne dans Rome ne soupçonnoit cette évasion. Le prince, à la faveur de son déguisement, traversa sans péril la Toscane et l'état de Gênes jusqu'à Final, où il s'embarqua pour Antibes sur un vaisseau qu'on lui avoit préparé.

Le résident d'Angleterre demande l'expulsion du prince.

Le roi George avoit des émissaires trop nombreux et trop clairvoyans pour que ce mystère restât long-temps voilé. Dès qu'il l'eut pénétré, il chargea M. Thomson, résident d'Angleterre à Paris, de demander une audience au ministre, pour apprendre si le prince Edouard étoit véritablement sur les terres de France; et, dans le cas que la nouvelle fût vraie, il lui étoit enjoint de déclarer que sa majesté britannique ne doutoit point qu'en vertu des traités, et particulièrement de celui d'Utrecht, sa majesté très-chrétienne n'ordonnât de le faire sortir au plutôt de ses états, et ne défendît à ses officiers et sujets de lui prêter aucun secours. Cette réquisition se fit avec une espèce de hauteur naturelle à un Anglais qui sent ses forces.

Le résident, conformément à ces ordres, se transporta chez M. Amelot, secrétaire d'état, auquel il exposa les ordres de son maître. La réponse du ministre fut de plus succinctes. « Monsieur, lui dit-il, puisque vous me parlez au nom de votre maître, il est juste que » je prenne les ordres du mien ». Le résident se retira sans insister; mais, plusieurs jours s'étant écoulés sans recevoir de réponse, il re-

tourna chez le ministre, dont il reçut l'explication suivante, et qu'il voulut écrire mot à 1745.
mot, pour la rendre plus fidèlement à son maître. « Monsieur, les engagemens pris par les » traités n'obligent qu'autant qu'ils sont religieusement observés par les deux parties » contractantes. Quand l'Angleterre aura fait » justice sur les plaintes réitérées des infractions commises par son ordre, sa majesté » s'expliquera alors sur la demande que vous » faites au nom du roi de la Grande-Bretagne ».

Cette déclaration, qui manifestoit assez les intentions de la cour de France, fut un signal de guerre : on n'eut plus lieu d'en douter, lorsqu'on sut qu'une escadre partie de Brest étoit entrée dans la Manche. L'éclat que fit cet armement, le peu de précaution qu'on prit de le cacher, firent douter si on avoit véritablement l'intention de faire une invasion, ou si l'on se proposoit seulement d'obliger le roi d'Angleterre à rappeler ses troupes de Flandre. Quoi qu'il en soit, on n'oublia rien pour s'opposer à une descente : le roi George, convaincu que le projet d'une invasion n'auroit jamais été formé, si le prince Edouard n'avoit été assuré de trouver en arrivant de nombreux défenseurs, fit taire la loi *Habeas corpus* ; et tous ceux dont la fidélité parut suspecte furent arrêtés. On s'assura du lord Baltimore. Irlandais, du colonel Cecil et du médecin Belfort. On ferma la chapelle catholique de Lincoln's Inn-Fields. Tous les catholiques, et même ceux qui étoient soupçonnés de l'être, furent bannis de Londres par un édit rigoureux. La

tête du prince Edouard fut mise à prix, et l'on
1745. promit à l'assassin un salaire de trente mille livres sterling; promesse qui imprimeroit une tache éternelle au nom anglais, si toutes les nations n'avoient pas de pareilles atrocités à se reprocher.

Dès que la cour de France eut appris que le prince Edouard étoit débarqué à Antibes, le marquis de Roquefeuille reçut ordre de se mettre en mer. Les vaisseaux de Rochefort, joints à vingt-cinq qui étoient à Brest, mirent à la voile le 6 février; les autres, restés en arrière, donnèrent la chasse à tous les navires anglais qu'ils trouvèrent dans la Manche. La flotte fit route vers le Pas de Calais. Les préparatifs d'une invasion prochaine se firent avec le plus grand éclat pour inspirer de la confiance aux partisans secrets du prince, qui vouloient être assurés d'être soutenus avant de se déclarer et de prendre les armes.

Le ministère de Londres, attentif à tous les mouvemens, se mit en état de défense. L'amiral Norris sortit de Spithead, pour aller mouiller aux Dunes. Sa position respectable ne ralentit point l'activité de l'armement de France dans le port de Calais : on embarqua, le 24 février, les vivres sur des bâtimens de transport; et dans les premiers jours de mars, les troupes s'embarquèrent avec les généraux. Le comte de Saxe, qui, sans avoir le titre de maréchal de France, en avoit la patente, eut le commandement de l'armée. Tout étoit disposé pour mettre à la voile, lorsque, la nuit du 5 au 6, un vent furieux bouleversa la mer et fracassa les vaisseaux; plusieurs furent jetés

sur les côtes tout brisés. Il falloit sauver les hommes. On fit avancer des navires et des charriots dans la mer pour les arracher à la mort ; et par les soins infatigables du comte de Saxe, il n'y eut que cinq soldats de noyés : mais tous les vaisseaux abandonnèrent leurs ancres pour se mettre au large, les cables se rompirent ; et lorsque la tempête fut calmée, on trouva la flotte si maltraitée, que le comte de Saxe ordonna de débarquer les troupes et les provisions. Les vivres furent mis en magasin, et les régimens prirent leurs quartiers. Les généraux se rendirent à la cour, où le prince Edouard, qui s'étoit embarqué, fut contraint de se tenir caché. 1745.

La France jusqu'alors n'avoit pris dans cette querelle que le titre d'auxiliaire de l'Espagne et de la Bavière : dès qu'elle vit tout espoir de réconciliation évanoui, elle fit publier (3) sa déclaration de guerre. On distribua des lettres-patentes aux armateurs pour courir sur les vaisseaux anglais : la foule se présenta pour en solliciter. Le moment étoit favorable : toutes les forces de l'Angleterre avoient passé dans le continent, et ses flottes parcouroient la Méditerranée. Les esprits y étoient divisés, le citoyen étoit devenu suspect au citoyen, et l'on ne pouvoit discerner le sujet soumis d'avec le sujet rebelle.

Le roi George, ferme dans l'orage, affectoit une sécurité que peut-être il n'avoit pas. Il envoie un de ses messagers à chacune des deux chambres du parlement, pour leur notifier que le fils du prétendant, soutenu des forces de la France, se préparoit à faire une

invasion dans ses royaumes, qu'une escadre
1745. française infestoit les mers de l'Angleterre, et que tant d'audace faisoit présumer une secrète intelligence avec des ennemis domestiques; que c'étoit dans des circonstances aussi délicates qu'il se croyoit en droit de demander de nouveaux témoignages de l'affection et de la fidélité des deux chambres, pour faire avorter une entreprise formée non-seulement contre sa personne royale, mais encore contre la religion, les lois et la liberté. Il fut favorablement écouté : il suffisoit que la France se mêlât de leur donner un maître pour ne voir qu'un tyran dans son protégé.

Les deux chambres arrêtèrent de présenter une requête au roi, pour l'assurer de leur indignation contre une entreprise si désespérée, que ce seroit avec le zèle le plus vif et l'harmonie la plus parfaite qu'elles prendroient des mesures pour mettre sa majesté dans un état tranquille au dedans et formidable au dehors; que tous étoient disposés, et chacun en particulier, à sacrifier leur fortune et leur vie pour sa personne sacrée, pour la famille royale et son gouvernement, d'où, après Dieu, dépendoit le maintien de la religion, des lois et de la liberté.

Tous les avis furent unanimes; les membres les plus opposés aux ministres furent les plus empressés à dicter les termes honorables qu'on devoit employer dans la requête. Le duc de Marlborough, qui jusqu'alors avoit invectivé avec le plus d'amertume contre l'administration, manifesta, dans cette occasion, la haine dont il avoit hérité du héros de son nom con-

tre les Stuart. « Je suis, dit-il, saisi d'horreur
» au récit des attentats médités contre la na- 1745.
» tion. Il ne s'agit plus de nous livrer aux sen-
» timens qui nous divisoient dans le calme de
» la paix : je n'ai jamais approuvé la conduite
» du ministère actuel ; mais ce n'est plus le
» temps d'en faire ici la censure. L'ennemi est
» à nos portes : c'est contre lui qu'il faut diri-
» ger nos traits. Je suis d'avis de présenter une
» requête au roi, pour l'assurer du zèle dont
» nous brûlons pour le bien public ».

Quelques membres proposèrent d'examiner la conduite des commissaires de l'amirauté, qu'ils taxèrent de négligence : les plus sages représentèrent que c'étoit jeter une nouvelle semence d'aigreur et de division ; qu'on devoit plutôt s'occuper des moyens de réunir les esprits que de les aliéner. La requête honorable qui fut rédigée d'un consentement unanime, servit de modèle à toutes celles qui furent présentées au nom des villes et communautés du royaume. L'Ecosse et l'Irlande suivirent cet exemple. Les réfugiés français firent éclater leur zèle pour la famille royale, et leur haine contre leur patrie, qui les avoit traités en marâtre. La requête des Quakers est trop singulière pour n'avoir pas ici sa place.

Sous le bon plaisir du roi.

« Nous, très-fidèles et pacifiques sujets qui
» nous intéressons ardemment à la sûreté et à
» la conservation de ta personne sacrée et de
» ton gouvernement, demandons la permis-
» sion de nous approcher de ton trône pour

» déclarer combien nous avons en horreur
1745. » toute conjuration qui tend à la ruine de notre religion et de notre liberté, ainsi qu'à » introduire les superstitions du papisme et du » pouvoir arbitraire. Nous t'assurons que, » moyennant l'assistance de Dieu tout puissant, chacun de nous est dans la ferme résolution de persévérer dans l'obéissance qui » t'est due, et que tous, tant que nous sommes, nous emploierons toutes nos forces, » selon nos maximes, qui sont connues, pour » concourir au maintien de la liberté. Notre » devoir et notre amour nous obligent de manifester nos sentimens de reconnoissance » pour les inestimables biens, tant spirituels » que temporels, dont nous jouissons sous ton » administration douce et bienfaisante. Plaise » au Tout-puissant, ô grand roi, de continuer » à présider à tes conseils, et de te rendre » l'heureux instrument qui calmera les tempêtes dont l'Europe est agitée! Que la providence divine, qui jusqu'ici t'a couvert de » ses ailes au milieu des périls, te prenne éternellement sous sa protection pour notre félicité; qu'elle puisse prolonger la durée de » ton règne; qu'il soit marqué par une chaîne » continue de prospérités renaissantes; qu'il » plaise à la même providence de perpétuer » la succession de ces royaumes dans ta famille » royale, et d'assurer à tous tes peuples libres » et heureux ses bénédictions jusqu'à ta postérité la plus reculée »!

Tandis que cette classe de citoyens les plus respectables par la pureté innocente de leurs mœurs donnoit des témoignages éclatans de leur

leur amour pour le roi George, on reçut à Londres la nouvelle d'une victoire remportée 1745.
devant Toulon sur les flottes combinées de France et d'Espagne. Tout le royaume fut saisi d'une ivresse de joie. Les villes et les communautés s'empressèrent à en féliciter le monarque par des adresses affectueuses. Cette alégresse redoubla, quand on apprit le désastre de la flotte française devant Dunkerque. Tous les esprits se réunirent pour soutenir la cause de leur roi, qu'ils regardoient comme celle de la nation. Douze pairs offrirent de lever et d'entretenir chacun un régiment à leurs dépens. Quatre cent quarante membres des deux chambres offrirent chacun douze hommes tant à pied qu'à cheval, équipés à leurs dépens; ce qui formoit un corps de cinq mille combattans. Les Suisses établis en Angleterre en offrirent huit cents. Chaque citoyen regarda la fortune de l'état comme sa fortune particulière. L'amour de la patrie, qui sembloit enseveli sous les murs de Rome et des villes de la Grèce, poussa de nouvelles racines dans tous les cœurs. Le roi fut prié de faire dans ses troupes de terre et de mer telle augmentation qu'il jugeroit convenable, en l'assurant que le parlement lui tiendroit un compte fidèle des dépenses qu'il seroit obligé de faire. Les côtes et les ports furent mis en état de défense; tous les actes faits en différens temps pour veiller à la sûreté de la personne du roi furent renouvelés; et les Anglais, naturellement indociles, ne furent alors que des sujets fidèles et soumis. Cette disposition, cet enthousiame, n'étoient pas des présages d'une révolution.

1745. M. Trevor, envoyé du roi à la Haye, eut ordre de demander à la république les six mille hommes qu'elle s'étoit engagée de fournir par le traité de 1728, en cas d'une invasion. Cette puissance promit de remplir avec fidélité ses engagemens. Tant de précautions manifestoient la sagesse du gouvernement; mais il se couvrit d'opprobre en promettant une récompense de trente mille livres sterling au scélérat qui lui livreroit le prince mort ou vif. Cet attentat payé par la nation la rendoit plus criminelle et plus impie que Cromwel. Ce fameux tyran, en faisant couler le sang de son roi sur l'échafaud, respecta du moins la pudeur des lois, en érigeant un tribunal pour le juger. La haine contre la France devint une fureur qui saisit les grands et le peuple : elle n'offrit plus que l'idée d'une nation parjure et ennemie de son repos et de celui de ses voisins. La déclaration de guerre fut publiée dans toutes les rues de Londres. (4)

Pendant que les deux puissances s'exhaloient en plaintes réciproques contre l'infraction des traités, le prince Édouard, caché dans Avignon, se voyoit presque déchu de ses espérances. Le manifeste que l'Angleterre venoit de publier l'avoit rendu odieux à la nation : on le peignoit comme l'instrument dont la France faisoit usage pour l'exécution de ses desseins; les traits les plus perçans avoient été dirigés contre lui. Ce fut pour en émousser la pointe, qu'il dressa à son tour ce manifeste, qui fut son propre ouvrage.

« La longue possession de George de Brunswick ne peut donc lui sauver le titre d'usur-

» pateur ! Eh ! que n'a-t-il pas fait pour le mé-
» riter, même de la part des peuples soumis 1745.
» à son violent despotisme ! On sait qu'il a Mani-
» vécu à Londres comme dans un pays de con- feste de
» quête toujours près de lui échapper. Les ri- Char-
» chesses des Indes et du Nouveau-Monde les E-
» n'ont fait que passer dans vos mains pour douard
» tomber dans les siennes et couler dans son d'An-
» électorat. Il vous a laissé vos pierres, géné- gleter-
» reux Anglais, pour bâtir Hanovre d'or et re.
» de diamans ; et la Tamise est devenue tribu-
» taire de la Leyne. Je ne rappellerai point
» toutes ses dépradations déguisées sous les
» noms spécieux de subsides et de besoins
» d'état; elles n'ont été que trop démasquées,
» et les plus zélés royalistes n'ont plus de cou-
» leurs pour vous en dérober le coupable abus.

» Mais pouvez-vous goûter une observation
» qu'un des principaux membres de la cham-
» bre haute a insinuée vingt fois dans vos par-
» lemens, même avant la guerre d'Espagne ?
» Si elle n'est pas fort obligeante pour les der-
» niers princes de ma maison, du moins elle
» est vraie à bien des égards. Vos souverains
» naturels, vos rois légitimes, par la douceur
» de leur gouvernement, n'ont fait qu'exciter
» l'inconstance, comme le soliveau de la fa-
» ble ; et du sein de la clémence et de la li-
» berté sont nés l'amour du changement et la
» tyrannie.

» S'il s'agissoit de comparer l'état présent
» de la Grande-Bretagne avec celui où elle
» étoit sous les derniers Stuart, le parallèle,
» au premier coup d'œil, peut-être paroîtroit
» favorable au gouvernement de la maison de

» Brunswick. Quelques établissemens de plus
1745. » dans le Nouveau-Monde ; deux ou trois » places dans celui-ci, acquisitions fragiles et » peu fructueuses ; un peu plus de considération dans les cours d'Allemagne, mais » toujours mesurée au besoin que l'on a de » vous ; quelques autres avantages aussi apparens : voilà de quoi éblouir des gens médiocrement instruits de vos véritables intérêts. » Mais à quel prix cet accroissement de gloire » et de forces ? Vous êtes puissans au dehors, » et vous nourrissez au dedans un ennemi domestique qui vous opprime. Vous faites tout » pour un maître avide qui s'engraisse de votre substance, qui boit délicieusement la » sueur de votre front, qui s'enivre du plus » pur sang de vos veines. On peut vous appliquer ces mots qu'un pirate anglais (image » du forban d'Hanovre) eut l'audace de mettre sur son pavillon : *Et quæ parasti cujus » erunt?* Mais cette discussion politique fera » la matière d'un autre écrit, destiné à vous » faire sentir la différence d'un joug léger, » que les droits de la nature et du sang contribuent encore à rendre plus doux, d'avec les » fers que vous vous êtes forgés volontairement de vos propres mains.

» Je viens au barbare cartel que l'électeur » d'Hanovre vient de publier, cartel digne de » Mirevitz et de ses semblables. Il offre au » premier scélérat capable d'estimer assez peu » la vie pour entreprendre de me l'ôter, trente » mille livres sterling pour ma tête : c'est ouvrir solennellement dans le sein du christianisme la porte au parricide et à tous les

» crimes. Mais a-t-il bien réfléchi sur les con-
» séquences d'un pareil exemple? Que seroit- 1745.
» ce, si j'offrois le double pour la sienne?
» Et quel est le prince, à ma place, qui ne
» fît les derniers efforts pour armer secrè-
» tement vingt bras homicides contre ce nou-
» veau Polymnestor? Or, quel renversement
» verrions-nous, si les couronnes étoient à ce
» prix, et si les droits les plus sacrés se déci-
» doient par ces odieuses voies? Je ne suivrai
» donc point ses cruelles maximes: je n'invo-
» que aucun assassin contre un successeur de
» Cromwel, que la conformité des principes
» rend son complice en quelque façon; ce n'est
» que dans vos cœurs, généreux Anglais, que
» je veux chercher des vengeurs. Je vous in-
» vite à appliquer vous-mêmes le remède à
» vos maux; à briser un sceptre d'airain, dont
» vous avez à redouter la durée autant que la
» pesanteur; à vous arracher des mains *du fils*
» *de l'étrangère*, que tous vos bienfaits n'ont
» pu naturaliser; et en vous ressaisissant de
» l'autorité que vous lui aviez confiée pour un
» autre usage, à faire tarir la source du sang
» qu'il prodigue pour des intérêts chimériques
» dont vous êtes les tristes victimes.

» Je ne promets point de récompense pour
» l'extinction d'un concurrent sanguinaire,
» qui m'envie jusqu'au jour que je respire:
» l'amour de la patrie ne trouve la sienne que
» dans la chute des tyrans. Je vous montre la
» liberté au bout de la lice: c'est le seul prix
» digne des hommes qui sont dignes d'elle. Si
» je viens redemander en même temps l'ancien
» patrimoine de ma maison, j'ose me flatter

» que mes droits sont déjà réglés dans vos
1745. » cœurs. Je n'ai que Dieu et mon épée ; mais » je suis Anglais, et c'est le premier titre que » je réclame. Je ne prétends rien obtenir de » vous par la violence, mais uniquement à » titre de justice. Je ne veux employer aucu» nes troupes étrangères pour soutenir mes » droits, à moins que mon ennemi n'en fasse » passer dans le pays : dans ce cas, je suis » assuré de deux puissances respectables, qui » vous offrent la paix à des conditions avan» tageuses pour le commerce et la navigation. » Rendez-moi, équitables concitoyens, cette » patrie qui m'est commune avec vous. Je ne » veux du rang où m'appellent ma naissance » et l'oppression de mes peuples, que le pou» voir de le rendre heureux, et l'impuissance » d'imiter jamais les excès de l'injuste domi» nation sous laquelle ils gémissent depuis si » long-temps ».

Ces sortes de productions sont un amas de lieux communs où les tyrans et les vengeurs de l'oppression tiennent le même langage et prodiguent les mêmes raisons. Chez les peuples exclus du secret de l'administration, on s'inquiète peu de peser dans la balance les intérêts de deux puissances rivales : mais, chez les Anglais, le plus vil artisan, comme citoyen, veut soumettre à son examen les limites qui séparent les priviléges des rois de ceux du peuple ; les manifestes contribuent beaucoup à diriger l'opinion. Tout Anglais se croit un juge, et s'arrose le droit de citer son maître à son tribunal. Au reste l'éloquence la plus victorieuse est celle qui est appuyée par des légions.

Les partisans du prince avoient plus de confiance dans les secours promis par la France 1745. que dans la justice de leur cause. La mort de Charles VII, arrivée le 20 Janvier 1745, causa une révolution dans le système politique de l'Europe. Le nouvel électeur de Bavière, instruit par les malheurs de son père, crut ne pouvoir mieux les réparer qu'en faisant sa paix avec la reine de Hongrie. Le roi de Pologne, sollicité par la France d'accepter la couronne impériale, fut assez sage pour reconnoître qu'il ne pouvoit en soutenir le poids: l'exemple du dernier empereur fut une leçon dont il sut profiter. Le collége électoral étoit disposé à élire le grand duc de Toscane. Cet évènement détermina le roi George à passer dans son électorat d'Hanovre, où sa politique présida aux négociations et dissipa toutes les intrigues. Le roi de Prusse, sans attachement pour la France, en avoit jusqu'alors favorisé les opérations; mais on étoit convaincu qu'il resteroit simple spectateur de la querelle, aussitôt qu'on lui auroit confirmé la cession de la Silésie.

Le grand art de gouverner est de profiter du moment. Si, dans ces circonstances où l'Angleterre étoit sans défenseurs, le prince eût paru en Ecosse à la tête de huit ou dix mille Français, si les membres épars de sa faction se fussent réunis sous ses enseignes, d'où ils se seroient répandus comme un torrent dans les provinces d'Angleterre, les contributions eussent été suffisantes pour payer et faire subsister ses troupes, les sources où puisoit le roi George auroient été taries: mais quand il

fallut frapper, on se jeta dans l'intrigue, on
1745. eut recours aux finesses et à la duplicité; voilà la première faute qui fit tant de victimes. Le cardinal, pour donner plus d'éclat à son entreprise, avoit fait venir en France le duc d'York, qu'il mit en spectacle dans l'armée qu'on assembla sur les côtes de Boulogne sous les ordres du duc de Richelieu, comme si l'on eût dessein de passer en Angleterre pendant que le prince agiroit en Ecosse.

Tout conspiroit à entretenir le prince dans la séduction. Louis XV et le dauphin se disposoient à se mettre à la tête de l'armée de Flandre; l'infant don Philippe marchoit en Italie avec des forces supérieures : cet appareil imposant entretenoit sa crédulité; et témoin des embarras du roi George, il présageoit qu'il lui seroit facile de le vaincre au sein de l'Angleterre désarmée. Séduit par les apparences et par les promesses d'être puissamment secondé, il résolut de s'abandonner à la fortune : il sort de l'asile où il s'étoit tenu caché à Avignon, non pour se mettre à la tête d'une armée ou d'une flotte, mais comme un aventurier, qui n'avoit d'intéressant que ses malheurs et sa foiblesse. Walsh, riche Irlandais, domicilié en France, étoit un de ces hommes dont on n'envie point l'opulence à cause de l'usage généreux qu'ils en font. Il avoit fait équiper une frégate à ses dépens; sacrifice d'autant plus beau, qu'on voit plus d'hommes disposés à verser leur sang dans les combats qu'à se dépouiller de leurs biens auprès de leurs foyers.

Quelques gentilshommes irlandais et écossais, à qui le secret avoit été révélé, se ren-

dirent par différentes routes à Belle-Isle. Cette troupe foible par le nombre, mais redoutable par le courage, étoit composée d'hommes déterminés, qui ne voyoient d'autre alternative que la victoire ou la mort. La résolution d'aller conquérir un royaume défendu par une nation belliqueuse avec si peu de forces, paroissoit une témérité inspirée par le délire du désespoir. La mer étoit couverte de vaisseaux anglais : il n'y avoit point de matelot qui ne fût prêt à tout risquer pour prendre le prince mort ou vif, dans l'espoir de mériter le vil salaire promis par le monarque et la nation. 1746.

L'éclat d'une couronne et la soif de la vengeance lui déguisèrent le danger : il s'embarqua, le 14 juillet 1745, sur une frégate de trente-quatre canons, n'ayant pour compagnons de ses périls que quelques officiers sans fortune, qui attendoient d'une révolution et de leur courage le changement de leur sort. Un vaisseau de guerre, commandé par le marquis d'O, joignit la frégate à une hauteur indiquée. Ces deux vaisseaux, faisant route ensemble, tombèrent le 20 juillet au milieu d'un convoi de navires anglais escortés par un vaisseau de guerre nommé *le Lion*, qui se détacha pour combattre *l'Elisabeth* : l'action dura sept heures avec un acharnement égal. Le marquis d'O, tué d'un coup de canon, fut remplacé par M. Bart, dont l'intrépidité rappela le souvenir du héros dont il étoit descendu. La nuit seule interrompit cette scène de carnage. Les deux vaisseaux, également maltraités, se trouvèrent dans l'impuissance de manœuvrer, et ces citadelles flottantes de-

vinrent tout à coup immobiles. Si l'un d'eux avoit eu ses canots et ses chaloupes, il se se-
1746. roit rendu maître de l'autre. Le capitaine anglais fit dire à M. Bart qu'il se félicitoit d'avoir eu affaire avec d'aussi braves ennemis, et que s'il vouloit se trouver à jour indiqué à une certaine hauteur, il seroit charmé d'engager une nouvelle action; défi qui auroit été regardé comme un trait d'héroïsme dans les siècles de chevalerie. La frégate, pendant ce combat, fit force de voiles vers le couchant d'Irlande, comme on étoit convenu; et le 8 août elle aborda heureusement à l'île de Mula, qui est une des trois îles Westernes, au couchant de l'Ecosse. Quelques-unes sont désertes et hérissées d'écueils et de rochers, d'autres sont couvertes de bois.

Le prince étant débarqué, marcha vers Lochabir, d'où il dirigea sa route vers la montagne. Ce fut là que le duc de Perth, les comtes de Kilmarnock et de Cromartye, les lords Nairn, de Balmerin, de Macdonell, furent le joindre. Plusieurs autres seigneurs, au premier bruit de son débarquement, s'empressèrent à lui offrir leur vie et leur fortune. Ils étoient accompagnés d'une foule de montagnards, qui, placés à une des extrémités de l'Europe, sont à peine connus du reste des nations, et qui eux-mêmes ignorent qu'il existe des hommes au-delà de leurs limites. Ces sauvages sont d'autant plus intrépides, qu'ils sont trop bornés pour réfléchir sur le danger. Ceux des îles Hébrides et des Orcades (5) furent les premiers à donner l'exemple d'une révolution. Ils descendirent en foule de leurs montagnes

avec leurs femmes et leurs enfans, pour reconnoître et servir le descendant de leurs anciens rois : tous en l'abordant mirent la main sur la poitrine, en jurant qu'ils étoient déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le faire remonter sur le trône de ses ancêtres. Ils formoient un corps de quatre mille hommes sous les ordres de leurs chefs, et ne vouloient point obéir à d'autres; ces chefs mêmes ne reconnoissoient point de supérieurs. Cette milice septentrionale étoit composée d'hommes bien faits et robustes. Leur regard dur et farouche les faisoit paroître plus terribles à leurs ennemis. Cet air agreste et menaçant est la beauté du soldat. Ces hommes endurcis par la rigueur de leur climat peuvent supporter les fatigues de la guerre dans toutes les saisons : familiarisés avec la tempérance, à laquelle ils sont condamnés par l'avarice de leur sol, ils ne mangent que quand ils sont pressés par la faim; et dès qu'ils sont rassasiés, ils ne cherchent point à réveiller leur palais par la variété et l'assaisonnement de mets délicats. Une farine d'avoine délayée dans de l'eau, des poissons secs, la chair des bêtes fauves, sont leur nourriture ordinaire. Ils n'ont pour vêtement qu'une écharpe de peaux qui les couvre jusqu'aux genoux; leurs jambes, et le reste de leur corps, sont aussi nus que s'ils vivoient sous un ciel brûlant. Leur chaussure est une sandale de cordes tressées à la romaine pardessus le pied. Des trous creusés dans la terre ou dans des rochers leur tiennent lieu de tentes et de maisons : c'est là que, confondus avec les animaux domestiques, ils logent leurs fem-

1746.

mes et leurs enfans. Ils n'avoient pour armes
1746. qu'une hache et un sabre qu'ils portoient à leur côté comme un couteau de chasse. Fidèles à leurs engagemens, leur parole est plus sûre et plus sacrée que les contrats des nations policées. Cinquante mille de ces hommes extraordinaires suffiroient à un ambitieux pour conquérir des empires : mais ces sauvages, attachés à une terre disgrâciée de la nature, ne connoissent ni ne désirent les douceurs et les délices des autres climats; satisfaits d'être libres, ils ne font la guerre qu'aux animaux sauvages. On leur donna des mousquets, dont on leur apprit à faire usage ; quelques seigneurs s'introduisirent parmi eux pour les former aux évolutions militaires ; ils furent distribués en régimens, et on les assujettit à une discipline dont ils paroissoient peu susceptibles. Le prince se mit à leur tête, et ne voulut être gardé que par eux.

George Murray, que cette guerre a rendu malheureusement célèbre, vint avec ses vassaux offrir au prince sa fortune et son épée. Le nom de Murray, si fatal aux Stuart, devoit inspirer de la défiance : ce lord étoit le descendant de ce redoutable Murray qui introduisit le schisme en Ecosse sous le règne orageux de Marie Stuart, et qui, par ses diffamations, obligea cette reine, plus foible que coupable, à s'exiler pour aller porter en Angleterre sa tête sur un échafaud. Celui-ci, héritier de la haine de ses ancêtres contre les Stuart, fut un ennemi d'autant plus redoutable, qu'habile à dissimuler il sut se ménager une ressource dans les deux partis. Son zèle fastueux en imposa

au prince, qui, en descendant en Ecosse, n'y connoissoit personne. Quoique tous fussent ses amis, tous étoient étrangers pour lui : ainsi, ne pouvant pénétrer dans le fond des cœurs, il fut réduit à les apprécier par la superficie. Mesuré et circonspect, il étoit lui-même obligé de cacher ses affections pour ne point exciter de jalousie : ainsi il résolut de ne point avoir de favoris. Murray s'étoit introduit auprès de lui sous les auspices de lady Inverness, sa parente, qui, autrefois attachée à la mère du prince, dont elle devint la rivale, l'avoit vu naître et élever. Son empressement à plaire, la magnificence de ses promesses, lui gagnèrent le cœur du prince : la candeur est facilement séduite quand elle n'est pas éclairée de l'expérience. La haute idée que ce lord avoit de lui-même, et qu'il laissoit transpirer au dehors, étoit trop imposante pour ne pas éblouir; et comme il vouloit que sur sa parole on le crut supérieur à tous les emplois, il fut nommé lieutenant-général, ministre et secrétaire d'état. Dès ce moment le prince ne vit plus que par ses yeux, et il le fit l'unique dispensateur des grâces : tout le monde se prosterna devant sa fortune; le nombre de ses vassaux et de ses protégés le rendit chaque jour plus nécessaire; et le prince, sans s'apercevoir, fut susceptible de prédilection. 1746.

Le roi George avoit passé la mer : la régence, à la première nouvelle de son débarquement, fit afficher dans toutes les places publiques les actes du parlement qui confirmoient la proscription des Stuart; les troupes restées en Angleterre s'approchèrent des frontières de

l'Ecosse avec de l'artillerie, des munitions et
1746. des armes, pour mettre le général Coppe, qui les commandoit, en état de contenir les mécontens ; des courriers furent expédiés en Allemagne pour supplier le roi de revenir dans sa capitale ; on écrivit au duc de Cumberland de détacher quelques régimens nationaux : M. Trevor, ministre à la Haye, eut ordre de presser le secours des six mille hommes stipulés par les traités.

La prévoyance du ministère ne pouvoit être trop active : Londres étoit remplie de mécontens, qui n'attendoient qu'un signal pour passer du murmure à la révolte. Le duc de Newcastle fut averti qu'un complot formé depuis long-temps devoit éclater le 17 ou le 19 octobre, pendant la cérémonie de l'entrée publique de l'ambassadeur de Venise : des ordres furent donnés pour doubler et même tripler la garde dès la pointe du jour. Cette précaution n'empêcha pas les séditieux de s'attrouper, en proférant les invectives les plus outrageantes contre le parlement; toutes les rues retentirent des louanges du prétendant ; les porte-faix et les artisans, érigés en poëtes, chantoient leurs productions, aussi informes et aussi grossières que leurs mœurs. Cette multitude sans chef fut aisée à disperser. Le ministère fut encore averti que plusieurs particuliers avoient caché dans leurs maisons une provision d'armes ; il fut ordonné d'en faire la recherche : on en trouva un grand amas dans les cinq premières auberges qui furent visitées. On auroit poussé plus loin ces perquisitions ; mais le lord Harrington représenta

que c'étoit donner trop d'éclat et d'importance à un complot formé sans objet par une populace turbulente, à laquelle on exagéreroit ses forces en trouvant trop de coupables. Un conseil aussi sage fut suivi ; on s'abstint même de faire des perquisitions chez plusieurs prêtres catholiques violemment soupçonnés d'être les artisans ou du moins les complices de ce tumulte populaire. 1746.

Dès que le prince fut descendu en Ecosse, plusieurs villes de Hollande furent remplies d'Ecossais et d'Irlandais qui, victimes de leur attachement pour les Stuart, vivoient depuis long-temps dans une terre d'exil. Leur projet étoit de passer la mer pour aller défendre une cause qui avoit fait leur malheur : ils publioient que l'Espagne leur fourniroit des munitions de guerre, et même qu'elles étoient déjà embarquées ; ils assuroient encore que l'Irlande devoit armer quarante mille hommes pour favoriser la révolution. Ces bruits étoient accrédités par des remises considérables dont ils assistoient ceux qui pensoient comme eux.

Ces promesses étoient plus éblouissantes que solides : l'Irlande, épuisée et instruite par ses anciens désastres, ne pouvoit former que des désirs impuissans ; une mauvaise politique en avoit fait sortir vingt mille habitans attachés à la fortune des Stuart ; et ce vide avoit été rempli par autant de réfugiés français, dévoués, par reconnoissance, au gouvernement qui les avoit protégés, et ennemis irréconciliables de leur ancienne patrie, qui les avoit vomis hors de son sein.

Il est à présumer que si l'armée de Richelieu

eût profité de la fermentation des esprits pour
1746. faire une descente en Angleterre, les partisans secrets des Stuart, assurés d'avoir des défenseurs, se seroient montrés à découvert dans les deux royaumes; le prince, fortifié de leur secours, eût marché sans obstacle à Londres, où il eût été reçu avec acclamation par un peuple naturellement passionné pour les révolutions. Le roi George n'eût osé reparoître; la régence n'auroit eu d'autre ressource que la fuite. Les subsides manquant pour payer l'armée de Flandre, il en auroit résulté une grande désertion; les soldats auroient passé en foule dans le parti qui auroit été assez riche pour les payer. L'inaction de l'armée de Richelieu accrédita l'opinion qu'on ne s'étoit servi du nom du prince que pour faire une diversion: cette armée oisive pouvoit être comparée à celle de Caligula, qui, étant arrivé sur les bords de l'Océan pour faire la conquête de l'Angleterre, eut ordre de ramasser des coquilles, et d'en remplir leurs casques; ce fut tout le fruit de cette expédition.

Il est aisé de censurer la conduite des généraux, dés ministres: on voit ce qu'il étoit avantageux de faire, et l'on aime à se dissimuler les obstacles qui les arrêtent. Les principales forces de la France étoient employées dans les Pays-Bas; l'armée de Richelieu étoit la seule ressource de l'état: si l'on eût essuyé une disgrâce en Flandre, nos frontières, restées sans défense, auroient été ouvertes aux invasions étrangères. La politique la plus bornée auroit reconnu le danger d'aller tenter une conquête éloignée, tandis qu'on abandonnoit nos pro-

vinces aux incursions d'un ennemi qui étoit à nos portes. 1746.

Les six mille Hollandais demandés par les ministres passèrent la mer à la première réquisition qui en fut faite : mais soit que la république ne voulut point affoiblir son armée, soit qu'elle ne voulût point perdre le temps à faire de nouvelles levées, elle profita du système politique de la France, qui ne s'étoit pas encore déclarée en faveur du prétendant ; elle choisit ces six mille hommes parmi les prisonniers faits dans les places qu'on lui avoit enlevées, et qui ne lui avoient été rendus qu'à condition qu'ils ne serviroient plus contre la France et ses alliés.

L'abbé de la Ville, chargé des affaires de France à la Haye, réclama hautement sur le départ et le choix de ces troupes ; il accusa les Etats d'avoir violé le droit de la guerre, d'avoir rompu les liens qui doivent rapprocher les plus irréconciliables ennemis, d'avoir donné un exemple qui autorise le vainqueur à laisser vieillir les vaincus dans une prison. Les Etats-Généraux ne s'attendoient point à une semblable protestation : quoique résolus de rester témoins oisifs de la querelle, leurs penchans secrets étoient tournés vers le roi George ; mais, voulant toujours garder les dehors de l'indifférence et de la modération, ils répondirent qu'ils reconnoîtroient pour arbitre telle puissance que la France voudroit choisir, et qu'ils se soumettroient à ce qui seroit décidé sur la régularité ou l'illégitimité de l'envoi de leurs troupes.

Tandis qu'on disputoit par écrit, les Hol-

landais débarqués en Angleterre s'avancèrent
1746. vers les frontières de l'Ecosse ; et dès qu'ils furent arrivés à Barwick, ils eurent à combattre un ennemi qu'ils n'auroient jamais imaginé pouvoir trouver : c'est un phénomène dont l'histoire ancienne et moderne ne cite point d'exemple. Un bataillon de six cents chiens des Orcades, qui les assaillit, se montra plus redoutable que les troupes les plus braves et les mieux disciplinées. Cette milice extraordinaire, façonnée à l'obéissance et dressée pour la guerre, distinguoit, à l'odorat et aux vêtemens, ses maîtres de leurs ennemis; elle marchoit sans confusion, observant une discipline dont ses conducteurs indociles et féroces étoient incapables. Ce fut avec ces braves auxiliaires que le chef des Orcadiens demanda et obtint la permission de se poster dans un bois que les Hollandais devoient traverser pour aller prendre leurs logemens à trois lieues de la côte. Ce fut dans cette embuscade que les Orcadiens, assurés de vaincre, attendirent les alliés de leurs ennemis.

A peine les Hollandais se furent enfoncés dans le bois, que les Orcadiens donnent le signal du combat à leurs chiens, qui formoient l'avant-garde : cette meute guerrière s'avance en poussant des aboiemens épouvantables. Les Hollandais, étonnés de la grandeur monstrueuse et de la figure hideuse de ces animaux, restent immobiles ; ils s'imaginent que ce sont autant de Cerbères conduits par des démons, que l'enfer a vomis pour les dévorer. Quelques-uns, saisis d'effroi, meurent de frayeur avant d'avoir tiré l'épée ; d'autres, sans force,

et presque sans connoissance, se laissent égorger comme des animaux stupides. Ceux qui 1746.
n'avoïent point succombé à la peur s'enfoncent dans le bois, que l'approche de la nuit rendoit encore plus sombre et plus terrible : ils y furent poursuivis par les chiens, qui, malgré l'obscurité, les distinguant à l'odorat, s'élancèrent sur eux sans leur faire aucun quartier. Ce corps de troupes légères, dont la chair et le sang de l'ennemi animoient encore l'ardeur martiale, en fit plus périr que le fer et le mousquet. Quand ils eurent nettoyé le bois, et qu'ils se furent rassasiés de leur proie, ils retournèrent tranquillement à leur poste : mais ayant aperçu quelques Hollandais qui s'étoient réfugiés dans le camp, où ils avoient trouvé un asile, leur fureur se ranima ; et ils alloient donner une nouvelle scène de carnage, si leurs chefs ne les eussent contenus, en sonnant de certains cornets à bouquin que ces montagnards appellent *menstret* : à ce signal toutes les hostilités cessèrent, et cette milice docile et victorieuse retourna à son poste avec autant d'obéissance qu'on en pourroit exiger des troupes les mieux réglées. Les Anglais n'eurent point dans cette guerre, d'ennemis plus terribles, et le prince n'eut point de serviteurs plus fidèles. Ne seroit-il pas à souhaiter que les souverains vidassent leurs querelles avec de pareils auxiliaires ? ils auroient quelques citadelles de moins, et beaucoup de sujets de plus. Cette victoire fut achetée par la perte de cinq chiens tués, de dix-neuf de blessés, dont huit à mort, et les autres légèrement. On fit deux cent sept prisonniers, qui furent con-

duits tous mourans au camp du duc de Perth,
1746. qui, en ennemi généreux, les fit traiter comme s'ils avoient été pris en combattant pour sa cause.

Le succès de cette journée ne fut pas sans amertume : on apprit que Coppe, qui commandoit l'armée anglaise dans ces quartiers, avoit ordre d'exterminer tous ceux qu'il trouveroit armés. Cet ordre inhumain ne fut que trop fidèlement exécuté : la soldatesque insolente n'est jamais plus obéissante que quand on lui commande le crime ; c'est alors qu'elle exerce un empire sur le foible, et qu'elle se félicite de sa supériorité. Le fléau de la vengeance frappa même ceux qui n'étoient que suspects, ou qui paroissoient indifférens. Tel est le malheur des guerres civiles, la neutralité est un crime aux yeux des deux factions. Enfin il suffisoit d'être Ecossais pour paroître ennemi de la patrie.

Le prince Edouard, à la tête de ses montagnards, attendoit tout de leur courage impatient et féroce : il leur fit distribuer des vivres, qu'ils parurent préférer aux productions de leurs montagnes ; on leur fit boire un peu d'eau-de-vie, dont la force piquante flatta leurs palais grossiers, et causa une surprise agréable. Cette liqueur égara un peu leur raison, qui naturellement n'étoit pas lumineuse ; ils commirent même quelques indécences, dont on feignit de ne pas s'apercevoir. Leur zèle pour le prince, qu'ils appeloient César, étoit une espèce d'ivresse ; et lorsqu'ils eurent appris que Coppe, qui s'approchoit, étoit son ennemi, ils ne prononcèrent plus son nom

qu'en poussant des cris affreux, et en faisant des grimaces si hideuses, qu'on ne les reconnoissoit plus pour des hommes. 1746.

Ce fut à la tête de cette milice sauvage que le prince traversa la province de Braid-Albain; il dirigea sa marche vers le fleuve Tay pour chercher le général anglais, étant bien convaincu que ce n'étoit que par une victoire qu'il pouvoit inspirer de la confiance, et décider ses amis encore flottans entre la crainte et l'espérance. Dès qu'il fut informé que Coppe prenoit le revers opposé du mont Coryerig, il dirigea ses mouvemens vers la gauche de cette montagne, et le 7 septembre il se trouva presque en présence de l'ennemi : mais soit que le général anglais se sentît trop foible, soit que, par un excès de circonspection, il craignît de compromettre le sort de l'Angleterre, il transgressa l'ordre qu'on lui avoit donné de livrer bataille, et se retira avec précipitation, pour mettre la rivière de Spey entre le prince et lui. Il usa de tant de célérité, qu'il fut impossible de l'inquiéter dans sa retraite. Le prince, n'ayant pu le réduire à combattre, prit la route de Perth, où les vassaux du duc de ce nom se joignirent à son armée. Ce fut dans cette ville qu'il se fit proclamer régent du royaume, aux acclamations du peuple et de l'armée, en vertu de l'acte qui en avoit été passé le 21 septembre 1743 (6).

Cette cérémonie se fit avec la plus grande solennité; on l'annonça par le bruit de six pièces de canon qui tirèrent toute la nuit. Les habitans de la campagne, de quatre lieues à la ronde, s'y rendirent pour faire éclater leur

joie. Le prévôt de Perth lui fit une harangue
1746. qu'il écouta avec une attention modeste : il avoit à ses côtés le duc de Perth et le marquis de Tullibardine. Le ministre lui fit essuyer une autre harangue à la porte du temple, sur les devoirs des rois envers les peuples, et sur les obligations des peuples envers les rois. Il se rendit ensuite à l'hôtel-de-ville, où il reçut le serment de fidélité de la bourgeoisie et du magistrat. Cet évènement fut marqué par des médailles d'or et d'argent. L'air retentissoit de cris d'alégresse plus flatteurs que le bruit du canon. Ce fut dans ce moment qu'il goûta le plus délicieux des plaisirs, celui d'être aimé : il ne commandoit point l'amour, il le faisoit naître, et il étoit aussi vif que celui qu'il éprouvoit ; c'est un sentiment qui donne autant qu'il reçoit.

Après quelque séjour dans cette ville, il partit pour Dumblain, où il s'arrêta pour laisser reposer ses troupes et pour s'instruire de la position et des forces de l'ennemi. Il apprit que le régiment de Gardiner étoit campé sur la rivière du Forth pour lui en disputer le passage ; il se mit en marche le 23 Septembre pour le débusquer : mais, à son approche, l'ennemi quitta sa position pour se mettre en sûreté sous les murs de Falkirk. Le prince passa la rivière sans trouver d'opposition ; il s'empara dans sa route de la ville de Sterling, d'où il détacha son avant-garde pour donner la chasse à ce régiment, auquel celui d'Hamilton s'étoit réuni aux environs d'Edimbourg.

Le général Guest, qui commandoit dans cette capitale, fit armer les compagnies bour-

geoises, qu'il joignit à deux régimens de dragons qui campoient sous les murs; le reste des habitans prit les armes, et fut distribué sur les remparts. Ces dragons, sur le bruit que l'avant-garde, composée de montagnards, s'approchoit, furent saisis d'épouvante, et s'enfuirent à Haddington, en abandonnant leurs bagages aux soins des magistrats, qui les firent transporter au château; les compagnies de la ville, autorisées par l'exemple des dragons fugitifs, déposèrent leurs armes et se retirèrent auprès de leurs foyers. Le général, craignant qu'on ne prît la ville par escalade, ou qu'il ne se formât quelque conspiration, fit porter les archives dans le château, où il se réfugia lui-même avec sa garnison, résolu de faire une vigoureuse résistance s'il étoit assiégé. Les habitans, se voyant abandonnés, se présentèrent tumultuairement aux magistrats, et d'un ton séditieux leur dirent qu'étant trahis par les dragons, et sans espoir dans la protection du général Coppe, il ne leur restoit que la ressource de solliciter une capitulation favorable, puisqu'ils seroient pillés et égorgés si les montagnards prenoient la ville d'assaut. Les magistrats se trouvoient embarrassés de répondre: leurs maîtres étoient dans le château, et les ennemis étoient à leurs portes. Il leur étoit également dangereux de consentir à leurs demandes, ou de les rejeter: ils ne purent faire que des réponses équivoques; et ne voulant rien prendre sur eux, ils firent sonner le tocsin, et convoquèrent les plus notables bourgeois pour en prendre les avis. A peine étoient-ils assemblés, qu'ils reçurent une lettre du prince; et 1746.

quelqu'un ayant voulu en faire la lecture, on
1746. l'interrompit et on lui imposa silence. Le résultat de cette assemblée fut d'envoyer des députés pour dresser les articles de la capitulation. Le prince leur répondit que la déclaration du roi son père et son propre manifeste devoient leur suffire et les rassurer ; qu'au reste les magistrats n'en avoient point d'autre à espérer. Il ne leur donna que quatre heures pour se décider ; et comme ils demandèrent un plus long délai pour faire une réponse positive, il leur signifia qu'ils ne seroient plus écoutés. L'ordre fut donné à mille montagnards d'escalader la ville pendant la nuit : en conséquence de cette résolution, ils se postèrent au pied des murs ; et quand le matin la garde bourgeoise vint ouvrir la porte, ce corps se présenta et se saisit des clefs ; il alla se poster dans les places publiques et dans les palais sans trouver de résistance ; tout se passa sans effusion de sang. Un moment après, le prince fit son entrée, vêtu à la montagnarde. Des hérauts se rendirent dans la place publique, et proclamèrent à son de trompe Jacques III roi d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande : cette proclamation fut affichée dans tous les carrefours. Le prince, accompagné d'une nombreuse noblesse, fut descendre au palais des anciens rois, et les montagnards restèrent campés dans le parc, payant avec une exactitude scrupuleuse toutes les denrées dont ils avoient besoin.

Le lord Taylor lui fit une harangue éloquente et respectueuse, sans bassesse et sans adulation (7). Le ministre lui fit encore, à la

porte

porte du temple, une harangue sur les devoirs réciproques des rois et des peuples. La cérémonie se termina par un festin, où les députés de la ville furent admis. On ne leur envia point cet honneur : tant l'état des affaires paroissoit encore incertain. L'ordre fut si bien observé, que personne ne croyoit être dans un état de guerre. Cette cérémonie offroit une magnificence sauvage qui en rendoit le spectacle plus intéressant qu'une pompe asiatique. Mais, dans ces circonstances où le succès dépendoit de la célérité, le prince, au milieu des cérémonies et des fêtes, devoit travailler à gagner les compagnies de la ville, qu'on avoit armées contre lui; il auroit encore dû distribuer des armes aux habitans pour les incorporer, de gré ou de force, parmi ses montagnards. Ce fut autant par la force de la parole que par l'épée que Cromwel subjugua le parlement et la nation : ce guerrier politique avoit à ses gages des prédicans de toutes les sectes, dont l'éloquence séditieuse tonnoit dans la tribune sacrée pour calomnier Charles Ier, et lui susciter des ennemis au nom d'un Dieu d'amour et de paix : il ne faut qu'une poignée de fanatiques pour asservir un peuple de sages. Le prince devoit se présenter comme le protecteur de tous les cultes, annoncer que les lois humaines n'ont aucun droit sur les consciences, et que Dieu s'est réservé ce privilége exclusif. Les Anglais sont plus instruits que les autres peuples : le plus vil artisan s'arroge le droit de citer au tribunal de sa débile raison les questions subtiles agitées dans le tumulte de l'école. Il est plus facile de faire rentrer 1746.

dans le sentier de la vérité des hommes accou-
1746. tumés à raisonner que des esclaves courbés sous le joug de l'autorité des préjugés ; l'idée fausse et monstrueuse qu'on se forme en Angleterre du papisme auroit été bientôt détruite. Il devoit donc protester qu'en réclamant la couronne de ses pères il ne prétendoit pas régner sur les consciences, mais qu'en leur laissant la liberté de leur culte il n'étoit pas juste qu'on proscrivît le sien ; il pouvoit encore promettre qu'à l'exemple d'Henri IV, son trisaïeul, il se feroit instruire : alors le quaker, l'anabaptiste, le luthérien, le calviniste, et toutes les autres sectes, l'auroient reçu comme un libérateur tolérant ; tous se seroient empressés à défendre sa cause, dans l'espoir de jouir de toutes les prérogatives de citoyen. Ce prince négligea ces petits moyens, que la médiocrité dédaigne, et que le génie emploie avec succès : il n'y a que l'expérience qui puisse apprendre qu'en faisant mouvoir de foibles ressorts on peut exécuter de grandes choses.

Les momens perdus dans Edimbourg laissent aux montagnards le loisir de réfléchir sur leur démarche imprudente : tous avoient des pères, des mères, des femmes et des enfans ; cette inaction leur faisoit ressentir plus vivement le chagrin d'en être séparés : tout soldat qui réfléchit tombe bientôt dans l'abattement. Le prince s'en aperçut ; et sentant les conséquences d'un plus long loisir, il se mit en mouvement pour joindre et combattre son ennemi.

Le roi George, de retour à Londres, en-

voya des ordres précis au général Coppe de combattre à quelque prix que ce fût. Ce général, forcé d'obéir, s'avança sur le mont Carbery. Le prince, instruit de sa position, part d'Edimbourg le premier octobre pour aller lui livrer bataille : la tribu des glands de Glenmoriston l'avoit heureusement joint la veille. Il se mit à la tête de son armée à Dudington ; et tirant son sabre, il dit à ses soldats : *Mes amis, je jette le fourreau, marchons à la victoire.* Tous répondirent par des cris de joie ; les montagnards firent éclater leur alégresse par des hurlemens qui semèrent l'épouvante dans l'armée ennemie. 1746.

Le général anglais, étonné de la contenance audacieuse des Orcadiens, ne crut pas devoir les attendre dans son camp : il descendit dans la plaine de Preston-pans. Le prince détacha quelques officiers pour aller reconnoître sa position : ils rapportèrent que son front étoit défendu par un fossé large et profond, et sa droite par la ville de Preston ; quelques maisons et un petit marais protégeoient sa gauche. Les firths du Forth couvroient son arrière-garde, et cette disposition rendoit l'attaque fort périlleuse. Son armée étoit composée de quatre mille hommes, sans compter les volontaires et les gentilshommes qui s'étoient rangés sous ses drapeaux : les deux régimens de dragons étoient distribués sur les ailes ; et tous les soldats étoient remplis d'une confiance d'autant plus juste, qu'ils avoient à leur tête un général, soldat de fortune, qui, des plus bas emplois, s'étoit élevé, par son mérite et ses services, aux premiers grades de la guerre.

L'avant-garde du prince doubla le pas pour
1746. les harceler, et le reste de l'armée se mit en mouvement pour la soutenir. Dès que les montagnards aperçurent l'ennemi, ils le défièrent au combat en poussant leurs hurlemens ordinaires. Les deux armées, séparées par un intervalle d'un mille, firent leurs dispositions réciproques pour commencer le combat à la renaissance du jour. Le prince envoya reconnoître le camp des ennemis; et sur le rapport qu'on lui fit de leur position respectable, il les jugea invincibles : ainsi, changeant ses premières dispositions, il ne s'occupa que des moyens de leur couper toute communication avec l'Angleterre. Coppe, qui n'avoit pas prévu cette manœuvre, n'eut plus de ressource que dans une bataille. Les montagnards brûloient d'impatience d'en venir aux mains; les Orcadiens, surtout, étoient difficiles à contenir. Le prince se mit à leur tête; George Murray, comme lieutenant-général, commandoit la gauche, et le lord Nairn la seconde ligne. M. de Sullivan, major-général de l'armée, avoit fait les plus sages dispositions : ce brave militaire, qui avoit servi sous les ordres du maréchal de Maillebois, avoit su profiter des leçons d'un si grand maître. La droite, en s'étendant trop du côté de la mer, se trouva dans un fond, d'où elle ne pouvoit apercevoir l'ennemi rangé en bataille: cette position l'exposoit à être battue en flanc par toute l'artillerie de l'ennemi, qui en effet dirigea son feu sur elle, sans faire d'autre ravage que d'emporter le gras de la jambe d'un officier. Le prince, après avoir parcouru tous les rangs, fit une harangue au corps

de bataille qu'il commandoit, avec une éloquence militaire, et marcha en avant toujours 1746.
à pied. Dès qu'il eut donné le signal de l'attaque, les montagnards ôtent leurs bonnets, lèvent dévotement les mains et les yeux au ciel en invoquant le Dieu des batailles : après une courte et fervente prière, ils remettent leurs bonnets et marchent à l'ennemi avec une intrépidité stupide ; ils essuient, à droite et à gauche, tout le feu sans s'ébranler. Dès qu'ils eurent fait leur première décharge de mousqueterie, ils se débarrassent de leurs fusils, ne voulant combattre qu'avec leurs longues et larges épées ; ils s'animent les uns les autres, et s'élancent sur les Anglais en poussant des cris épouvantables : leur choc fut si impétueux, qu'en moins de dix minutes l'ennemi fut culbuté et s'enfuit avec précipitation, en abandonnant ses équipages, ses drapeaux et ses canons. Les Orcadiens, sans pitié, en sabrèrent un grand nombre, et poursuivirent le reste fort loin du champ de bataille. Les dragons, humiliés d'être vaincus par des sauvages sans discipline et sans expérience de la guerre, se rallièrent sur une éminence voisine, dans la résolution de tenter la fortune d'un nouveau combat : mais voyant la contenance fière et assurée des montagnards, qui s'avançoient pour les attaquer, ils furent rejoindre, à Barwick, leurs compagnons fugitifs ; quelques-uns se réfugièrent dans le château d'Edimbourg. Le général Coppe, qui s'étoit comporté en général brave et habile, se sauva sur un vaisseau de guerre : s'il eût été pris, l'autorité du prince n'auroit pu le soustraire à la

1746. furie des Orcadiens. Cinq cents de ces guerriers sauvages proposèrent de le suivre, et de faire dans la nuit une marche de vingt-quatre milles, s'engageant de l'atteindre et de l'arrêter ; mais la crainte d'exposer de si braves combattans fit rejeter leur proposition : il est à présumer que s'ils s'en fussent saisis, leurs chiens ne l'auroient pas épargné.

Ce furent deux mille montagnards, sans cavalerie, armés seulement de leurs sabres, qui taillèrent en pièces quatre mille hommes de troupes réglées, en défiant le feu de l'artillerie et du mousquet. La seconde ligne, commandée par le lord Nairn, n'eut point de part à la gloire de cette journée : l'action fut si promptement décidée, qu'il n'eut pas le temps de joindre l'armée. Une victoire si complète ne fut achetée que par le sacrifice de cinquante montagnards, et de quatre-vingts blessés. La perte des ennemis fut considérable : cinq cents restèrent sur la place, et on compta neuf cents blessés et quatorze cents prisonniers : on leur enleva tous leurs canons et mortiers, plusieurs drapeaux et étendards, quantité de chevaux et d'armes, et généralement tous leurs bagages et équipages. On ne put refuser aux Anglais la justice de louer leur valeur ; mais ils ne purent soutenir la furie des Orcadiens, qui, armés de leurs sabres, se précipitoient comme des animaux furieux sur les mousquets et baïonnettes.

Aussitôt que la victoire se fut déclarée, le prince parcourut les rangs, et ordonna de suspendre le carnage ; et ne trouvant point de chirurgiens parmi les ennemis, il en fit venir

d'Edimbourg, et tous furent traités avec autant de soin que s'ils eussent été amis. Cette 1746. pitié généreuse trouva des censeurs : quelques chefs, aveuglés par la vengeance, dirent que ce n'étoit que par des châtimens qu'il pouvoit inspirer une terreur salutaire ; que ceux qui avoient mis sa tête à prix l'autorisoient à tout oser contre eux par droit de représailles ; que celui qui pardonne fait moins l'aveu de sa bonté que de sa foiblesse, et laisse apercevoir qu'il craint lui-même d'avoir besoin un jour de la clémence du vainqueur. Cette logique inhumaine ne put corrompre son cœur inaccessible à la cruauté : il sut toujours respecter l'homme dans son ennemi désarmé ; et il ne vit dans les Anglais vaincus que des sujets égarés, qu'il falloit remettre, par la douceur, dans le sentier du devoir. En s'abandonnant ainsi à ses penchans pour la clémence, il suivoit les règles d'une sage politique : s'il eût ordonné de massacrer les Anglais prisonniers, ne se fermoit-il pas pour toujours une entrée dans le cœur de la nation ?

Son premier soin fut d'envoyer à tous les ministres un ordre de rendre des actions de grâces au Dieu de la victoire, et de faire dans leurs églises les prières ordinaires, à la réserve de celle pour le roi et la famille royale, qu'il ordonnoit de faire sans aucune dénomination particulière ; il fit aussi publier que toutes personnes eussent à reprendre leurs emplois respectifs, leur promettant leur pardon du passé et sa protection pour l'avenir : tout rentra dans l'ordre, et l'on ne s'aperçut point que l'Écosse étoit le théâtre de la guerre.

1746. Le lendemain de la bataille, il reçut l'heureuse nouvelle que le major Gordon, à la tête de deux mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie, étoit en marche pour le joindre ; que la noblesse des comtés d'Angus et de Nairn étoit prête à monter à cheval, brûlant d'impatience de se ranger sous ses enseignes, et qu'enfin tout le nord étoit en mouvement pour avoir part à la gloire d'une révolution qu'une première victoire donnoit droit de se promettre.

Ce prince, si heureux à vaincre, ne sut pas profiter de la fortune : au lieu de poursuivre les débris d'une armée fugitive, il alla s'enfermer dans les murs d'Edimbourg, se flattant que, maître de la capitale, toutes les autres villes prendroient le parti de la soumission ; il y fit publier un manifeste, qui fut répandu dans toute l'Angleterre. Son premier devoir fut d'informer son père de l'état de ses affaires : il en reçut une réponse qui prouve que si ce prétendant étoit indifférent pour régner, il n'ambitionnoit rien plus que de mettre une couronne sur la tête de son fils. Cette lettre mérite d'avoir ici sa place ; il lui donne des conseils, dont il avoit moins besoin que de bras et d'argent pour les faire mouvoir :

« Mon cher fils et prince,

» Votre dernière lettre, le récit de vos exploits, et les éloges que tout le monde donne » à votre courage, me causent une joie extrême ; mais cette joie est beaucoup tempérée » par la crainte des périls auxquels votre précieuse personne est continuellement expo-

» sée : ménagez un sang qui m'est plus cher
» que mes couronnes, et ne confondez pas la 1746.
» témérité avec la valeur.

» Je souhaiterois être redevable du retour
» de mes peuples moins aux maux qu'ils souf-
» frent sous une domination étrangère, qu'à
» leur amour pour notre royale maison ; mais
» la Providence se sert de tous moyens pour
» ramener les hommes à leur devoir. Je n'ai
» pu retenir le duc d'York ; j'ai été contraint
» de céder à ses instances réitérées : il n'est
» pas moins ardent que vous pour la gloire et
» le rétablissement de notre royale maison. Je
» compte qu'il vous ira joindre à la tête de
» quelque renfort, qui mettra enfin nos amis
» secrets en état de secouer le joug étranger
» qui les accable.

» Je vous enverrai directement moi-même,
» ou indirectement par le moyen de mes alliés,
» l'artillerie et les autres munitions dont vous
» avez besoin ; je prendrai à ma solde six com-
» pagnies de soldats propres à en faire usage.
» Je travaille aussi à mettre sur pied, pour
» notre usage, deux régimens de grenadiers,
» choisis dans les armées étrangères, de vingt
» compagnies chacun, et de cent hommes
» par compagnie : vous pourrez en faire vos
» gardes-du-corps. Enfin je n'oublierai rien
» de ce qui pourra servir au succès de votre
» entreprise ; ce succès au reste sera toujours
» incertain, si vous ne vous rendez pas maître
» des lieux fortifiés, et de quelques ports im-
» portans : votre principal but doit être de
» vous conserver des communications avec la
» mer.

» Quoique vous n'ayez pas besoin d'argent,
1746. » je vous envoie dix-sept mille livres sterling,
» que mon banquier vous fera tenir par les
» voies ordinaires. Dans la guerre, il est es-
» sentiel de prévenir le besoin. Donnez à vos
» soldats de cavalerie et d'infanterie une paie
» double de la paie ordinaire de la Grande-
» Bretagne ; accordez aux déserteurs du camp
» ennemi qui se rendront auprès de vous, des
» récompenses considérables : ce sont deux
» moyens infaillibles pour ne jamais manquer
» de soldats.

» Vous agissez très-prudemment en mainte-
» nant parmi vos troupes toute la discipline
» militaire dont elles sont capables : trop de
» réserve à cet égard seroit nuisible, parce
» que ce seroit encourager nos ennemis dans
» leur révolte que de leur laisser l'espoir de
» l'impunité, en les traitant avec autant de
» ménagement que nos amis mêmes.

» Souvenez-vous qu'il faut que les vivres et
» l'argent soient abondans dans une armée :
» mais n'oubliez pas aussi qu'il vaut mieux se
» procurer cette abondance aux dépens de vos
» ennemis qu'aux dépens de vos amis ; que
» c'est la plus imprudente de même que la
» plus injuste des maximes, que de se rendre
» à charge à ses peuples pour ménager ses en-
» nemis et leurs partisans, chez qui vous de-
» vez avoir autant de soin d'entretenir la di-
» sette que d'entretenir l'abondance parmi
» vous. Une politique contraire ne peut qu'in-
» disposer les peuples, et même les aliéner
» pour toujours, sans gagner personne : ainsi
» vous n'exigerez de nos amis que les fourni-

» tures nécessaires ; procurez-vous le surplus » aux dépens des autres. 1746.

» S'il y a des maisons qui proposent la neu» tralité, vous la leur accorderez moyennant » des ôtages et une contribution raisonnable, » et lorsque vous n'aurez pas lieu de soupçon» ner quelque perfidie secrète. Désarmez les » familles dont vous vous défierez. Quant aux » maisons qui se déclareront ouvertement pour » l'ennemi, vous les ménagerez aussi peu qu'ils » vous ménageront. N'oubliez jamais que le » soldat, quelque fidèle et de quelque nation » qu'il soit, est toujours mercenaire : lui ôter » toute espérance de butin, c'est le porter à » vous abandonner tôt ou tard. Ainsi vous » pourrez avoir recours, quand la douceur » sera épuisée en vain, à quelques exemples » de sévérité envers les villes, les communau» tés et les maisons qui, par un zèle criminel » et hors de saison, se porteront à des excès » en faveur de la domination étrangère, et qui » pourront oublier à notre égard, à l'égard » de nos troupes, à l'égard de nos amis, les » lois de la guerre.

» Si, par exemple, sous le faux prétexte que » nos soldats sont des rebelles, on refusoit de » les traiter en prisonniers de guerre, lors» qu'ils tombent entre les mains de l'ennemi ; » si, en conséquence de ce faux principe, on » les traitoit avec cruauté, ou qu'on les con» damnât à la mort ou à être transportés dans » les colonies anglaises, je vous permets et je » vous ordonne en ce cas de faire le même trai» tement aux prisonniers de l'ennemi, et de » faire mourir deux des siens pour un des nô-

» tres qu'il auroit condamné à la mort : l'An-
1746. » glais est naturellement féroce dans la vic-
» toire ; et il n'y a que la crainte d'être aussi
» maltraité qu'il maltraite les autres, qui
» puisse mettre un frein à cette férocité.

» Les particuliers qui auront la hardiesse de
» lever, en faveur de la domination étrangère
» et à leurs dépens, des régimens entiers ou
» des compagnies franches, ne seront point
» épargnés. Si des villes et des bourgs du parti
» ennemi avoient la témérité de vous nuire
» dans vos marches, de favoriser vos ennemis
» en leur fournissant des vivres et en vous les
» refusant, s'ils vous tendoient des embusca-
» des ou se portoient contre vous à d'autres
» hostilités directes ou indirectes, ce sera sur
» leur territoire surtout que vous exigerez les
» contributions nécessaires pour l'entretien de
» votre armée ; et du surplus, s'il en reste,
» vous soulagerez les communautés qui nous
» sont fidèles, et qui auront été foulées par le
» passage de vos troupes, ou par les hostilités
» de l'armée ennemie.

» Si la supériorité de l'ennemi vous forçoit
» d'abandonner des lieux abondans en fourra-
» ges où vous auriez vos magasins, ayez la
» prévoyance, avant de vous en éloigner, de
» détruire tout ce que vous ne pourrez pas
» emporter : par-là vous rendrez, faute de
» fourrages, la cavalerie inutile, et vous re-
» tarderez la poursuite de l'ennemi, par la né-
» cessité où vous le réduirez de traîner avec
» lui les provisions de bouche que vous lui
» aurez coupées sur sa route.

» Prenez pour règle générale de récompen-

» ser magnifiquement vos amis aux dépens de
» l'ennemi et de ses adhérens. Au reste, je 1746.
» vous loue infiniment du parti que vous avez
» pris à l'égard de ceux qui vous ont offert de
» vous défaire de nos ennemis par le poignard
» et le poison : je connois trop la noblesse de
» votre cœur pour croire qu'il soit besoin de
» vous exhorter à conserver toujours la même
» magnanimité; mais il n'est pas inutile d'user
» de quelque précaution. Elle consiste à tâcher
» de faire enlever le plus grand nombre de
» seigneurs et de généraux du parti ennemi
» que vous pourrez. Si la Providence vous rend
» le maître de leurs personnes, envoyez-les
» moi par mer : je les ferai passer sous une es-
» corte fidèle en lieu de sûreté. Ces prison-
» niers seront un gage assuré de votre per-
» sonne et de celles de nos principaux amis,
» en cas que par quelque vicissitude fatale du
» sort des armes, ou que par des atrocités que
» je ne soupçonne pas, mais contre lesquelles
» la prudence ordonne de se précautionner,
» vous, ou quelqu'un de vos généraux, vous
» tombiez entre les mains de l'ennemi.

» Votre dessein de prendre une épouse dans
» la maison de Brandebourg vous est inspiré
» par la prudence: je l'approuve, et la déclara-
» tion que vous m'en faites me cause beau-
» coup de satisfaction. Ses conseillers, dont
» la plupart ne pensent pas juste sur les véri-
» tables intérêts de leur maître et sur la gloire
» de sa maison, le détourneront peut-être de
» s'allier avec nous, sous prétexte qu'en favo-
» risant nos armes et notre établissement sur
» le trône d'Angleterre, il travailleroit à

» anéantir le droit de succession au même
1746. » trône, qui peut lui être dévolu par le ma-
» riage de la reine sa mère dans la maison de
» Brandebourg : mais la postérité du duc de
» Brunswick-Hanovre est si nombreuse, que
» l'expectative de celle de Brandebourg,
» quand même on la supposeroit légale, n'au-
» roit sans doute jamais lieu. D'ailleurs cette
» maison peut se procurer par notre alliance
» des droits plus réels et plus prochains sur
» la même couronne. Il est constant aussi que
» la saine politique voudroit que la maison de
» Brandebourg préférât à une expectative si
» éloignée l'avantage actuel d'affoiblir une
» maison rivale, ennemie, acharnée à la dé-
» truire elle-même pour s'élever sur ses rui-
» nes. Enfin, quand la maison de Bandebourg
» préféreroit celle de Stuart à celle de Bruns-
» wick-Hanovre, elle ne feroit que ce que
» cette dernière maison a fait, malgré la pa-
» renté, à l'égard du roi de Prusse, qu'elle a
» sacrifié à la cour de Vienne et à la maison
» de Lorraine.

» Je crois, en cas que ce projet manque,
» qu'il sera expédient pour notre famille, et
» très-convenable au véritable bien de l'An-
» gleterre, de vous marier vous et le duc
» d'York dans deux familles anglaises. Des
» mariages de cette nature empêcheront pour
» toujours nos trois royaumes de retomber
» sous un joug étranger, en attachant, par
» un lien indissoluble, à nos intérêts la prin-
» cipale noblesse de nos royaumes, qui sera
» flattée de s'allier avec ses souverains.

» Quant aux réflexions que vous faites sur

» la fidélité de nos alliés, je les trouve très- 1746.
» judicieuses : jusqu'ici je n'ai point douté de
» cette fidélité, je les crois très-sincèrement
» décidés à concourir de toutes leurs forces à
» notre rétablissement.

» Il est bon de ne pas oublier que le moyen
» le plus efficace de réduire la ville de Lon-
» dres, et de l'engager à chasser elle-même
» les étrangers de son sein, est de lui couper,
» le plutôt que vous pourrez, le charbon de
» terre et les autres provisions qu'elle reçoit
» par la Tamise ; et ne perdez pas de vue l'ob-
» jet le plus important, c'est de vous conser-
» ver la communication avec la mer. Ne vous
» laissez pas non plus bloquer dans les mon-
» tagnes d'Ecosse, de manière qu'il ne vous
» reste aucune issue pour dégorger dans la
» plaine, et fondre sur l'ennemi du côté où il
» vous attendra le moins. Ayez, comme on
» dit, plusieurs cordes à votre arc ; n'épargnez
» rien pour avoir des espions actifs et intri-
» gans ; cachez tout à vos ennemis, et, s'il se
» pouvoit, à vos amis mêmes : abandonnez
» le soin du reste à la Providence. Dieu vous
» ait, très-cher fils et prince, dans sa digne
» et sainte garde ! »

Telles étoient les instructions que ce monarque dégradé donnoit à son fils. Un prince qui étoit assis sur les débris de l'ancienne maîtresse du monde, se croyoit en droit de donner des leçons de guerre à des généraux qui ne devoient recevoir de conseils que des circonstances, et n'agir que d'après les dispositions des peuples qui les secondent et de ceux qu'ils veulent subjuguer ; au reste, il est plus facile

de proposer des règles de conduite que de les
1746. suivre.

Tandis que le prince dictoit des lois dans Edimbourg, et s'imaginoit pouvoir conquérir des royaumes avec des manifestes, le roi George rassembloit ses troupes. Les marchands de Londres, persuadés que leurs prospérités étoient attachées à sa fortune, lui ouvroient leur bourse, dont il sut faire un utile usage pour assurer le succès de ses vengeances. Le prince, enfermé dans Edimbourg, où il tranchoit du souverain, s'occupoit de détails économiques; il conféroit des emplois; il créoit des charges et des dignités imposantes par leur nom, mais qui, dans la situation des affaires, n'étoient que des titres sans autorité. Quel qu'en fût le néant, il ne pouvoit en naître que des jalousies : en élevant les uns il humilioit les autres, offensés de sa prédilection. Chacun se croit digne des places qui flattent son ambition, et celui qui les distribue ne fait qu'un heureux et beaucoup de mécontens : l'amour propre fait croire à celui qui les reçoit que c'est une récompense méritée; le refus et l'exclusion que les autres essuient sont regardés comme une injustice et un affront. Le prince, dont le mérite consistoit dans la candeur et le courage, ignoroit que les bienfaits reçus font des ingrats, et que les bienfaits qu'on espère font des amis : cette distribution imprudente des grades et des honneurs ne pouvoit qu'aigrir les animosités qui, depuis long-temps, divisoient les chefs des différentes tribus.

Les malheurs de sa maison devoient lui avoir appris que les vaincus ont toujours tort,

Les têtes de ceux qui étoient morts victimes de la cause des Stuart étoient encore attachées aux créneaux de la tour de Londres. Ses principaux partisans ne pouvoient se dissimuler que, s'ils ne justifioient leur rebellion par une victoire, ils étoient sûrs d'expier leur démarche par la hache du bourreau, que leurs biens seroient confisqués, et que leurs familles délaissées seroient dans l'humiliante nécessité d'aller mendier un asile et des subsistances dans une terre étrangère, où elles auroient à dévorer le mépris, plus cruel encore que la pauvreté qui le fait naître. Le prince n'avoit plus droit de caresser la chimère, que la France feroit de rigoureux sacrifices pour favoriser son élévation. L'abbé de la Ville venoit de présenter un mémoire aux Etats-Généraux, où il proposoit un congrès pour le rétablissement de la paix en Europe. Les Stuart pouvoient-ils espérer que leurs intérêts retarderoient ce grand ouvrage ? Les rois sont les débiteurs de la patrie ; il faut qu'ils s'acquittent envers elle, avant d'être magnifiques envers leurs alliés et leurs amis. Le mémoire du ministre de France suffisoit pour le désabuser et pour le convaincre que toute sa ressource étoit dans son épée. Ainsi, au lieu de perdre son temps dans Edimbourg à créer un chancelier, des chambellans, des magistrats, s'il eût poursuivi l'armée battue à Preston-pans, et qu'il l'eût dissipée, il seroit entré en vainqueur en Angleterre ; il auroit fait éprouver ses vengeances à ceux qui auroient osé prendre les armes contre lui ; Londres, sans défense, lui auroit ouvert ses portes ; et maître de cette

1746.

capitale, il y eût trouvé d'abondantes ressour-
1746. ces pour terminer la guerre avec gloire. Il y avoit de nombreux partisans, surtout parmi le peuple, toujours ami des nouveautés. Ce peuple tumultueux ne cessoit de répéter depuis sa victoire : « Vive le fils de Jacques, plus » brave que George, et aussi grand que Char- » les XII ! » Au lieu de se tenir caché dans le fond de l'Ecosse pour régler la police d'un empire avant de l'avoir conquis, il devoit se montrer aux Anglais comme la reine de Hongrie parut à Presbourg, et Gustave à Mora. Instruit par ces deux illustres exemples, il devoit leur dire : « Braves Anglais, je viens vivre » avec vous, moins en roi qu'en frère et en » ami : je suis le rejeton de vos rois, je me » remets dans vos mains; je veux que ma gran- » deur soit votre ouvrage ».

Ce prince portoit sur son front la fierté de son origine ; sa physionomie majestueuse, qui attiroit le respect, étoit tempérée par les grâces qui inspirent l'amour. Agé de vingt-six ans, il trouvoit dans sa jeunesse, et même dans ses malheurs, des armes pour attendrir les cœurs les plus desséchés. Son courage n'étoit point équivoque : « Point de couronne, disoit-il, » point de tête ; j'aime mieux mourir jeune » dans ma patrie, et être enterré dans les » tombeaux de mes pères, que d'aller vivre » un siècle dans une terre étrangère ». Ce désespoir courageux intéressoit en sa faveur les Anglaises, qui ont naturellement dans l'âme une énergie qui les élève au-dessus des foiblesses de leur sexe : elles l'avoient vu descendre en Ecosse comme un aventurier ; la

victoire en avoit fait un héros. Dans leur enthousiasme sublime, ces femmes étoient capables de renouveler pour lui les sacrifices qu'elles avoient offerts à la reine de Hongrie, qui, aussi magnanime qu'elles dans son malheur, fut assez généreuse pour les refuser, ne se réservant que le mérite de la reconnoissance, vertu dont se dispensent impunément les personnes armées du pouvoir. 1746.

George, dont la politique profonde avoit pénétré dans le cœur du ministre de France, reconnut qu'il n'en avoit rien à craindre; mais, toujours précautionné contre la tempête, il redoubla de vigilance pour la prévenir ou la dissiper. Mécontent de la circonspection du général Coppe, il jugea qu'un chef qui craignoit de combattre étoit incapable de vaincre: le général Hendaside lui fut substitué dans le commandement. L'ordre fut donné aux régimens nationaux, détachés de l'armée de Flandre, de presser leur départ. Les troupes qui étoient à Londres se mirent en mouvement après avoir prêté un nouveau serment de fidélité, et Newcastle fut assigné pour le rendez-vous général.

Le parlement seconda vivement l'activité du monarque politique. Les douze pairs qui avoient offert de lever chacun un régiment à leurs dépens, les rendirent subitement complets, à la faveur des gros engagemens qu'ils donnèrent; plusieurs villes et comtés offrirent des contributions considérables pour le service de la patrie. George, assuré du cœur de ses sujets, répondit avec une fierté insultante aux propositions faites par l'abbé de la Ville pour

1746. assembler un congrès ; il déclara qu'un ministre qui avoit été capable de trahir les intérêts de Charles VII, et qui usoit de la même duplicité pour sacrifier la maison des Stuart, ne méritoit aucune confiance et ne devoit exciter que l'indignation. Le parlement fut convoqué pour le 8 octobre ; et dans sa harangue aux deux chambres, il peignit le prince Edouard comme un perturbateur public, comme le fléau de la nation, qui venoit, le fer et la flamme à la main, en renverser le culte et la liberté. Il témoigna la plus grande confiance dans tous les membres, et parut se reposer sur eux du soin d'écarter les malheurs du pouvoir arbitraire dont ils étoient menacés par un prince qu'il prétendoit avoir puisé en France les maximes du pouvoir despotique.

Les deux chambres firent éclater leur indignation contre une entreprise formée par un prince catholique : leur adresse au roi étoit si affectueuse, qu'il sembloit l'avoir lui-même dictée. Les magnifiques promesses qu'on lui fit furent aussitôt réalisées ; il fut arrêté qu'on rappeleroit le duc de Cumberland de Flandre, qu'on couvriroit la mer de vaisseaux pour intercepter ceux qui sortiroient des ports de France et d'Espagne. Les mieux intentionnés pour la maison des Stuart, contenus par cet appareil imposant, furent les plus ardens à invectiver contre elle pour ne pas se rendre suspects : cette haine simulée devint aussi nuisible à la cause du prince, que si elle eût été réelle, puisqu'elle donna lieu de croire que ceux sur lesquels on comptoit le plus pour fa-

voriser son invasion étoient ses plus implacables ennemis. 1746.

Enfin il résolut de sortir d'Edimbourg au milieu du mois de novembre, dans le dessein de pénétrer en Angleterre : avant de se mettre en marche, il lui arriva des auxiliaires dont l'espèce étoit bien capable d'inspirer une nouvelle ardeur à son armée. Un enthousiasme héroïque avoit saisi l'imagination des femmes du nord ; la plupart furent subitement transformées en soldats pour défendre leurs rochers et leurs montagnes : elles formèrent une compagnie de cent trente combattans, dont la plus âgée n'avoit pas encore quarante ans. Toutes, endurcies par les travaux les plus pénibles, pouvoient supporter sans effort les fatigues de la guerre. Leur uniforme sauvage faisoit méconnoître leur sexe : au lieu de coiffes elles portoient un bonnet à la polonaise ; le reste de leurs ajustemens ressembloit à celui d'un coureur, excepté le jupon qui descendoit plus bas, et qu'au lieu de manteau une demi-capote les couvroit jusqu'aux genoux. Des haches et des sabres armoient leur mains robustes et valeureuses. Il n'y en avoit que cinquante qui portassent des épées et des fusils : c'étoient les plus distinguées par leur naissance ou leur grade. Leur drapeau, de la grandeur d'un parasol rond et plissé, étoit fait d'une toile bleu-céleste ; on y lisoit ces mots brodés en langue vulgaire : *Pour la délivrance de l'Ecosse.* Cette troupe belliqueuse étoit commandée par une fille de vingt-sept à trente ans. Ses grâces décentes et majestueuses sembloient annoncer

qu'elle étoit née pour commander : quoiqu'un
1746. peu brune, son teint uni et vermeil n'empruntoit point son éclat de cet artifice dont les femmes des autres nations se servent pour rajeunir leur visage décrépit et flétri ; c'étoit la beauté sortant des mains de la nature. Ces dons extérieurs étoient encore ennoblis par les qualités que donne une éducation soignée ; elle possédoit toutes les finesses de sa langue, et parloit latin avec facilité. Une simplicité modeste, une pudeur innocente, embellissoient son front et manifestoient la pureté de ses mœurs : ce n'étoit qu'à la tête de sa troupe qu'elle laissoit transpirer cette fierté militaire qui assure l'autorité du commandement. Son ascendant sur l'esprit des compagnes de ses périls, une prompte obéissance à ses ordres, sembloient dévoiler le mystère d'une naissance illustre qu'elle avoit la discrétion de cacher, sans doute pour ne pas compromettre sa famille. Elle prenoit, ainsi que ses compagnes, des leçons de guerre d'officiers instruits qui lui apprenoient à manœuvrer ainsi qu'à ses compagnes; mais ces officiers n'avoient aucune autorité sur sa troupe, et ne combattirent jamais confondus avec elle. Cette amazone moderne, en abordant le prince, lui adressa cette harangue.

« Prince,

» La sagesse et la modération font les grands » hommes; et lorsque ces deux vertus sont ac» compagnées de la valeur, elles en font des » héros : c'est à ces titres que nous vous re-

» connoissons pour notre libérateur et pour
» un roi digne de l'être. Gémissantes dans nos 1746.
» déserts, nous formions depuis long-temps
» des vœux pour revoir nos légitimes maîtres
» sur le trône où Fergus étoit assis du temps
» d'Alexandre. L'électeur d'Hanovre avoit lié
» nos langues et nos bras; mais Dieu, qui pro-
» tège l'innocence, avoit mis un terme à l'es-
» clavage des Orcadiens. Les erreurs de nos
» pères devoient être expiées après un temps
» marqué dans le décrets de ses miséricordes.
» Notre pénitence sans doute est finie, puis-
» que ce même Dieu arme votre bras pour
» nous délivrer, comme un autre juge d'Israël.
» La gloire d'opérer cette grande révolution
» vous étoit réservée. Quel bonheur pour nous
» de pouvoir ajouter à notre amour une recon-
» noissance éclatante, sans avoir encore mé-
» rité vos bienfaits! Victime de nos infidéli-
» tés, c'est vous qui vous chargez d'en être
» l'expiateur. Sous votre règne, la beauté ver-
» tueuse n'aura point à redouter les attentats
» de l'impudicité. Loin d'être un attrait à la
» licence, elle servira d'ornement à la vertu.
» Sage et pudique sous vos auspices, notre
» sexe foible et fragile sera honoré, parce qu'il
» trouvera des ressources contre la séduction.

» C'est dans ces heureuses espérances que
» nous avons pris les armes pour avancer vo-
» tre règne, pour étendre votre gloire et pour
» cimenter les prospérités publiques : ces ar-
» mes que nous portons, et que la rouille a
» respectées, ne seront point déposées que
» nous ne vous ayons couronné dans nos tem-
» ples, au défaut de la pierre sacrée de Fer-

» gus (8) qu'Edouard enleva à notre nation;
1746. » Mes compagnes protestent de ne jamais vous
» abandonner : toutes, émules de vos braves
» guerriers, sont disposées à vous suivre dans
» les plus grands périls, à la honte de ces
» hommes dégradés qui, nés vos sujets, traî-
» nent leurs chaînes sous un joug étranger, et
» se sont rendus les esclaves et les complices
» d'un gouvernement impie qui a proscrit vo-
» tre tête. Pour nous, grand prince, nous ne
» contractons d'autre engagement que celui
» de vivre et mourir pour votre service. Les
» hommes ne nous sont rien : nous n'usons de
» nos priviléges que pour faire notre devoir.
» Persuadées que Dieu vous protège, et qu'il
» vous envoie pour monter sur le trône de
» vos ancêtres, nos vœux seront comblés si
» nous pouvons nous associer à la gloire de ce
» mémorable événement ».

Ainsi parla cette femme guerrière, entourée de ses compagnes armées, qui l'écoutèrent avec un religieux silence. Quand elle eut fini sa harangue, le prince s'avança pour l'embrasser : mais elle le prévint ; et se jetant à ses genoux, elle lui baisa la main. Il l'admit deux fois à sa table, où, au milieu de l'abondance, elle donna l'exemple de la plus sévère sobriété : elle s'abstint de vin, et préféra les alimens les plus grossiers aux mets les plus délicats. L'expérience confirma l'idée qu'elle avoit donnée de sa valeur : dans tous les combats et escarmouches où elle se trouva, elle agit en capitaine, et ses compagnes combattirent en soldats.

Son exemple et les honneurs qui lui furent rendus

rendus répandirent une ivresse de courage dans toutes les villes et les montagnes de l'ouest de l'Ecosse : les dames les plus qualifiées prirent l'épée et le bouclier pour soutenir la cause des Stuart. Toutes se crurent encore outragées dans la personne de plusieurs femmes titrées qu'on avoit traînées dans les prisons d'Edimbourg. Les unes prirent les armes pour effacer la honte de leurs époux et de leurs parens qui servoient les oppresseurs de leur pays ; les autres par le seul intérêt que le prince leur inspiroit par ses malheurs et ses vertus héroïques. Plusieurs formèrent des compagnies de cent trente hommes ; les plus qualifiées voulurent combattre à la tête de leurs tribus. Comme tous ces nouveaux soldats n'étoient que braves et robustes, elles se reposèrent, sur des officiers blanchis sous la tente, du soin de les former et d'en faire de véritables soldats ; mais elles se réservèrent l'honneur exclusif de les mener au combat et d'être à leur tête dans la mêlée. L'émulation en devint plus vive et plus agissante dans l'armée ; les deux sexes se disputèrent le mérite du courage par une noble rivalité. Les femmes sans doute avoient l'avantage, puisqu'elles faisoient plus que ce qu'on avoit droit d'exiger de la foiblesse de leur sexe. 1746.

A peine le prince fut-il sorti d'Edimbourg, que le général Hendaside y entra avec les débris de l'armée battue à Preston-pans. L'ancienne forme du gouvernement fut rétablie ; la proclamation de Jacques III, la chancellerie, le parlement créé par le prétendant, devinrent l'objet des dérisions publiques. Tout

ce qui avoit été établi par le prince fut annulé.
1746. Cette révolution, peu importante en elle-même, frappa du plus rude coup ses partisans secrets ; il fut étonné lui-même du peu d'effet que ses manifestes avoient produit. La circonspection devenue nécessaire découragea ceux de ses amis qui étoient sur le point de se déclarer. La perspective d'un triste avenir les jeta dans l'abattement, et une défiance générale rompit les intelligences, les complots et les intrigues. Les alarmes redoublèrent en apprenant que le général Wade s'avançoit avec une armée d'Anglais et d'Hollandais : mais on étoit persuadé que cette armée n'oseroit encore rien entreprendre, parce que la haute idée qu'elle avoit conçue de l'intrépidité des montagnards lui faisoit croire qu'on ne pouvoit les vaincre qu'à la faveur de la supériorité du nombre.

On ignoroit en Angleterre quelles étoient les forces réelles du prince. Quoiqu'il passât tous les jours ses troupes en revue, il avoit la précaution de n'en faire jamais de générale : il les changeoit sans cesse de quartiers ; et, par ces mouvemens variés, il s'étoit rendu impénétrable. Cette incertitude embarrassa le ministère sur les nombres des troupes qu'on faisoit passer en Ecosse sous les ordres de Wade, général éprouvé par sa valeur et sa fidélité.

Cette lenteur donna le temps au prince de rassembler ses amis, d'attendre des secours de France, et de discipliner ses troupes. Ce fut le 5 octobre que, de l'avis de son conseil, il résolut d'entrer en Angleterre, sans attendre ses amis du nord de l'Ecosse, qui mar-

choient pour le joindre. Quoique plusieurs nouvelles tribus se fussent rendues sous ses enseignes, son armée n'étoit pas plus nombreuse qu'à la journée de Preston-pans, parce que les Orcadiens, empressés à revoir leur famille et à lui faire part de leur butin, avoient demandé un congé de six semaines, qu'ils avoient prolongé à leur gré. Le projet d'entrer en Angleterre et d'en enlever les richesses étoit le seul attrait qui pût éblouir ces sauvages, encore plus avides de butin que de gloire. Quoique les contributions eussent été considérables, la caisse militaire étoit épuisée, et il n'y avoit qu'en Angleterre qu'on pût trouver des ressources pour remplir ce vide. De tous ceux qui opinoient pour l'invasion en Angleterre, il y en avoit peu d'assez éclairés pour indiquer les moyens de l'exécuter : la plupart débutoient dans la profession des armes. Malgré cette inexpérience, le succès eût été favorable, si la funeste ambition d'un seul homme n'eût troublé l'harmonie d'où dépendoit le succès. Murray, jaloux d'envahir toute l'autorité, et bien capable de l'exercer avec fruit, affectoit une supériorité insultante sur ceux qui avoient droit de se croire ses égaux. Les conseils les plus sages étoient rejetés, uniquement parce qu'ils n'étoient pas sa production. Quand les avis sont si divisés, il est certain que la plupart sont dans leur tort. 1746.

Dès qu'on eut pris la résolution de descendre en Angleterre, un gentilhomme fut député à la cour de France pour presser les secours demandés et promis, et qui deviendroient inutiles si on n'usoit de la plus grande

célérité. Tandis que ce député négocioit à Versailles, on délibéroit dans l'armée sur la route qu'il falloit prendre. Les uns furent d'avis de choisir celle de Newcastle pour y combattre le général Wade, et de marcher ensuite, précédés de la victoire, droit à Londres, où tout étoit dans la consternation. Ce parti étoit d'autant plus sage, qu'en prenant la route de l'est on avoit la facilité de recevoir les secours attendus de France. Cet avis alloit prévaloir, lorsqu'il fut combattu par George Murray : ses raisons éblouissantes, et l'autorité qu'il avoit dans le conseil, déterminèrent à préférer la route de l'occident.

1746.

Cette armée, qu'on représentoit à Londres comme un amas impur des brigands de l'Ecosse, en étoit réellement l'élite et la fleur. On y voyoit flotter les étendards des principales familles de ce royaume. Les Murray, les Frazer, les Drummond, les Stuart, les Ogilvie, les Cameron, les Balmerino, les Kilmarnock, et plusieurs autres d'un nom aussi illustre formoient autant de chefs qui avec leurs vassaux avoient encore sous leurs ordres plusieurs gentilshommes qui commandoient sous eux. Dès que l'armée se fut mise en mouvement, le prince se mit à la tête des montagnards, marchant à pied et habillé comme eux. Les exemples sont les meilleures leçons. Les soldats n'avoient point lieu de murmurer en le voyant partager leurs fatigues. La neige qui couvroit la terre, les pluies qui avoient rompu les chemins, ne purent rebuter sa constance; en vain on le sollicitoit de monter à cheval. « Je ne suis, dit-il, ici qu'un soldat :

» je veux être traité comme mes amis et mes » compagnons ». C'étoit ainsi que, dur à lui-même, il ôtoit aux autres le sentiment de leurs souffrances. Tous étoient étonnés de voir le rejeton de tant de rois, nourri dans la mollesse et les délices, adopter un régimu aussi sévère que celui d'un Spartiate. Son front calme et serein inspiroit la confiance, et son affabilité faisoit oublier aux subalternes toutes leurs fatigues. 1746.

Il arrive le 21 sur les bords de la Twède, qui fait la séparation des deux royaumes. L'ennemi étonné n'osa lui en disputer le passage. Ce fut là qu'il apprit que plusieurs de ses gens étoient restés en arrière dans l'intention de déserter : il monte aussitôt à cheval pour les joindre et les ramener sous le drapeau ; il les rencontre à quelques milles du camp. Il pouvoit les réprimander ; il jette sur eux un regard attendrissant, et son aspect muet excite leurs remords : tous jurent de vivre et de mourir pour lui.

Dès qu'on fut entré en Angleterre, on résolut de faire le siége de Carlile. La place fut investie par le duc de Perth et par George Murray, tandis que le prince couvroit le siége avec ses montagnards. Dès que les batteries furent dressées, les bourgeois demandèrent à capituler ; le prince leur répondit qu'ils n'avoient point de capitulation à espérer, si le château ne se soumettoit en même temps. Il ne leur accorda que quelques heures pour délibérer, et l'on continua la tranchée avec une nouvelle activité. Mais avant que le temps prescrit fût expiré, la ville et le château capi-

tulèrent, à condition que la liberté et les biens
1746. des habitans seroient respectés; que la garnison, composée des milices du pays et de quelques invalides, pourroit se retirer sans être insultée, après avoir prêté serment de ne point porter les armes pendant l'espace d'un an; que les armes, les munitions et les chevaux appartenans à cette milice seroient livrés aux vainqueurs. Cette ville auroit pu faire une plus longue résistance; mais telle étoit alors la réputation du prince, qu'on le croyoit invincible à la tête de ses braves montagnards.

L'armée victorieuse fit une entrée triomphante dans Inverness, où le prétendant fut déclaré roi d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande. Ce début faisoit concevoir les plus flatteuses espérances; mais il falloit, pour les réaliser, qu'il eût dans son armée et dans son conseil des hommes aussi habiles que ceux qui avoient proscrit sa maison. Le génie des Marlborough, des Sunderland, des Godolphin, présidoit encore de l'ombre du tombeau aux délibérations du roi George, au lieu que les amis du prince n'étoient plus inspirés par les Bolingbroke et les autres hommes supérieurs qui avoient préparé la gloire du règne triomphant de la reine Anne. Tous les partisans de la révolution étoient assez braves pour vaincre; mais ils manquoient de vues dans les moyens de préparer les succès et d'en profiter.

Le gouvernement d'Inverness fut déféré au duc de Perth, et ce choix fut une source de troubles et de discordes. Le lord Murray, offensé de cette préférence, résigna sa commis-

sion de lieutenant-général, déclarant qu'il ne servirôit désormais qu'en qualité de volontaire. 1746.
Ce ministre ambitieux, qui ne souffroit point d'égal, crut qu'on vouloit lui donner un supérieur. Son mécontentement avoit un prétexte spécieux. Il allégua que le duc de Perth étant catholique, étoit exclus de tous les emplois par des lois plus anciennes que la révolution, et dont l'observation devoit être sacrée jusqu'à ce qu'elles fussent abolies par la puissance législatrice. Il ajouta que c'étoit justifier les invectives des prédicans, qui ne cessoient de répéter dans la chaire que le prince, infecté des erreurs de Rome, n'étoit descendu en Ecosse que pour abolir la religion, puisque la première faveur dont il avoit pu disposer avoit été répandue sur un catholique romain. Il convenoit que, dans les circonstances critiques où l'on se trouvoit, le prince ne seroit point a blâmer, si, convaincu de la supériorité des talens militaires du général catholique romain, il lui confioit le commandement de son armée, mais que cette raison n'avoit pas lieu dans le cas présent. Le prince, en faisant ce choix, consulta plus son cœur que la politique. Tout le monde applaudit au zèle de Murray, et le camp fut rempli de mécontens.

Le duc de Perth en fut instruit; et craignant que sa faveur ne nuisît aux intérêts du prince, il fit cesser les murmures : il abdiqua le commandement, en déclarant qu'il ne vouloit plus servir qu'en qualité de colonel de son régiment. Ce sacrifice parut n'avoir pour lui rien de pénible : mais, en se dépouillant de sa charge, il conserva un secret ressentiment

contre l'ambitieux qui l'avoit obligé d'abdi-
1746. quer. Murray, sans rivaux, reprit le commandement général de toute l'armée. Le duc d'Athol, qui étoit de la même maison, sembloit être le seul qui pût le lui disputer : mais, soit paresse, soit modération, il ne vouloit servir que dans le combat, sans se mêler des affaires. La faveur de Murray prit chaque jour de nouveaux accroissemens : on n'approcha du prince que par son canal. Il affermit son crédit par l'amitié de MM. Sullivan et Sheridan, qui avoient une réputation de droiture méritée, et dont la fidélité étoit éprouvée. Quiconque refusa de ramper sous lui fut exclus des emplois ; et comme il étoit le dispensateur des grâces, il eut une foule d'adorateurs. L'ambitieux, satisfait d'avoir des esclaves, ne les distingue point des amis, puisqu'il en fait le même usage. Le duc de Perth étoit seul capable de le supplanter dans la faveur ; mais sa religion, odieuse aux Ecossais, rendoit inutile la prédilection que le prince avoit pour lui. Trois fois il avoit exposé sa vie pour les Stuart, dont il n'avoit rien à craindre et à espérer. Il en avoit l'estime et les affections ; mais comme il n'avoit point l'éclat de la faveur, il avoit peu de partisans. D'ailleurs ses manières hautes et dédaigneuses éloignoient de lui tous les cœurs. La haute opinion qu'il avoit de lui-même et qu'il laissoit transpirer, lui faisoit croire que lui seul étoit en état de diriger les rênes, et les plus envieux de sa faveur pensoient comme lui.

Après la prise de Carlile, on résolut d'une voix unanime de marcher droit à Londres par

la route de Lancastre. Une entreprise aussi hardie ne paroissoit que téméraire : l'armée étoit réduite à quatre mille cinq cents hommes, dont on devoit laisser quatre cents pour la défense de Carlile. Cette garnison paroissoit même insuffisante pour contenir les habitans mal intentionnés, qui n'attendoient que son éloignement pour rentrer dans l'obéissance de leur ancien maître. Plusieurs Orcadiens avoient déserté, et il étoit à craindre que leur exemple ne fût malheureusement suivi. L'Angleterre avoit à opposer à cette poignée de monde, plus brave que disciplinée, soixante et dix mille combattans ; mais l'on espéroit qu'en pénétrant dans le pays, les ennemis du gouvernement viendroient en foule grossir l'armée écossaise, et qu'on renverroit les secours attendus de France et d'Espagne. Il auroit peut-être été plus prudent de rester à Carlile pour y attendre un corps de montagnards, qui s'étoit déjà rassemblé à Perth. 1746.

Ce qui confirma la résolution de marcher à Londres, fut la retraite de Wade, qui, à l'approche des Ecossais, s'étoit replié à Newcastle. La raison de cette marche rétrograde fut la difficulté des chemins rompus par la rigueur de la saison. La terre étoit couverte de neige, et le froid étoit excessif. Tous ces obstacles ne purent rebuter la constance du prince. Il divisa son armée en deux colonnes pour la commodité des quartiers. Murray commandoit la première division. Les gardes, sous les ordres du lord Echo, marchoient à quelque distance en avant, et les régimens d'infanterie formoient tour à tour l'avant-garde.

La seconde division, commandée par le
1746. prince en personne, observoit le même ordre. Un corps de cavalerie alloit en avant, et les tribus formoient l'avant-garde les unes après les autres. Arrivé à Preston, où l'armée se reposa pendant deux jours, le prince y fut joint par MM. Townley, Vaughan et Morgan, suivis de quelques autres officiers, dont l'expérience et la valeur éprouvées étoient bien propres à inspirer une nouvelle confiance. En traversant la province de Lancastre, il eut la consolation de voir que tous les habitans étoient favorablement disposés. L'alégresse étoit peinte sur tous les visages, et la foule s'empressoit sur son passage. Ce fut ce qui détermina quelques officiers à proposer de former un corps d'Anglais. Un jeune homme de cette province, qui s'étoit acquis une grande réputation de courage, offrit de lever une compagnie de cinquante hommes choisis, assurant que son exemple auroit beaucoup d'imitateurs. Cette offre fut rejetée par les généraux, qui, déjà surchargés du commandement d'une petite armée, furent assez sages pour reconnoître qu'ils n'avoient ni le temps ni la capacité de former un nouveau plan pour la fortifier.

On prit la route de Manchester, où le prince entretenoit des intelligences avec les principaux habitans. Il entra dans cette ville au bruit des acclamations d'un peuple nombreux qui fit éclater sa joie par des illuminations aux fenêtres et des feux dans toutes les rues. Les jeunes gens les plus distingués de la ville, suivis de cent autres d'un rang subalterne, s'offrirent à le servir à leurs dépens; et ce fut de

cette brave jeunesse qu'il forma le régiment de Manchester. Les marchands les plus riches et 1746. les fermiers les plus aisés lui ouvrirent leur bourse pour entretenir cette milice, dont M. Townley, officier qui avoit servi avec distinction en France, eut le commandement. Ce fut dans cette ville qu'on découvrit un espion qui, pendant le séjour du prince à Edimbourg, avoit observé toutes ses démarches pour en instruire l'ennemi. Cet homme, qui se tenoit toujours à une petite distance du camp, avoit déjà exercé ce dangereux emploi dans l'armée de Flandre. Tout le monde fut d'avis de le pendre. Cet acte d'une juste sévérité étoit d'autant plus prudent, qu'il étoit aisé de prévoir que si l'entreprise venoit à échouer, il serviroit de témoin contre les accusés. Le prince, trahi par une excessive bonté, ne voulut jamais consentir à une rigueur si salutaire, alléguant que cet homme n'ayant point été pris déguisé, ne devoit point être traité comme espion. Cette indulgence fait plus l'éloge de son cœur que de sa politique.

Dans le temps que la fortune lui donnoit les plus flatteuses espérances, il apprit que le roi d'Angleterre venoit de prendre à sa solde six mille Hessois, pour remplacer un pareil nombre d'Hollandais que la république, après bien des chicanes, avoit enfin rappelés. Le général Ligonier (9) s'étoit rendu à Newcastle pour y rassembler les troupes, et la réputation de ses talens militaires suffisoit pour contenir les mécontens. Mais étant tombé malade, le duc de Cumberland en fut prendre le commandement. Cette nouvelle eût été désespérante, si le prince

n'eût eu d'autres motifs de consolation. Depuis
1746. Lancastre jusqu'à Derby, tout le pays parut s'intéresser à sa cause. On voyoit les habitans s'attrouper sur sa route, en poussant des cris d'alégresse et en allumant des feux de joie; tous portoient des cartes blanches à leurs chapeaux. Ceux qui ne pouvoient s'approcher de sa personne manifestoient leur zèle attendrissant par des signes et des acclamations.

La faveur de la multitude est un éclair qui se dissipe au moment qu'il éblouit : le peuple de toutes les nations est malheureux, et tout être souffrant attend du changement la fin de ses maux. La populace anglaise, moins pressée de besoins que dans tout autre pays, est la plus ardente pour les révolutions. Le prince en avoit tous les cœurs; mais il avoit contre lui les ministres armés de l'autorité et les grands, dont les ancêtres avoient travaillé à la dégradation des Stuart, et qui avoient tout à redouter des vengeances d'un roi de cette maison. Ses plus dangereux ennemis étoient ces dévots fanatiques qui, nés des cendres de Cromwel et de ses partisans, ne voyoient dans un prince catholique qu'un profanateur armé pour renverser leurs autels et leur culte. Ce n'est pas que les grands et la fleur de la nation participassent à cette ivresse religieuse; mais ils l'entretenoient par des vues d'intérêt. La plupart des biens ecclésiastiques, soit ceux des monastères et des abbayes, étoient passés dans des mains laïques par la libéralité des rois, et avoient servi à enrichir les plus illustres familles du royaume. L'église romaine, qui regarde ce patrimoine sacré comme inaliénable, n'au-

roit pas manqué de revendiquer un jour ces biens ; et cette réclamation auroit jeté le trouble dans les familles, et la confusion dans l'état. 1746.

Il étoit encore une classe d'hommes qui, indifférente pour les opinions religieuses, préféroit l'indulgence de l'église anglicane, qui tolère toutes les sectes, à la religion romaine, qui damne tous ceux qui ne pensent pas comme elle. Ils craignoient qu'étant une fois placée sur le trône, elle n'usât de moyens violens, au lieu de la persuasion, pour multiplier ses prosélytes. En général la nation s'intéressoit pour un roi qui ne régnoit sur elle que par son suffrage : c'étoit elle-même qui l'avoit appelé, et qui lui avoit fait quitter ses états héréditaires, dont il étoit l'idole, pour venir régner dans une terre étrangère. Ce sacrifice qu'il avoit fait de ses affections les plus tendres lui avoit mérité la reconnoissance de ses peuples, qui se croyoient obligés de prendre la défense de sa cause ; mais ce qui intéressoit le plus la fierté anglaise en faveur de la maison régnante, c'étoit l'irrévocabilité des arrêts de la nation, dont le prétendant et ses partisans révoquoient en doute la souveraineté du tribunal d'où ils étoient émanés. Elle avoit, disoient-ils, fait usage de cette autorité souveraine dans tous les cas pareils à ceux du prétendant. L'histoire, fidèle interprète des sentimens du public, nous a transmis avec éloge la fermeté de nos ancêtres, d'avoir su nous maintenir dans la glorieuse prérogative de disposer de la couronne. Il est difficile de faire renoncer une nation à des droits qu'elle croit

fondés sur des titres légitimes. Les Anglais
1746. étoient trop judicieux pour ne pas rendre justice aux qualités héroïques et bienfaisantes du prince, et même pour ne pas le plaindre et l'admirer ; mais ils étoient trop passionnés pour leur indépendance, pour annuler eux-mêmes leurs priviléges : ainsi on ne vit dans la capitale ni dans les provinces aucun complot se former en faveur de la révolution ; le prince fut plaint, et ne fut point secouru. Du moins il éprouva le plaisir d'être aimé : jouissance délicieuse pour un cœur sensible.

Tandis qu'il marchoit au milieu des acclamations d'une populace plus zélée que capable de le servir, le duc de Cumberland, campé sur le chemin de Derby à Londres, n'étoit éloigné de lui que d'une journée de marche ; le général Wade avec une autre armée s'avançoit à l'occident de la province d'York : de sorte que le prince, avec une poignée de monde, se trouvoit entre deux armées, dont la moins nombreuse étoit supérieure à la sienne de moitié, et beaucoup mieux disciplinée. Malgré cette inégalité, l'impatience de combattre et l'assurance de vaincre étoient peintes sur le visage de chaque montagnard.

Une audace impétueuse avoit jusqu'alors présidé aux opérations ; on commença à sentir la nécessité de consulter la prudence : le conseil de guerre fut convoqué pour délibérer sur ce qu'il convenoit de faire dans une circonstance aussi délicate. Murray, dont l'avis entraînoit tous les suffrages, représenta que le prince n'étoit entré en Angleterre que dans l'espoir d'un soulèvement ou d'un puissant se-

cours promis par la France et l'Espagne ; que cette espérance étant évanouie, il étoit temps de réfléchir que l'armée de Wade, forte de dix mille combattans, s'avançoit le long de la province d'York pour prendre le prince en queue, tandis que celle du duc de Cumberland, composée de dix mille hommes, se présentoit de front ; qu'on devoit savoir qu'il s'en formoit encore une troisième, et que la plus foible des trois étoit encore plus forte que celle aux ordres du prince ; qu'en supposant qu'on battît la première de ces armées, une victoire ne serviroit qu'à l'affoiblir, puisqu'il faudroit l'acheter par la perte des plus braves soldats, dont le vide ne pourroit être rempli ; que le reste seroit dans l'impuissance d'attaquer une armée composée de troupes fraîches, qu'on lui opposeroit quelques jours après. Il ajouta que si l'on avoit le malheur d'essuyer une défaite, le prince et ses amis seroient traînés dans des cachots, d'où ils ne sortiroient que pour monter sur l'échafaud ; que l'Ecosse offroit encore un asile assuré ; que le lord Drummond venoit d'y descendre avec son régiment et les troupes irlandaises de France, qui, joints aux Orcadiens déjà rassemblés sous les murs de Perth, formeroient une armée aussi redoutable que celle qu'on avoit en Angleterre ; qu'il étoit à présumer que la France, qui avoit commencé à fournir des secours, ne laisseroit pas son ouvrage imparfait, et qu'on avoit droit d'en espérer d'autres troupes ; que si l'on venoit à éprouver un revers en Angleterre, tous les secours de la France envoyés en Ecosse deviendroient inutiles, et les affaires entière-

1746.

ment désespérées ; qu'on ne pouvoit raisonna-
1746 blement se promettre une victoire qu'en supposant que les troupes anglaises, saisies d'une terreur panique, s'enfuiroient à la vue des montagnards, chimère agréable dont on ne devoit pas se flatter ; que le succès même justifieroit à peine cette témérité, au lieu qu'une retraite qu'il étoit encore possible d'exécuter sans péril, seroit plus glorieuse qu'une victoire dans une autre occasion.

Le prince, ébloui par la fortune, qui jusqu'alors avoit suivi ses étendards, frémit au seul mot de retraite. Attaché constamment au projet de marcher droit à Londres, et de combattre tout ce qui s'opposeroit à son passage, la haute idée qu'il avoit de la bravoure de ses troupes, le mépris qu'il avoit de ses ennemis, lui présentoient tout possible. Il fit paroître dans cette occasion la fermeté inflexible de Charles XII ; mais il n'en avoit pas les soldats aguerris et disciplinés. Il fut encore fortifié dans sa résolution par ces hommes qui cherchent à plaire aux princes, en leur exagérant ce qu'ils peuvent, pour s'insinuer dans leur faveur ; mais voyant que tous les chefs les plus accrédités se rangeoient de l'avis de lord Murray, il se rendit sans cesser d'en murmurer, et la retraite fut résolue.

Dès que le conseil fut séparé, les intrigans redoublèrent leur activité pour se concilier le cœur du prince. Ceux qui avoient opiné pour cette marche rétrograde furent les plus ardens à la taxer de timidité. Murray, qui en avoit démontré la nécessité dans ce conseil, en fut le plus rigide censeur : il sembloit qu'il eût

reçu une nouvelle inspiration. Il alla plus loin, en rendant encore suspecte la fidélité de ceux 1746. qui avoient été de son avis. Le prince, qu'il faisoit mouvoir à son gré, se reprocha sa molle complaisance; il convoqua un second conseil pour soumettre le parti de la retraite à un nouvel examen. Tous les chefs persistèrent à l'approuver; et ne voulant pas lutter avec opiniâtreté contre des hommes qui faisoient tout pour sa cause, il déféra à leur avis, en laissant apercevoir qu'on forçoit ses inclinations, et il ne pardonna jamais à Murray de l'avoir proposée.

La conduite de cet artificieux ministre montre sa duplicité; sa politique étoit d'avoir toujours deux issues: il détruisoit le soir ce qu'il avoit approuvé le matin. Il avoit opiné pour la retraite, parce qu'il la croyoit nécessaire; mais quand il vit que le prince y consentoit à regret, il eut assez peu de pudeur pour la condamner, afin de charger les autres de cette espèce de honte. Il est certain que tout démontroit la sagesse et la nécessité de cette retraite. Depuis qu'on étoit entré en Angleterre, aucune personne distinguée par sa naissance ou ses grades ne s'étoit rangée sous ses enseignes: les mieux intentionnés attendoient qu'un corps d'étrangers de sept mille hommes au moins, et de douze mille au plus, vînt se joindre aux nationaux, avant de se déclarer. Quelque idée avantageuse qu'ils eussent conçue de la valeur des montagnards, ils les croyoient incapables de tenir contre des troupes réglées. Nous ne manquons pas, disoient-ils, d'hommes assez braves pour mourir les armes à la main; mais

ce seroit les sacrifier sans fruit : le courage est
1746. dangereux quand on est sans expérience de la guerre.

La populace anglaise, si terrible dans les émeutes populaires, ne fait que de mauvais soldats sous la tente : on ne devoit pas compter que des milices levées à la hâte et sans choix pussent résister à une armée soumise à une discipline réglée, et instruite de toutes les évolutions militaires. Vous n'avez, ajoutoient-ils, que neuf mille hommes à opposer à trente mille combattans ; ainsi vous ne devez pas exiger le sacrifice inutile de notre fortune et de notre vie. Ces raisons étoient sans réplique. On manquoit d'argent, et ceux qui en avoient fourni dans la première ferveur avoient resserré leur bourse. On avoit encore négligé d'entretenir des correspondances, et d'envoyer des agens secrets pour faire mouvoir les ressorts ; la faction n'étoit composée que de membres épars, qui, ne pouvant réunir leurs forces, se bornoient à former des vœux stériles pour les prospérités communes. Murray, qui dirigeoit tous les mouvemens, n'avoit nulle connoissance des affaires de l'Angleterre, et sa politique intéressée l'empêchoit d'introduire auprès du prince des personnes plus habiles que lui pour l'éclairer.

Il est des occasions où la prudence trop circonspecte qui calcule les moyens d'exécuter, est plus dangereuse que la témérité qui les exagère : c'est souvent en se dissimulant les obstacles qu'on réussit à les vaincre.

Il fallut pallier les motifs de cette retraite pour prévenir le découragement de l'armée.

On publia que les renforts attendus d'Ecosse étoient en chemin, que le général Wade s'avançoit pour les intercepter, et qu'il étoit de la prudence d'aller les rejoindre pour prévenir leur défaite et leur captivité; et qu'aussitôt que le prince les auroit soustraits au danger, il reprendroit la route de Londres. Ces raisons, quoique spécieuses, ne purent en imposer; la consternation succéda subitement à l'alégresse que l'armée avoit témoignée, en apprenant qu'elle n'étoit qu'à une journée du duc de Cumberland. Ceux qui connoissoient le mieux l'état des affaires étoient convaincus de la nécessité d'une retraite, et c'étoient ceux qui témoignoient le plus de répugnance à l'exécuter. Ils seroient tombés dans le découragement, s'ils n'avoient été soutenus par l'espérance de recevoir un puissant renfort à Preston et à Lancastre, et pour entretenir leur illusion, on avoit envoyé un gentilhomme sur la route pour presser la marche de ce renfort. Ce qu'il y avoit de plus accablant, c'est qu'on ne recevoit point de nouvelles directement de l'Ecosse; et il étoit également difficile et dangereux d'en donner, toute communication avoit été interceptée par les dispositions de l'ennemi. 1746.

Le prince eut la mortification de reconnoître dans sa marche rétrograde que les malheureux n'ont point d'amis. Tout ce pays qu'il avoit parcouru avec les acclamations d'un peuple charmé de recevoir son libérateur, sembloit n'être habité que par ses plus implacables ennemis. Etant entré dans Manchester avec son armée, il trouva tous les habitans

1746. soulevés contre lui. Les partisans du gouvernement, soutenus par une foule de paysans armés, accablèrent ses amis des plus sanglans outrages, et même ils paroissoient résolus de recourir à la violence pour lui fermer les passages; mais quand on le vit paroître à la tête de son avant-garde, cette multitude turbulente se dissipa comme des flots mugissans qui se brisent contre le rivage. Cette insolence avoit été occasionnée par la nouvelle de sa retraite, qu'on imputoit à une défaite ou à une terreur panique: comme on le croyoit dans l'impuissance de se venger, ses gens eurent à essuyer les injures brutales des paysans, qui s'attroupoient pour courir sus ainsi que contre des bêtes féroces; mais ils furent désabusés, et leur insolence ne resta point impunie.

Le duc de Cumberland forçoit sa marche pour le joindre dans la province d'Arbleiserale: le prince en étant informé, laissa un corps de troupes au village de Clifton pour protéger sa retraite; et sur l'avis que les Anglais y marchoient en force, il détacha encore trois mille hommes pour soutenir cette arrière-garde, qui, sans cette précaution, auroit été taillée en pièces. Une halte qu'il fit à Lancastre sans nécessité, fut taxée d'imprudence, parce qu'elle donnoit le temps à l'ennemi de le joindre et de le harceler. Si c'étoit une faute, elle avoit été bien réfléchie: il ne s'étoit arrêté que pour faire connoître à tout le monde que sa retraite n'étoit point une fuite, et que si l'ennemi osoit se présenter, il lui livreroit bataille. Ce faste de confiance, qui avoit ses avantages, trouva des censeurs. Il étoit à craindre que

Wade ne s'assurât de Pemeth avant lui, ce qui lui auroit fermé les passages ; mais alors il étoit résolu de se faire jour avec son épée à travers l'armée ennemie : telle étoit alors sa position, qu'il attendoit tout d'un noble désespoir.
1746.

Le duc de Perth fut détaché avec un corps de cavalerie pour se rendre en Ecosse, et en ramener les montagnards et les Orcadiens assemblés sur ses terres, ou, en cas qu'il les rencontrât sur sa route, de les faire avancer avec la plus grande célérité, pour marcher, après leur jonction, droit à Londres, en combattant tout ce qui se présenteroit pour disputer les passages. Ce duc, en passant par Kindal, fut insulté par la populace : il fit faire feu sur elle ; deux des mutins furent tués, et le reste se dissipa. Echappé de ce premier danger, il en essuya un nouveau ; il se vit enveloppé par un corps de milice à pied et à cheval, dont le nombre l'eût accablé, s'il ne se fût retiré avec précipitation dans Kindal. Tous les peuples de cette province, affectionnés au gouvernement, avoient en horreur les Ecossais. Tout soldat ou domestique qui s'écartoit du gros de l'armée, étoit impitoyablement massacré. Ce fut là qu'il fut proposé d'enclouer les canons, et d'en briser les chariots, qui opposoient un obstacle à la célérité de la marche, dans un pays montagneux, et dans une saison rigoureuse. Le prince n'y put consentir, et parut disposé à tenter plutôt la fortune d'un combat, que de laisser après lui un seul de ses canons. On aperçut quelques chevaux-légers ennemis qui épioient l'occasion d'inquiéter

l'arrière-garde ; mais voyant les Orcadiens
1746. jeter leurs boucliers et s'avancer fièrement vers eux, ils s'enfuirent à bride abattue.

Murray, qui marchoit en avant, apprit, par deux prisonniers qu'il fit, qu'un corps de cavalerie légère des ennemis étoit campé près de Clifton, sur le chemin de Pemeth, avec quelques milices du pays, qui n'étoit nullement affectionné au prince : on lui envoya trois bataillons pour le soutenir. L'ennemi parut, et se forma sur une bruyère ouverte de tous côtés. Quelques compagnies de dragons s'avancèrent jusqu'au bout de la bruyère, et commencèrent à attaquer les montagnards. Le feu fut vif de chaque côté. Murray, jugeant que des troupes réglées auroient à la fin l'avantage sur ses gens sans dextérité dans l'usage des armes à feu, chargea avec la tribu de Macpherson, qui, s'élançant comme un éclair, les eut bientôt chassés de leur poste. Les Macpherson ne perdirent que douze hommes, qui, par un excès de courage, se laissèrent emporter dans la poursuite des fuyards: les ennemis perdirent cent hommes, tant tués que faits prisonniers. Murray, satisfait d'un succès peu important en lui-même, eut droit de s'en féliciter. Le plus léger avantage, dans de pareilles circonstances, valoit une victoire, et désabusoit ceux qui s'étoient persuadés que cette retraite étoit une fuite. Il fut rejoindre l'armée du prince, qui, le lendemain, entra dans Carlile. Il étoit à présumer que le duc de Cumberland ne chercheroit point à livrer bataille avant d'avoir été joint par son infanterie, qui étoit encore éloignée ; mais il étoit à craindre

qu'il ne saisît l'occasion de quelque désordre pour entamer l'arrière-garde, composée de milices, toujours timides dans les retraites. 1746.

On ne fit pas un long séjour à Carlile, où l'on mit une garnison de quatre cents hommes: on profita du moment où la rivière d'Esk étoit guéable : une pluie de quelques heures auroit suffi pour en rendre le passage impossible. Cette rivière, sur laquelle on n'avoit point construit de pont, mettoit une barrière entre les deux armées; et l'on ne pouvoit forcer le prince à combattre, jusqu'à ce qu'il eût été joint par les renforts qu'il attendoit. Il avoit assez de courage pour vaincre, mais il manquoit d'expérience pour bien concerter ses projets : on lui reprocha d'avoir fait une faute, en laissant quatre cents hommes dans Carlile. Toute armée qui se retire à la vue d'un ennemi supérieur doit ramasser ses postes: les troupes qu'on laisse en arrière sont toujours sacrifiées. Cette précaution, pour s'assurer d'une ville dont la possession n'étoit point nécessaire, ne pouvoit être que funeste. Les Ecossais étoient dans une position bien différente de celle des autres troupes. Dans les guerres régulières, un officier chargé de défendre une place peut la rendre sans trahir son devoir et compromettre son honneur, lorsqu'il a fait tout ce qu'on doit attendre d'un brave militaire. Dans cette guerre on suivoit d'autres principes : les Ecossais, regardés comme rebelles, n'avoient que l'alternative, ou de vaincre, ou de périr les armes à la main pour se dérober à une mort ignominieuse; aussi leur condition devenoit beaucoup plus cruelle que celle des prisonniers

ordinaires. Il étoit donc imprudent d'abandonner
1746. ces généreuses victimes aux vengeances d'un vainqueur irrité. C'étoit encore les exposer à passer dans le camp ennemi pour en obtenir leur grâce. On justifie le prince, en disant qu'il espéroit rentrer en Angleterre aussitôt qu'il auroit été joint par ses amis : les prisonniers qu'il avoit en Ecosse lui sembloient autant d'ôtages qui lui répondoient de la vie de ses amis qui pouvoient tomber au pouvoir des Anglais.

Le duc de Cumberland se présenta devant Carlile, dont il fit sommer le gouverneur. Cet officier répondit qu'il étoit dans la résolution de se défendre : mais dès qu'il eut entendu gronder le canon, sa fierté se démentit; il cria qu'il alloit envoyer des officiers pour dresser la capitulation ; ainsi, qu'il demandoit des ôtages pour leur sûreté. Le duc lui fit dire qu'il ne vouloit ni lui envoyer des ôtages, ni en recevoir de sa part. Le gouverneur lui fit encore demander par quel motif il avoit fait arborer le pavillon. C'est, dit-il, pour annoncer que vous serez passé au fil de l'épée avec votre garnison ; mais qu'on suspendroit toute exécution jusqu'à ce que le roi eût décidé de leur sort. Après une réponse aussi effrayante, il ne restoit à cette garnison d'autre parti à prendre que de périr les armes à la main. Il falloit, à l'exemple des Sagontins, n'écouter qu'un désespoir héroïque, et s'ensevelir sous les ruines de leurs remparts. Les gouverneurs de la ville et du château convoquèrent un conseil de guerre. Townley, qui commandoit dans la ville, fut d'avis de se défendre jusqu'à la dernière

nière extrémité ; et il indiqua les moyens de faire une longue résistance, persuadé que c'étoit leur unique ressource pour obtenir des conditions plus favorables ; qu'il étoit plus glorieux de mourir sur la brèche que par la main du bourreau. Hamilton, qui commandoit dans le château, se flatta de mériter, par une prompte soumission, la pitié généreuse du duc de Cumberland : il fut d'avis de s'en remettre à sa discrétion, et il entraîna tous les officiers dans son opinion. Il supplia le duc d'être son intercesseur auprès du roi son père, et ce prince en fit la promesse. L'officier qu'on expédia à Londres en rapporta l'ordre de faire conduire cette garnison dans cette capitale, où bientôt après elle fut la première victime des vengeances du roi George. 1746.

Ce fut ainsi que le prince Edouard perdit Carlile et quatre cents hommes des plus braves de son armée, parmi lesquels on comptoit d'excellens officiers. Il fut d'autant plus sensible à cette perte, que c'étoit la première disgrâce qu'il essuyoit depuis le commencement de cette guerre. Il ne put jamais se pardonner d'avoir livré lui-même ses amis à la mort.

Les Anglais, déjà fatigués de la mer, avoient encore forcé leur marche sans prendre aucun repos ; à mesure qu'ils s'avançoient au nord de l'Angleterre, ils trouvoient les routes moins praticables. La saison rigoureuse du mois de décembre multiplioit encore les obstacles et les fatigues. Le duc de Cumberland crut devoir ralentir son activité ordinaire, pour laisser à son armée le temps de reprendre haleine. Ce repos avoit encore un autre objet ; c'étoit de

donner au général Wade le temps de fortifier son camp à Dumbugh, lieu où l'Angleterre retrécie n'a que trente lieues d'une mer à l'autre. Ce fut là que l'empereur Adrien fit construire cette fameuse muraille, qui, étant ensuite tombée en ruine, fut relevée par l'empereur Sévère, pour réprimer les brigandages des Ecossais.

1746.

Le duc de Cumberland se rendit à Londres auprès du roi son père, pour régler le plan des opérations de la campagne prochaine. Le commandement de son armée fut confié au général Hawley, qui eut ordre de pénétrer en Écosse, et d'y poursuivre sans relâche les montagnards jusques dans leurs repaires. L'amiral Bing, avec sa flotte, eut ordre de veiller à la sûreté de l'Ecosse; et l'amiral Knowl, avec une forte escadre, parcourut la Manche et le côtes d'Irlande, avec ordre d'attaquer, de brûler et de couler à fond tous les vaisseaux ennemis et suspects.

La nouvelle de la perte de Carlile auroit jeté l'armée dans le découragement, si elle n'avoit été précédée par le bruit d'une victoire remportée par le lord Gordon sur Macleol auprès d'Inverness. Ce foible avantage fut exagéré par la renommée, toujours ingénieuse à faire croire aux malheureux ce qu'ils désirent. Ce lord avoit été envoyé sur les terres de son père, où la cause des Stuart avoit beaucoup de partisans, qui, retenus par la crainte, n'avoient encore osé se déclarer. On crut qu'ils s'y détermineroient aussitôt qu'ils auroient un Gordon à leur tête. En effet, dès qu'il parut, une centaine se rangea sous ses enseignes; et

ce fut le seul fruit qu'on retira de cette prétendue victoire. 1746.

Rien ne contribua davantage à consoler le prince et ses généraux, que les lettres des lords Drummond et Strathallan. Le premier lui faisoit un détail des magnifiques promesses de la France, et le second lui rendoit un compte satisfaisant de l'état brillant des troupes assemblées dans le duché de Perth. Mais comme ces lettres étoient d'ancienne date, on ne put s'assurer de leur position actuelle ; incertitude qui empêchoit de régler la marche et les opérations. La France avoit commencé à réaliser ses promesses par l'envoi d'un corps de troupes, composé de Français et d'Irlandais, sous les ordres du lord Drummond. Ce général, en arrivant en Ecosse, fit publier cette déclaration :

« Nous, lord Drummond, commandant-» général des troupes de sa majesté très-chré-» tienne en Ecosse, déclarons par ces présen-» tes être venus dans ce royaume, avec les » ordres par écrit de sadite majesté, pour faire » la guerre au roi d'Angleterre, électeur d'Ha-» novre, et à ses adhérens ; dans le cas de be-» soin, d'employer toutes les troupes et les » trésors qui sont en son pouvoir. Les préten-» tions de la maison des Stuart sur ces royau-» mes sont appuyées sur des titres incontes-» tables. Les ordres de sa majesté très-chré-» tienne portent que les ennemis soient traités » selon la mesure des injustices qu'ils auront » commises contre la cause de son altesse » royale régent du royaume ».

Une déclaration aussi fière, faite par un

général qui n'avoit qu'une poignée de monde,
1746. étoit d'autant plus déplacée, qu'il la publioit dans un temps où le prince Edouard, poursuivi par le duc de Cumberland, cherchoit un asile dans les défilés et les montagnes. Drummond, trop foible pour rétablir les affaires, avoit voulu effrayer en prenant le ton de la menace; il n'excita que les dérisions de la nation : ce fut le seul effet que produisit son manifeste. Le roi George, moins fastueux, ne s'amusa point à faire des menaces, qui souvent sont un témoignage de la peur et de la foiblesse. Les troupes attendues en Ecosse ne purent y aborder; une foule de corsaires se présenta pour être autorisée à faire des armemens à ses frais : tous les vaisseaux sortis des ports de France devinrent leur proie. Ces pertes furent si multipliées, qu'elles auroient été suffisantes pour faire passer et entretenir une armée en Ecosse. Le duc de Fitz-James, avec cinquante hommes de son régiment et plusieurs officiers, s'embarqua dans le port d'Ostende avec deux vaisseaux chargés de selles, de brides, d'argent et d'attirails de guerre, dont le chef d'escadre Knowl se rendit maître. Une économie ruineuse fit essuyer des pertes qu'on auroit prévenues, si, au lieu d'envoyer des secours par pelotons, on eût fait passer une armée imposante; mais, comme on l'a déjà dit, la France seroit restée dégarnie, et un seul revers essuyé en Flandre eût ouvert ses barrières aux ennemis. Revenons au prince.

Etant arrivé à Glascow, il envoya un gentilhomme pour s'informer de l'état de ses affaires et de ses forces dans le duché de Perth; il

apprit que les troupes étoient si éparses et si éloignées, qu'il se passeroit un temps considérable avant qu'on pût les rassembler : alors il changea le plan de ses opérations ; et renonçant au projet de retourner en Angleterre, il résolut de faire le siége de Sterling. Cette ville parut d'abord résolue de se défendre : mais dès que les batteries furent dressées, les magistrats ouvrirent leurs portes, et l'armée se logea dans la ville ; le château fut bloqué en attendant la grosse artillerie. 1746.

Quelques jours après il arriva un renfort de montagnards qui ne respiroient que les combats. La plupart des tribus avoient doublé leur nombre : l'émulation et la confiance se ranimèrent ; tous se crurent invincibles.

Ce secours ne pouvoit arriver plus à propos. Le lord Kilmarnock, qui étoit en avant avec deux mille cinq cents hommes pour couvrir le siége, envoya avertir que le général Hawley étoit parti d'Edimbourg avec neuf mille hommes, et qu'il arriveroit le soir à Falkirck. Le prince étoit alors occupé à faire la revue des montagnards ; il avoit couché dans leur camp sous la tente ; il en avoit été gardé pendant la nuit par un détachement de cinquante hommes, qui formoient deux enceintes de vingt-cinq hommes chacune : ceux de la première avoient le fusil sur l'épaule, et ceux de la seconde, le sabre à la main, se couvroient de leurs boucliers ; ils se relevoient de deux heures en deux heures, à cause de la rigueur de la saison.

Le conseil de guerre fut sur le champ convoqué ; et de l'avis de lord Drummond, l'ar-

dre fut donné au chef des montagnards de
1746. marcher avec sa troupe pour joindre le lord Kilmarnock. On fit ensuite des détachemens de tous les corps qui étoient occupés au siége : l'on en forma une troupe de six mille hommes, qui marcha à la rencontre des ennemis, sans s'informer de leur nombre. L'armée se mit en mouvement par un temps détestable : la pluie, la grêle et le vent, sembloient avoir conspiré pour bouleverser la nature. Les montagnards n'y faisoient point d'attention : leur seule inquiétude étoit que l'ennemi ne les attendît pas. Le mauvais temps fut cause de sa surprise : il étoit dans la sécurité, tant par rapport à sa supériorité, que par rapport aux circonstances du jour, qui finissoit avec le combat affreux des élémens. Enfin ils arrivèrent le soir à une portée de carabine de Falkirck. Le général Hawley n'eut pas le temps de monter à cheval et de ranger son armée en bataille : il voulut changer ses premières dispositions qui n'étoient pas favorables à sa cavalerie ; l'intrépidité des braves montagnards ne lui en donna pas le loisir. Le prince, placé au centre, tira le premier l'épée, en disant assez haut pour être entendu du reste de l'armée : « Mes amis, vous voyez vos ennemis et les » miens : je compte sur votre valeur et sur la » justice de ma cause ; vengez vos lois violées » et vos rois opprimés : je vous accompagne» rai partout ».

Après cette courte et fière harangue, l'aile droite attaque l'aile gauche des ennemis avec tant de valeur, la baïonnette au bout du fusil, qu'elle fut enfoncée en moins de vingt-cinq

minutes, avec une perte considérable de la part des ennemis. Comme le prince n'avoit point assez de cavalerie pour attaquer celle des Anglais, les montagnards y suppléèrent en se chargeant de cette attaque périlleuse ; ils fondirent sur elle le sabre à la main en se couvrant de leurs boucliers : leurs mousquets leur étoient devenus inutiles, parce que la pluie redoublant, et n'ayant point de cartouches, ils ne pouvoient les charger. Enfin ils culbutèrent cette cavalerie et la mirent totalement en déroute ; ils en sabrèrent plus de trois cents, auxquels ils ne voulurent point faire de quartier, comme ils ne vouloient point en recevoir. On vit un de ces braves montagnards qui, comme un autre Horace, combattit trois cavaliers dans un endroit resserré : après avoir essuyé leur feu, il en tua deux, démonta le troisième, qu'il fit prisonnier. Si le jour eût duré une heure de plus, toute l'armée anglaise eût été détruite. Ils vouloient poursuivre les fuyards pour laver, disoient-ils, dans leur sang le crime de leurs pères : le prince ne réussit à les contenir qu'en leur promettant qu'à la première occasion il laisseroit prendre un libre essor à leur courage. Il s'exposa comme eux dans la mêlée, malgré toutes les représentations de l'armée. Plusieurs officiers furent tués à ses côtés, sans qu'il témoignât la moindre émotion ; il donnoit ses ordres avec autant de tranquillité que s'il eût été sous la tente. Cinq cents des ennemis restèrent sur la place : on leur fit autant de prisonniers. Leur camp fut pris et pillé : on leur enleva huit pièces de canon, douze drapeaux et étendards,

1746.

beaucoup de munitions de bouche et de guerre ;
1746. le carrosse du général Hawley, avec son souper tout préparé, dont le prince profita pour sa part du butin. Cette victoire ne coûta que cent vingt hommes, tant tués que blessés. Hawley fit sa retraite sous Perth : il fut redevable de son salut au désordre qui régnoit dans l'armée victorieuse. L'aile droite, après avoir culbuté les Anglais, rompit ses rangs et ne put jamais se rallier : les uns se mirent à piller, les autres à poursuivre les dragons. L'obscurité de la nuit augmenta la confusion ; la voix des chefs ne put se faire entendre : rien ne se fit à propos. Le prince ignoroit si Hawley s'étoit arrêté à Falkirck : la possession de cette place lui étoit nécessaire pour mettre à couvert ses troupes, à qui il étoit impossible de rester sur le champ de bataille. Il n'avoit point de tentes ; et la saison étoit si rigoureuse, qu'il n'étoit pas possible à des hommes de coucher sur la terre mouillée avec leurs habits détrempés. On résolut de marcher vers cette ville pour y trouver un asile : mais, quand il fallut rassembler les troupes, on les trouva dispersées ; plusieurs s'étoient écartés du champ de bataille, pour chercher un abri et faire sécher leurs habits. Ayant appris que Falkirck étoit évacué, le prince dirigea sa route vers cette ville : le désordre étoit porté à un tel excès, qu'on eut peine à trouver assez de gardes pour veiller auprès de sa personne pendant la nuit.

Il convoqua le conseil de guerre pour délibérer sur les moyens de profiter de la victoire. Les avis furent partagés : les uns vouloient qu'on poursuivît les vaincus pour les forcer

d'évacuer l'Ecosse ; d'autres opinoient qu'il falloit marcher à Londres avant qu'ils fussent 1746. revenus de leur étonnement : les chefs les plus accrédités opinèrent pour continuer le siége de Sterling. Il est inoui, disoient-ils, qu'une armée assiégeant une ville, et ayant battu ceux qui étoient venus pour lui en faire lever le siége, eût fait un autre usage de la victoire que pour la prendre : c'étoit donner lieu de taxer de légéreté et d'imprudence le projet de cette entreprise. En y renonçant, il faudra abandonner le gros canon, qu'il seroit impossible de traîner dans une marche aussi longue : rien n'étoit plus intéressant que de se mettre en possession de la forteresse de Sterling, qui ouvroit une communication sûre et aisée avec le nord de l'Ecosse. Cette opinion prévalut, d'autant plus que M. Mirabel, ingénieur français, qui dirigeoit le siége, donna la plus forte assurance que la forteresse seroit emportée en peu de jours. Malgré ces fastueuses promesses, le siége tira en longueur ; et, tandis qu'on foudroyoit sans fruit la place, on reçut la nouvelle que l'armée du général Hawley avoit été renforcée, et que le duc de Cumberland, après avoir fait sa jonction avec lui, tenteroit une seconde fois de faire lever le siége. Le prince de Hesse, débarqué avec six mille hommes, l'attendoit à Edimbourg. Pour surcroît de maux, le prince ayant fait la revue de son armée, trouva que les fréquentes désertions l'avoient beaucoup affoiblie ; mais il s'en consola dans l'espoir de remplir ce vide par les secours qu'il attendoit de France, et plus encore par la confiance qu'il avoit dans ses monta-

gnards, disposés à tout souffrir plutôt que de
1746. l'abandonner.

Dès qu'il fut informé que le duc de Cumberland avoit pris le commandement de l'armée, il écrivit au lord Murray, qui étoit à Falkirck, qu'il étoit déterminé à marcher au-devant du duc pour le combattre sous les murs de cette ville; il lui envoya en même temps son plan de bataille : cette résolution fut approuvée du lord et des autres chefs. La joie et la confiance étoient peintes sur son visage : sa fierté étoit flattée d'avoir bientôt affaire avec le duc de Cumberland en personne. Une victoire remportée sur un si noble rival le rendoit maître paisible de toute l'Ecosse, et peut-être des trois royaumes. Cette douceur fut bientôt mêlée d'amertume; il reçut dans la même nuit une requête signée de lord Murray et de tous les chefs des tribus, qui le conjuroient de consentir à une retraite, dont ils exposoient la nécessité par les fréquentes désertions arrivées depuis la bataille de Falkirck, et qu'ils faisoient monter à trois mille hommes. Ces défections jetoient dans le découragement ceux qui étoient restés sous le drapeau : ils représentoient que si l'on éprouvoit un revers, l'armée seroit interceptée par la garnison de Sterling; au lieu que l'hiver pouvoit être employé avec beaucoup de fruit pour se rendre maître des forteresses du nord de l'Ecosse, pour en chasser le lord Loudoun, et pour lui couper toute communication avec les provinces de Ross et de Cathness. Ils ajoutoient que le retour de ceux qui s'étoient absentés le mettroit en état de lutter avec gloire contre un ennemi qui, dans

les circonstances présentes, avoit trop de supériorité pour qu'on pût espérer de le vaincre; enfin, que le siége de Sterling n'étoit pas plus avancé que le premier jour. 1746.

Ces raisons étoient déterminantes : on n'en opposa que de spécieuses. Ceux qui les combattirent représentèrent que la levée du siége étoit un aveu de la crainte ou de la foiblesse, qui jeteroit ses amis dans le découragement; qu'il étoit à craindre que des troupes irrégulières ne pussent être contenues dans une retraite qu'elles ne distingueroient point d'une fuite véritable, et que s'il étoit serré de près, il lui seroit impossible de rassembler une armée dans la haute Ecosse, où il n'avoit point de magasins. L'avis pour la retraite prévalut; et pour en dérober le secret à la vigilance du duc de Cumberland, on continua le siége avec une activité nouvelle. On eut beaucoup de peine à rassembler des voitures. Les habitans de la campagne, intimidés par le voisinage du duc de Cumberland, cachoient leurs chevaux; il fallut recourir à la violence pour leur enlever ce qu'ils refusoient de donner. L'armée se partagea en deux divisions : après que le prince en eut fait la revue, il trouva qu'elle étoit beaucoup affoiblie par les désertions. Ce n'est pas qu'elles fussent aussi considérables qu'il le paroissoit : les montagnards, incapables de soutenir le repos, s'étoient répandus dans tous les villages voisins pour y trouver des subsistances faciles, et l'on prenoit leur absence pour une désertion. La division régnoit dans le conseil, où l'opposition des avis enfantoit des haines et des querelles renaissantes.

1746. L'armée du duc de Cumberland étoit dans une position bien différente : l'abondance et l'ordre régnoient dans son camp. Le soldat, reposant sous des tentes, y étoit protégé contre les injures de l'air et l'intempérie de la saison : possesseur des bagages de l'ennemi, il les faisoit servir à ses besoins. Il étoit encore soutenu par l'espoir des récompenses ; les confiscations lui étoient promises, et le dispensateur des grâces est toujours le mieux obéi. Le duc ne s'étoit mis en marche qu'après avoir fait un grand amas de subsistances, pour ne pas éprouver la disette dans un pays naturellement stérile, et de plus dévasté par la guerre. Les déserteurs qui passoient dans son camp lui apprenoient que l'ennemi, dévoré de besoin, se détruiroit lui-même sans qu'on fût forcé de le combattre.

Le débarquement des Hessois, les pertes multipliées des Français, dont tous les vaisseaux étoient pris ou brisés contre les côtes, la retraite des montagnards, dissipèrent les alarmes de l'Angleterre. La déclaration du lord Drummond, quoique stérile, avoit indigné la nation et le monarque. George demanda des subsides ; et les deux chambres, également empressées, lui fournirent tous les fonds dont il parut avoir besoin. Ce n'est pas que les dames anglaises ne persistassent dans leur enthousiasme pour le prince Edouard ; mais, n'osant se déclarer, elles se cotisèrent en secret pour lui fournir des subsides.

La ville de Perth ouvrit ses portes au duc de Cumberland. Dès qu'il y fut entré, il fit arrêter la mère du duc de ce nom, qui étoit lieu-

tenant-général de l'armée du prince Edouard; elle fut envoyée sous une forte escorte dans les prisons d'Edimbourg : son palais et ses meubles furent pillés, et ses biens confisqués. Ainsi ce fut sur une femme que le roi George essaya sa vengeance. Tout ce qui avoit appartenu au prince Edouard fut la proie du soldat. Le duc continua sa marche vers Montrose, qu'il trouva abandonnée et déserte; et sur la nouvelle que les trois corps de l'armée ennemie s'étoient réunis à Aberdeen, il usa de la plus grande diligence pour les joindre et les combattre. Les montagnards ne jugèrent pas à propos de l'attendre dans une ville sans défense. 1746.

Le prince; chassé de poste en poste, et trop foible pour faire front, faisoit une retraite aussi humiliante qu'une fuite : il abandonna sur sa route son bagage et ses équipages; il passa le premier mars la Spey, qu'il mit entre les Anglais et lui. Le lord Elcho, avec un fort détachement, fut laissé sur les bords de cette rivière, où il se retrancha pour en disputer le passage : le reste de l'armée, sans tentes et sans bagage, descendit dans la plaine, où elle essuya les rigueurs d'une saison froide et pluvieuse. Alors le prince fut obligé de distribuer ses quartiers dans les endroits les moins avares de subsistances. Ce fut pendant cette marche qu'un sergent audacieux fit une manœuvre hardie qui sauva le prince, que ses gens, épars dans les villages, avoient laissé presque seul dans son quartier. Le gouverneur d'Inverness, qui en fut informé, détacha douze cents hommes, sous les ordres de Macleol, pour le surprendre et s'en saisir. Ce corps fut rencontré

par six Macdonalds qui faisoient la patrouille
1746. sur ce chemin. Le sergent qui les commandoit, se trouvant dans l'impossibilité de faire sa retraite, se tira de ce mauvais pas par une ruse dont il n'y avoit qu'un homme aussi intrépide qui pût user ; il appelle ses gens à haute voix, en leur criant : *Formez vos rangs ; marchez, feu, mes amis.* Il avance audacieusement à la tête de ses cinq soldats; ils font leur décharge ; et les douze cents hommes, qui croyoient avoir toute l'armée à leurs trousses, s'enfuient avec précipitation, et vont rejoindre leur gros. Cette ruse a souvent été employée avec le même succès (10).

Un heureux événement releva les espérances du parti du prince. Le lord Loudoun, campé sous les murs d'Inverness, s'imagina que les montagnards, manquant de tout, après une marche aussi longue et aussi pénible, devoient être sans force et sans courage, et que s'il ne pouvoit les dissiper, il leur enleveroit du moins quelques quartiers : flatté de cette idée, il se met à la tête de quinze cents dragons, et marche contre les quartiers les plus avancés. Ses batteurs d'estrade, ayant eu l'indiscrétion de faire feu sur une garde de quatre hommes, décelèrent par cette imprudence leur arrivée, et répandirent l'alarme dans le camp des Ecossais, qui aussitôt se rangèrent en bataille. Les montagnards s'avancent avec fierté, en jurant de ne faire ni de ne recevoir aucun quartier. Leur intrépidité féroce en impose aux Anglais : le lord Loudoun, craignant d'être enveloppé, se détermine à retourner sur ses pas. Les Orcadiens le poursuivent sans lui

donner aucun relâche, et ne lui laissent que le temps de jeter deux compagnies franches dans le château d'Inverness ; et avec le reste de sa troupe, il va rejoindre l'armée. Il fut sans cesse harcelé dans sa retraite, et il ne se crut en sûreté qu'après avoir passé le Tay, qui le sépara de l'armée. 1746.

Le prince Edouard entra sans résistance dans Inverness, et le gouverneur du château se rendit à la première sommation. Ce foible avantage étoit suffisant pour ranimer l'ardeur de ses troupes, dont la férocité indomtée étoit une espèce d'héroïsme. Le prince partit d'Inverness, se saisit du château de Saint-George, qui ne fit aucune résistance. La conquête de Blair étoit beaucoup plus importante : ce château, distant de douze milles d'Inverness, dominoit sur les comtés d'Athol, de Murray et de Badenock ; sa position étoit d'autant plus avantageuse, que, dans le cas d'une défaite, il offroit une route dans la montagne pour se retirer dans les comtés de Ross et de Lochabir, où le prince Edouard avoit ses plus zélés partisans, et d'où il avoit la facilité de se retirer dans les îles de Skie et de Mull, qui lui étoient affectionnées.

Le prince de Hesse, convaincu de l'importance de conserver ce poste, se mit en marche pour en faire lever le siége. Au bruit de son approche les montagnards se retirèrent avec précipitation ; mais quelques jours après ils eurent leur revanche. Deux bataillons de ces troupes mercenaires se mirent en route pour joindre un corps plus considérable qui se disposoit à faire lever le siége du fort Guillaume,

1746. Les montagnards les surprirent et ne voulurent leur faire aucun quartier. Tous auroient été massacrés, si la pitié généreuse de deux piquets de troupes réglées de France n'en eût sauvé deux ou trois cents. Tandis qu'on faisoit la guerre en barbares, les Français, toujours humains envers les vaincus, donnoient des exemples qui étoient peu suivis.

Dans les guerres civiles, le moindre revers jette dans le découragement, comme le plus léger avantage suffit pour faire des héros. La levée du siége de Blair, qui pouvoit décréditer les armes du prince, fut réparée par un avantage remporté sur le lord Loudoun. Ce général, après avoir évacué Inverness, passa avec deux mille hommes la rivière de Nesse et le firth de Murray, bras de mer qu'il traversa en bateaux. Le prince envoya le lendemain à sa poursuite : mais Loudoun ayant gardé tous les bateaux de son côté, le détachement fut obligé de tourner le bras de mer; ce qui donna le temps au lord Loudoun de gagner le firth de Cromartye. En s'emparant de tous les bateaux des environs, il fit passer son monde, et garda toujours les bateaux de son côté pour n'être pas poursuivi; de sorte que les troupes du prince furent obligées de tourner encore le firth. Loudoun, toujours suivi de près, gagna un troisième bras de mer, nommé le firth de Dornock, où il fit la même manœuvre. Ce firth avance dans les terres beaucoup plus que les deux premiers, de sorte qu'il auroit fallu quatre ou cinq jours de marche pour en faire le tour. Alors Loudoun n'auroit pas manqué de repasser le firth, sans qu'on pût l'en em-

pêcher, puisqu'il étoit le maître de toutes les barques. On resta trois semaines dans l'inaction, sans qu'il fût possible aux troupes du prince de joindre les ennemis. Le colonel Waren, l'un des aides-de-camp du prince, et ci-devant capitaine au régiment de Rooth, Irlandais, au service de France, ouvrit un avis qui entraîna tous les suffrages : ce fut de rassembler des bateaux pour les renvoyer dans le firth de Dornock. Il étoit difficile d'en trouver. Waren surmonta cette difficulté, soit par caresses, soit par exécution militaire ; il en rassembla jusqu'à trente-quatre de différens endroits de la côte de Murray. 1746.

Le succès paroissoit équivoque : un grand nombre de vaisseaux anglais qui croisoient dans ces parages, furent étonnés de voir tant de barques rassemblées ; mais ils ne purent pénétrer quel usage on en vouloit faire. Le même jour que M. de Waren devoit faire son embarquement, trois vaisseaux de guerre anglais vinrent mouiller à droite et à gauche du port de Vindorne, qu'ils bloquèrent. Il étoit de toute nécessité de s'embarquer la même nuit, pour prévenir que le projet ne fût éventé, ou que les vaisseaux anglais ne missent le feu à ces barques. On partit donc à la faveur de l'obscurité, au risque d'être coulé bas. Un calme heureux qui survint favorisa tellement leur navigation, qu'à la vue même des vaisseaux anglais ils arrivèrent à force de rames en quatre heures de temps dans une petite anse, où le lord Loudoun avoit son quartier-général. Ce fut là qu'on embarqua sept cents hommes, qui passèrent heureusement à la faveur

d'un brouillard épais qui cacha leur passage et
1746. leur débarquement : les barques furent aussitôt renvoyées pour aller chercher le reste des troupes, qui faisoient en tout dix-huit cents hommes, sous les ordres du duc de Perth, du lord Cromartye et de M. Sullivan.

Depuis que Loudoun s'étoit retiré à Dornock, il avoit été joint par les lords Sutherland et Ray avec leurs vaisseaux armés; ce qui lui faisoit un corps d'environ deux mille cinq cents hommes. Il se croyoit dans une parfaite sécurité, lorsqu'il fut surpris par la découverte que lui-même fit le premier des barques chargées d'hommes armés qui venoient à lui. Il n'eut que le temps de rassembler cinq ou six cents soldats qu'il fit avancer sur la plage pour s'opposer au débarquement. Le duc de Perth ayant aperçu cette manœuvre, rangea ses vaisseaux en ligne pour faire sa descente en ordre de bataille. Dès qu'ils furent assez près de terre pour n'avoir plus que trois ou quatre pieds d'eau, le duc se jeta à la mer le premier, et tout le monde suivit son exemple. On marcha en bon ordre dans la mer jusqu'à ce qu'on n'eût plus d'eau qu'à mi-jambe; et lorsqu'on s'apprêtoit à faire la première décharge, les ennemis, étonnés de la contenance audacieuse des troupes, lâchèrent pied de toutes parts, et se débandèrent sans avoir tiré un seul coup de mousquet.

Loudoun, se voyant surpris et abandonné, piqua des deux et se sauva vers la montagne, où lord Forbes et Macleod le suivirent, sans autre suite que leurs domestiques. La surprise fut si subite, que Loudoun n'eut pas le temps

d'assembler les quartiers de son armée : trois cents hommes qui faisoient la garnison de Dornock demandèrent à capituler ; on les reçut prisonniers à discrétion. On enleva successivement tous les autres quartiers, dont un grand nombre demanda à se ranger sous les drapeaux du prince. La déroute de cette armée fut si complète, qu'il ne s'en sauva que les trois chefs. L'anéantissement de ce corps d'ennemi ouvrit un passage à deux mille hommes du comté de Cathness et des Orcades, qui n'avoient pu joindre le prince pendant que Loudoun étoit entre deux. On prit encore quatre navires de transport qui se trouvèrent dans une anse, à marée basse. Ils étoient chargés d'équipages, de marchandises, de vaisselle d'argent de la valeur de deux cent mille écus, sans compter la poudre et les munitions de guerre et de bouche : on y trouva encore quatorze cent cinquante fusils et dix-huit cents sabres, dont on arma sur le champ les deux mille hommes venus de Cathness et des Orcades. Mais le plus grand avantage de cette journée fut d'ouvrir au prince des communications avec tout le nord de l'Ecosse.

1746.

Ce succès plus brillant qu'utile fut troublé par la perte des navires français qui apportoient des troupes et de l'argent, dont le prince avoit un extrême besoin. Son armée, épuisée de fatigues, étoit mal vêtue et mal payée : la disette des subsistances la faisoit tomber chaque jour dans le dépérissement. Tout provoquoit le soldat à la désertion. L'Ecosse dévastée n'offroit aucune ressource. L'excès de l'infortune laissoit les âmes sans force et sans

énergie. La détention de la duchesse douai-
1746. rière de Perth, qui gémissoit dans les prisons d'Edimbourg, étoit un présage effrayant des fléaux prêts à frapper les plus illustres familles. Le peuple, divisé d'intérêts et d'inclinations, avoit à redouter une foule de délateurs, qui dénonçoient les pères, les enfans, les parens et les amis de ceux qui servoient dans l'armée du prince; leurs biens étoient confisqués et leurs maisons réduites en cendre: tout offroit le spectacle de la désolation.

Tous les Ecossais qui étoient dans l'armée du prince se représentoient sans cesse l'image de leurs familles délaissées et réduites à la mendicité, leurs pères et leurs enfans traînés dans l'horreur des prisons; les gémissemens de cette portion d'eux-mêmes retentissoient au fond de leurs cœurs: alors, se regardant comme les auteurs de tous leurs maux, ils détestoient le moment où ils avoient tiré l'épée. L'Ecosse, leur patrie, les abhorroit comme des enfans dénaturés qui avoient enfoncé le poignard dans le sein de leur mère commune. Leur imagination effrayée leur présentoit sans cesse le spectacle déchirant des échafauds dressés pour y porter leur tête, et leurs entrailles arrachées pour être la pâture des bêtes farouches et des oiseaux de proie. Le présent étoit affreux, et l'avenir désespérant. Plusieurs passèrent dans le camp ennemi, préférant la honte d'être transfuges au péril d'être traités en rebelles.

Les Français partageoient ces misères sans avoir aucun intérêt à la querelle. Après avoir essuyé les fatigues et les périls de la mer, ils se voyoient transplantés dans un pays qui refu-

soit tout à leurs besoins, où les habitans, dont ils s'étoient flattés d'être accueillis comme des libérateurs, leur reprochoient d'être les odieux artisans des calamités publiques : sans équipages, sans tentes, au milieu de l'hiver, sous un ciel rigoureux, ils ne pouvoient se dissimuler qu'ils étoient autant de victimes qu'on immoloit à la politique artificiense de leurs ministres. Leur condition leur paroissoit plus dure que celle de leurs camarades faits prisonniers dans Prague. Ceux-ci dans le continent pouvoient trouver des issues pour rentrer dans leur patrie ; au lieu que les autres, retenus par les barrières de la Manche et de l'Océan, n'avoient aucun espoir de retour. Ces plaintes, qui n'étoient point inspirées par l'humeur et la légèreté d'une nation taxée d'inconstance et qu'on croit facile à se rebuter, faisoient assez connoître que ces Français venus pour vaincre et conquérir étoient plus disposés à s'en retourner auprès de leurs foyers qu'à se battre et à mourir pour des étrangers dont ils étoient abhorrés.

1746.

La misère, qui donne toujours de mauvais conseils, semoit encore la discorde parmi les chefs de l'armée. Le prince n'osoit user d'autorité sur des hommes qui se regardoient moins comme les sujets de son père que comme les vengeurs de sa cause : il étoit à craindre qu'en s'érigeant en arbitre de leur querelle, il ne fît des mécontens qui auroient pu former le complot de le livrer au duc de Cumberland pour en obtenir leur grâce ou pour en recevoir un odieux salaire. Des êtres souffrans se croient autorisés à tout enfreindre pour sauver leur vie

et leur fortune : la logique du cœur est féconde
1746. en sophisme.

Le prince ne vit de salut que dans une victoire : forcé par les circonstances et par le désespoir, il résolut de livrer bataille. Il étoit facile de prévoir quel en seroit l'évènement. Tout général qui fait ce qu'il n'a pas envie de faire, est infailliblement battu. Enfin nous touchons ici à cette mémorable journée qui décida du destin de l'Ecosse, et dont l'évènement livra tant de généreuses victimes au glaive des bourreaux.

Le duc de Cumberland, actif sans précipitation, étoit instruit que l'armée écossaise manquoit de tout depuis trois semaines. Il paroissoit résolu de ne point engager d'action, persuadé que la famine qui désoloit le camp ennemi, en détruiroit plus que le fer de ses soldats, dont il vouloit ménager le sang. Ce n'est pas qu'il ne fut impatient de terminer cette guerre par une bataille dont le succès lui paroissoit assuré : mais il crut tirer plus d'avantage d'une lenteur prudente que d'une victoire qui lui auroit coûté le sacrifice de l'élite de son armée; nouveau Fabius, c'étoit sans tirer l'épée qu'il vouloit vaincre et détruire son ennemi.

Il ne changea de résolution que sur l'avis qu'il reçut que la France envoyoit au prince des troupes et une somme considérable d'argent sur des vaisseaux en état de se bien défendre ; il lui parut nécessaire d'en venir à une action avant que le prince eût rassemblé toutes ses forces. Au lieu de publier, comme il faisoit depuis un mois, qu'il partoit pour In-

rness, il ordonna à son armée d'être prête 1746.
ɔasser en revue le 8 du mois d'avril ; et pour
ɔmper la vigilance de ses ennemis, qu'il vou-
ıt surprendre, il fit une marche forcée, et
riva le quatrième jour à Culloden, situé sur
ı bras de mer. Une trentaine de vaisseaux
nt grands que petits le suivoient chargés
ırtillerie, de toutes sortes de munitions de
ıerre et de provisions de bouche. Ce fut là
ı'il fut joint par le général Leblanc avec qua-
ɜ mille hommes. Le lendemain 12 avril il
riva sur les bords de la rivière de Spey, qui
ıelquefois est grosse, mais qui, enflée par
s torrens, est si rapide, que six heures après
n débordement elle est guéable en plusieurs
ıdroits : elle étoit presque à sec lorsque le
ıc y arriva.

Le lord Drummond en gardoit le passage
ec un corps de trois mille hommes d'infan-
rie, et toute la cavalerie, à l'exception de
lle que le prince avoit retenue pour la garde
ɜ sa personne : ses ordres portoient d'arrêter
duc de Cumberland autant qu'il lui seroit
ıssible, afin de donner au prince le temps
ı rassembler ses forces ; on lui avoit surtout
commandé de ne point engager d'action, et
se replier sous Inverness, lorsqu'il ne pour-
it plus tenir. Cet ordre fut exécuté avec au-
nt d'intelligence que de succès. Dès que l'ar-
ée anglaise parut sur les bords de la rivière,
qu'elle eut fait ses dispositions pour la pas-
r, le lord Drummond rassembla tous ses
ıstes, et se retira en éventail à un village qui
isoit le centre de la réunion : il fut sans cesse
ıursuivi pendant plusieurs jours, et arriva à

Culloden sans avoir été entamé. Je n'entrerai
1746. point dans les détails de cette retraite savante, qui est une véritable leçon de guerre : le lord Drummond en partagea la gloire avec M. Sullivan et Adélaïde. Un piquet du régiment de Barwick y fit des prodiges. Cet escadron étoit monté sur des cadogans qu'on avoit pris dans les deux batailles précédentes. Le prince avec son armée joignit, le 15, ces troupes valeureuses ; et quoiqu'elles fussent excédées de fatigues, il les fit passer la nuit sous les armes, dans la crainte que le duc de Cumberland, par une marche forcée, ne vînt l'attaquer. Le jour suivant il fit ses dispositions pour recevoir l'ennemi, mais il ne parut point ; et, comme on manquoit de vivres, le soldat se contenta d'un morceau de biscuit pour toute nourriture.

La situation du duc de Cumberland étoit bien différente : son armée, bien pourvue et divisée en trois corps, passa la rivière du Spey par trois gués différens. Le duc de Kingston se jeta dans l'eau le premier à la tête de la cavalerie, qu'il rangeoit en bataille à mesure qu'elle sortoit de la rivière. Il marcha vers les retranchemens, qu'il trouva abandonnés : le lord Elcho, chargé de les défendre, prévoyant qu'il alloit être investi, s'étoit refugié à Inverness avant d'être attaqué. Le passage ne put s'effectuer en un jour ; presque toute l'infanterie fut contrainte de passer la nuit sur l'autre bord. Il est étonnant que les Ecossais n'aient pas profité du moment où l'armée anglaise étoit ainsi divisée, pour fondre, pendant la nuit, avec toutes leurs forces, sur ceux qui étoient

étoient déjà passés ; mais les ordres du lord Drummond portoient de se retirer sans combattre. Un esprit d'erreur sembloit présider à toutes les délibérations du conseil du prince Edouard. 1746.

La saison étoit rigoureuse, et l'armée écossaise manquoit de vivres, de tentes et d'argent. Le prince défendit à tout soldat de s'éloigner de son drapeau ; mais la nécessité, plus impérieuse que ses ordres, avoit forcé le tiers de ses gens à se jeter dans les villages voisins pour y chercher des vivres. On fit tout ce qu'on put pour rassembler ces troupes dispersées : en vain on les assura que l'ennemi marchoit avec toutes ses forces pour livrer bataille ; elles n'en voulurent rien croire, parce que l'on s'étoit déjà servi plusieurs fois de cette ruse pour les rappeler sous le drapeau et les tenir ensemble. Le conseil de guerre fut convoqué pour délibérer si l'on se retireroit à Inverness, ou si l'on attendroit l'ennemi. L'on manquoit d'argent, et l'on n'avoit plus de pain que pour trois jours, qui, étant expirés, mettroient dans la nécessité de se séparer. La délibération ne fut pas longue : le prince ne prit conseil que du désespoir ; et, malgré la supériorité des forces de l'ennemi, il résolut de l'attendre dans le poste qu'il occupoit, et d'y tenter la fortune d'un combat. En conséquence de cette résolution, on fit distribuer aux troupes un ordre de bataille aussi barbare qu'imprudent, et qui devoit faire tomber dans le découragement de braves soldats qu'on réduisoit à la condition des bêtes féroces : ce fut de tuer sans miséricorde ceux qui, dans l'action, seroient assez

lâches pour tourner la tête. Murray, qui donna
1746. cet ordre inhumain, se proposa le maréchal de Barwick pour modèle. Ce grand capitaine, ayant éprouvé que les Espagnols avoient un peu dégénéré de la valeur héroïque de leurs ancêtres, les fit placer, à la bataille d'Almanza, au front des lignes, en leur déclarant que quiconque feroit volte-face seroit fusillé par celui qui seroit derrière lui. Cette menace réussit; tous furent animés du même courage. Le désespoir produisit les mêmes effets que la valeur : la crainte de la mort apprit aux Espagnols à la mépriser. Les grands exemples ne sont bons à suivre que quand on se trouve placé dans les mêmes circonstances. Les Espagnols étoient indifférens pour le succès de la cause qu'ils défendoient : l'armée du prince étoit composée de volontaires qui avoient tout sacrifié pour lui. Comment pouvoit-on donner contre des hommes généreux des ordres qui auroient paru durs et barbares aux plus vils mercenaires? Il en ajouta un autre qui devint bientôt funeste à ceux de son parti : ce fut de ne faire aucun quartier aux Anglais, dont il auroit voulu exterminer le dernier. Cet ordre étoit signé *Murray*.

Le duc de Cumberland, la veille de la bataille, tint un langage plus noble et plus humain : il fit assembler les généraux et les officiers. A l'exemple d'Annibal partant d'Espagne pour l'Italie, il leur dit : « Mylords, je ne vous » entretiendrai pas long-temps : vous touchez » au moment de combattre pour la défense » de votre roi, de votre patrie, de votre culte » et de votre liberté. La justice est pour nous;

» ainsi il n'est point douteux que vous ne mar-
» chiez à la victoire avec moi : mais s'il se trou- 1746.
» voit parmi vous quelqu'un qui se défiât de
» son courage, ou si, retenu par le scrupule
» d'une conscience erronée, il ne pouvoit se
» résoudre à faire son devoir avec l'ardeur et
» la sincérité qu'exige la situation présente,
» je le prie de sortir sur le champ des rangs;
» je lui déclare, sur mon honneur, qu'il le
» peut faire librement, sans avoir rien à re-
» douter de mon ressentiment : j'aime mieux
» commander à mille braves que d'être à la
» tête de mille poltrons. L'exemple de la lâ-
» cheté se communique quelquefois aux plus
» courageux; et je dois prévenir le déshon-
» neur et la perte d'une armée qui va combat-
» tre sous mes ordres ».

Le duc de Cumberland, plus heureux que le héros africain, ne trouva dans son armée ni de lâches ni d'infidèles : ses troupes avoient d'autant plus de confiance, que, supérieures en nombre, elles n'avoient affaire qu'à des hommes épuisés par la famine et par les fatigues. Ce prince, pour éviter l'inconvénient des deux batailles précédentes, où les Anglais furent attaqués avant d'avoir fait leurs dispositions, mit son armée en bataille sur deux lignes, à un quart de lieue de celle des ennemis; sa cavalerie fut placée sur les ailes.

L'armée écossaise étoit sur une seule ligne, la droite appuyée contre un petit hameau, et la gauche à un bois entouré d'une muraille basse. L'une et l'autre aile étoient également défendues en avant par un marais que la cavalerie ne pouvoit passer que difficilement, quoi-

qu'il ne fût pas absolument impraticable. Après
1746. que le duc de Cumberland eut donné le signal du combat, il s'aperçut que l'ennemi restoit immobile : comme il en étoit séparé par un trop grand intervalle, il fit faire un mouvement à son armée pour s'en approcher. Le canon fut le prélude du combat : l'artillerie des Anglais, étant mieux servie, fit de plus grands ravages. Le duc, étonné du courage impétueux des montagnards qui marchoient à lui, fit avancer sa seconde ligne pour soutenir la première, en sorte que les baïonnettes donnoient dans le dos des soldats de la première ligne. Lorsque les montagnards furent à peu près à la portée du fusil, la seconde ligne des Anglais fit un feu roulant de la droite à la gauche : la première, s'étant couchée par terre, se releva, et fit sa décharge. Les montagnards, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, ne firent la leur qu'à bout touchant, et tout de suite tombèrent sur l'ennemi à grands coups d'épée sur l'aile droite des Anglais. Le duc de Cumberland, qui avoit prévu que ce seroit sur cette aile qu'ils dirigeroient tous leurs coups, l'avoit composée de sa meilleure infanterie ; il s'en réserva le commandement. Sa présence, ses exhortations, et l'exemple de son intrépidité, firent de ses soldats autant de héros.

Quelque violente que fut l'attaque des montagnards, elle ne produisit point l'effet qu'on s'en étoit promis, parce que la seconde ligne des Anglais forçoient à coups de baïonnettes la première à tenir ferme et à faire face : cet ordre sévère fut exécuté avec d'autant plus d'exactitude que cette seconde ligne se met-

toit, par ce moyen, à couvert de la fureur des montagnards. Les rangs des Anglais étoient si serrés, que les morts, soutenus par les vivans et les blessés, ne pouvoient tomber à terre, et formoient une espèce de rempart impénétrable qui rebuta les montagnards, qui frappoient indistinctement les vivans et les morts. 1746.

Ces guerriers sauvages, repoussés sans être vaincus, se rallient, et commencent une nouvelle attaque. Leur férocité sembloit invoquer les périls et la mort ; mais, ne manœuvrant point avec autant d'adresse que leurs ennemis, ils sont obligés de reculer pour se remettre en ordre de bataille. Ils retournent pour la troisième fois à la charge, et, après avoir lâché leurs pistolets, ils tirent leurs épées, et se précipitent, avec une fureur désespérée, au milieu des bataillons anglais, qui, plus instruits dans l'art de la guerre, en firent un horrible carnage. Ce fut là qu'on trouva, dans les poches des morts, l'ordre fatal de massacrer tous les Anglais. Cette découverte coûta cher dans la suite aux Ecossais.

Le duc de Cumberland, voyant les montagnards à demi vaincus, fait avancer sa cavalerie, qui, le sabre à la main, acheva leur défaite. Ces hommes, qui jusqu'alors avoient poussé le mépris de la mort jusqu'à la stupidité, montrèrent le même empressement pour sauver leur vie par la fuite. Courageux, mais incapables de discipline, dès qu'ils sont rompus, ils ne se rallient jamais. Leur vivacité pétulante est terrible dans l'attaque ; mais, dans la défensive, leur ardeur se ralentit.

1746. L'Angleterre avoit à sa solde un autre corps de montagnards du comté d'Argyle, qui étoient aussi attachés à la fortune du roi George que les autres en étoient ennemis. Le duc de Cumberland les chargea d'abattre deux murailles qui couvroient la droite de l'ennemi, commandée par le lord Murray. Dès que cette droite se vit découverte, elle fit une décharge générale, qui mit en désordre le régiment de Burnel, qui, étant aussitôt soutenu par les montagnards d'Argyle et par trois autres régimens, la fit plier à son tour. Il ne restoit plus que le centre, composé de Français et d'Irlandais : comme ils n'étoient point animés par le désespoir, et que le courage devenoit inutile contre une armée victorieuse, ils s'enfuirent à Inverness, d'où ils écrivirent au général Leblanc un billet conçu en ces termes : « Les officiers et les soldats français qui se » trouvent dans Inverness, se rendent à son » altesse royale prisonniers de guerre ; ils es» pèrent tout de la magnanimité anglaise ». En conséquence de cette démarche, le général Leblanc alla faire signer à cinquante-un de ces officiers, qu'ils promettoient, ainsi que leurs soldats, de ne point sortir d'Inverness sans la permission du duc de Cumberland. La réserve, aux ordres du comte de Melfort, garda toujours son poste sans s'avancer. Ce corps composé du régiment Royal-Ecossais et de deux régimens du plat pays, ne faisoit que deux mille hommes. Le duc de Cumberland, économe du sang de ses soldats, ne voulut l'attaquer qu'avec tout l'appareil de ses forces : il marche en ordre de bataille, et à son ap-

proche, cette réserve s'ébranle et se retire en bon ordre dans la montagne, quoique toujours poursuivie par un corps de dragons. 1746.

Les piquets irlandais ne pouvoient se résoudre à tourner le dos : seuls contre tous, ils furent coupés par les ennemis du centre sur la route d'Inverness, et ils furent contraints de se rendre prisonniers de guerre. Le duc d'Ancram, chargé de poursuivre les fuyards, eut ordre de ne faire aucun quartier aux Ecossais. Le soldat anglais, aussi féroce dans la victoire que ses officiers sont généreux, passa au fil de l'épée tous ceux qui tombèrent entre ses mains, même ceux qui furent trouvés sans armes, et les blessés furent enveloppés dans le carnage. Instruit que s'il eût été vaincu, on l'auroit égorgé sans pitié, il se crut autorisé à user du droit de représailles. Les vaincus venoient en foule implorer la clémence du duc de Cumberland ; mais, ne pouvant réprimer cette soldatesque, il crut qu'il étoit de la politique d'intimider par l'exemple des châtimens : ces malheureux, sans défense, étoient égorgés en embrassant ses genoux. Les ennemis de sa gloire prétendent qu'il déclara hautement que si le prince Edouard tomboit entre ses mains, il le feroit périr par la corde. Ce langage barbare, que lui imputent ses détracteurs, est assez refuté par tous les traits qui ennoblissent sa vie.

La victoire ne pouvoit être plus complète. L'armée écossaise fut entièrement dissipée dans sa déroute : les vaincus laissèrent sur le champ de bataille dix-huit canons ; on leur enleva douze drapeaux, que le duc de Cum-

berland fit brûler par la main du bourreau,
1746. disant que de pareils trophées déshonoroient sa victoire et la nation. Il fit ensuite ranger son armée en bataille ; et, parcourant les rangs, il félicita les officiers et les soldats sur la valeur qu'ils avoient montrée dans cette journée.

La nouvelle de cette victoire, portée à Londres, excita parmi le peuple une joie insensée. On vomit des imprécations contre la maison des Stuart et le papisme ; deux ou trois cents émissaires de la cour la répandirent avec ostentation au coin des rues et des places publiques. Le lord Carteret, faisant conduire devant lui des tonneaux de bière, de vin, et d'eau-de-vie, enivroit la populace au son des instrumens, en criant que la rebellion étoit entièrement éteinte : l'effigie du prétendant et celle de son fils furent traînées dans la boue, et attachées à une potence. Le roi George fit chanter, en actions de grâces, un *Te Deum* dans la chapelle Saint-James, au bruit du canon. On ordonna des feux de joie et des illuminations ; et les vitres des maisons qui ne se trouvèrent point éclairées, furent cassées, selon la coutume. Enfin cette ville, peuplée d'hommes éclairés et polis, s'abandonna aux excès scandaleux de la plus vile canaille.

Les deux chambres du parlement écrivirent au duc de Cumberland pour le féliciter sur sa victoire ; et pour mieux assaisonner le compliment, sa pension, qui étoit de vingt-cinq mille livres sterling, fut portée à quarante mille. Les poëtes et les orateurs épuisèrent les richesses de leur art pour célébrer le vainqueur de Culloden, qui est le nom de l'endroit où

se donna la bataille. On frappa en son honneur une médaille, avec cette inscription autour : *Guillelmus Cumberlandiæ dux, magnæ Britanniæ exercitûs imperator.* Le revers représentoit un général couronné par la Victoire sur le champ de bataille, et les rebelles prenant la fuite. Un d'eux étoit sous ses pieds, et deux autres désarmés imploroient sa clémence : on lisoit ces mots sur le contour, *Restauratori quietis* ; et dans l'exergue, *Rebellibus ad Invernum devictis*, 1746. 1746.

Cette ivresse de joie fut bientôt dissipée par des lettres supposées que les partisans du prince Edouard firent courir, pour prévenir le découragement de leurs amis. Cette ruse réussit pendant quelques jours, et l'on crut que cette importante victoire n'étoit réellement qu'un échec. La populace, indignée de ce qu'on l'avoit jetée dans l'illusion, ou peut-être mécontente de ce que l'on discontinuoit à l'enivrer, passa de l'alégresse à la fureur. Le lord Carteret fut insulté dans son carrosse, comme ayant été l'ordonnateur de leur ivresse ; elle lui reprocha tous les maux de la nation, avec la menace que, si le prince Edouard remontoit un jour sur le trône, ils lui demanderoient sa tête, et la confiscation de ses grands biens, pour boire à la santé de la nation.

Le duc se transporta le lendemain à Inverness, où il publia deux sanglans écrits, dont l'un ordonnoit aux rebelles de déposer sur le champ leurs armes entre les mains du premier juge, ou du premier ministre ecclésiastique où ils se trouveroient ; le second enjoignoit aux magistrats et aux ministres ecclésiastiques

de faire toutes les perquisitions possibles pour
1746. découvrir les rebelles, leurs adhérens, et le lieu où ils avoient caché leurs effets et leurs armes. L'Ecosse désolée étoit partagée en délateurs et en accusés : toutes les prisons étoient remplies de citoyens auxquels on ne pouvoit reprocher que d'être amis ou parens de ceux qui avoient suivi le prince. Leurs biens étoient la récompense du soldat ; et leurs enfans, dévorés de besoins, mendioient leur pain sur l'héritage qui avoient suffi à leur nécessaire et à leur superflu.

LIVRE SEIZIÈME.

Aventures du prince Edouard après la bataille de Culloden. Il risque de tomber entre les mains des ennemis. Se retire au château d'Aird. Fidélité de M. Lochiel. Sa séparation d'avec le prince Edouard, poursuivi, et sur le point d'être pris. Il est obligé de se cacher. Se déguise en femme, sous le nom de Betty. Il se cache dans une forêt. Se voit sur le point d'être arrêté dans un château. Il se sauve. Se retire à Raza, chez M. Suralde ; il reprend ses habits. Passe dans l'ile de Skie, au château du lord Kinon. Générosité de Maclean. Il s'immole pour le prince. Il est condamné au dernier supplice. Sa mort. Le lord Kinon arrêté. Extrémité affreuse où se trouve le prince. Forcé de se remettre à la discrétion d'un ennemi, il en reçoit des secours. Il se rend à Lochnanaugh. Retrouve ses amis. Ses regrets de les abandonner. Il s'embarque pour la France. Il arrive à Morlaix, se rend à Fontainebleau, y est reconnu pour prince de Galles. Jugement des pairs. Ses amis accusés comparoissent. Discours du lord Kilmarnock. Réponse du lord Balmerin. Sentence contre les coupables. Harangue du grand steward. La sentence est adoucie. Supplice des coupables. Le lord Lovat décapité. Fanatisme d'un jeune écolier. Protestation du prince Edouard.

Traité d'Aix-la-Chapelle. La paix conclue. On insinue au prince de quitter la France. On lui propose la ville de Fribourg. Lettre de M. de Burnabe, ministre d'Angleterre, à la régence du canton de Fribourg. Réponse de la régence. Conseil extraordinaire ; on y décide de faire arrêter le prince. Eloge de Louis XV. Sa modération. Edouard à Vincennes, sous la garde de M. du Châtelet. Il en sort, se retire à Chambéry, ensuite à Avignon. Succès de la France. Prise de Madrass. La Bourdonnaye. Son éloge. La paix conclue. Division de l'Amérique septentrionale avec l'Angleterre. Origine de cette querelle.

1746. Je vais offrir ici le tableau des aventures attendrissantes d'un prince qui, persécuté par la fortune dès le premier moment de sa naissance, montra, pendant tout le cours de cette guerre, qu'il en méritoit les faveurs. Quoique vaincu dans la journée de Culloden, il ne partagea point la honte de la défaite de son armée, et il donna les témoignages d'un héroïsme que ses ennemis furent forcés d'admirer.

Quoique blessé d'un coup de carabine, quoique son cheval eût été tué sous lui, il ne cessa point de combattre, et de donner l'exemple de l'intrépidité. Dès qu'il vit que la gauche de son armée, qui faisoit son espérance, avoit été rompue et culbutée ; que la droite, après une assez belle resistance, avoit été mise en déroute ; et que le centre, sans avoir com-

battu, se retiroit vers Inverness; il crut qu'il ne lui restoit d'autre ressource que celle de mourir : mais, retenu par ce qu'il devoit à ses amis, qu'il pouvoit encore servir, il consentit à vivre. Il ne pouvoit prendre alors conseil que de son désespoir; il se vit dans la triste nécessité de chercher son salut dans la fuite. Il demande un cheval, et, incertain de la route qu'il doit prendre pour trouver un asile, il s'élance dans la rivière, sans s'informer si elle étoit guéable : elle étoit si profonde et si rapide, que ce fut par une espèce de miracle qu'il ne fut point englouti sous les eaux. Échappé de ce danger, il eut l'amertume de voir du rivage ses braves amis qu'on massacroit à l'autre bord. Ce spectacle déchirant lui arracha des larmes : il oublia ses maux, et ne ressentit que ceux de ces infortunés. 1746.

Dans le même moment, il fut joint par Sullivan et Sheridan, deux Irlandais constamment attachés à sa fortune. Comme il étoit tout mouillé et engourdi par le froid, et que sa blessure lui rendoit le cheval incommode, ils l'aidèrent à se mettre sur la selle. Le lord Elcho, M. Lochiel et un volontaire, qui avoient aussi passé la rivière, lui représentèrent la nécessité de faire la plus grande diligence pour ne pas tomber entre les mains d'un vainqueur irrité.

Cette petite troupe, dirigeant sa marche vers la province de Lochabir, arriva le soir même à Aird, château du lord Lovat, qui, dans les troubles antérieurs, s'étoit montré un des plus ardens défenseurs de la cause des Stuart; et ce zèle s'étoit fortifié avec les an-

nées. Ce lord, que le malheur du prince ren-
1746. doit encore plus sensible, le reçut en versant un torrent de larmes. Il fit venir un chirurgien qui ne trouva point sa blessure dangereuse : il tâcha de le consoler par l'espoir d'un plus doux avenir, en lui représentant que ses amis étoient assez puissans et assez nombreux pour lever une nouvelle armée. Le prince, rebuté de lutter contre la fortune, lui répondit : « Il » n'est plus temps de se flatter : il n'y a déjà » que trop de braves gens sacrifiés ; je me re» procherois d'envelopper un plus grand nom» bre d'innocens dans mon désastre ». Le lord Elcho appuya l'opinion du lord Lovat, et indiqua plusieurs moyens qui furent jugés impraticables par MM. Sheridan et Sullivan, plus expérimentés et moins présomptueux que lui.

La diversité des avis occasionna des vivacités qui auroient eu des suites, si le prince, par sa modération, ne les eût prévenues. « Si » vous avez, dit-il, pour moi un reste d'atta» chement, je vous conjure de faire revivre » parmi vous la même harmonie qui régnoit » autrefois. C'est en assurant la concorde, » que nous pouvons encore espérer de pouvoir » réparer nos pertes. Je sens la difficulté de » rassembler des forces suffisantes pour faire » tête à un ennemi qui peut-être, dans ce mo» ment, va fondre sur nous avec une armée » victorieuse. Les officiers et les soldats com» pagnons de notre infortune viennent en » foule sur nos pas ; mon sentiment est de leur » assigner la ville de Lochabir pour rendez» vous, de marcher par pelotons, et de pren» dre différentes routes. Ma sûreté exige que

» je côtoie la mer, et que je m'approche de
» l'île de Mull, où je suis débarqué. Les se- 1746.
» cours et les nouvelles de France peuvent fa-
» cilement y arriver ; je pourrai trouver un
» vaisseau pour m'y transporter, en cas que
» la fortune m'oblige d'abandonner ce royau-
» me. Je suivrai le bras de mer qui s'introduit
» dans l'intérieur du pays, pour arriver à l'ex-
» trémité des montagnes de Lochabir ». Ce sentiment prévalut comme le seul qui convînt à l'état présent des affaires.

Le prince, sollicité de partir au plutôt, observa cet ordre dans sa marche : le lord Elcho et M. Lochiel marchent en avant comme batteurs d'estrade ; le prince, accompagné de MM. Sheridan et Sullivan, les suit à une certaine distance ; M. Macdonell et trois autres officiers forment l'arrière-garde. Le prince monte à cheval à onze heures de nuit, et arrive, à trois heures du matin, au fort Auguste, où, surpris de ne trouver que M. Lochiel, il apprend que le lord Elcho s'étoit retiré, mécontent de ce que l'on avoit rejeté ses conseils, disant qu'il alloit pourvoir à sa sûreté, jusqu'au temps où ses services deviendroient plus agréables.

Cette nouvelle fut suivie d'une autre encore plus affligeante : la plus grande partie de ceux qui avoient pris la route de Lochabir, avoient été faits prisonniers par le duc d'Ancram. Cette nouvelle désespérante affligea le prince sans le rebuter. Il continua sa route, et arriva au fort Guillaume, où la nouvelle de la perte de la bataille de Culloden avoit répandu la consternation ; chacun étoit trop occupé de son pro-

pre malheur pour s'intéresser à celui des autres, et l'on faisoit peu d'attention à ceux qui s'y réfugioient. Le prince, pressé par la faim, ne put trouver rien à acheter. Sullivan engagea un pêcheur à prix d'argent à jeter ses filets; et, dès le premier coup, il prit un saumon dont le prince mangea de grand appétit, incertain si le lendemain il feroit un aussi bon repas.

1746.

M. Lochiel, dont les blessures étoient mortelles, fut le seul qui ne put manger. Son attachement pour le prince avoit surmonté ses douleurs, et il n'avoit pu se résoudre à s'en séparer. Trois heures s'étoient écoulées sous le toit de ce pêcheur sans avoir reçu des nouvelles de M. Macdonell et de ses deux compagnons. On étoit fort inquiet de leur sort, lorsqu'on le vit arriver à bride abattue, tout couvert de son sang : à peine est-il descendu de cheval, qu'il tombe à terre, sans pouvoir se relever; son visage pâle et défiguré offroit tous les symptômes de la mort. Il dit, d'une voix foible et mourante, qu'ayant été surpris près du fort Auguste, ses compagnons avoient été faits prisonniers, et qu'il n'étoit lui-même redevable de son salut qu'à la vigueur de son cheval; mais qu'il étoit blessé d'un coup de pistolet, et qu'il se sentoit mourir. Fixant ensuite ses yeux sur le prince, il l'exhorta en soupirant à user de la plus grande diligence pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi, qui s'avançoit à grands pas : il expire en prononçant ces mots.

Ce spectacle affligeant fit couler un torrent de larmes; il fallut abandonner le cadavre de ce héros de l'amitié pour suivre le conseil qu'il

venoit de donner. On se disposoit à partir, quand le prince eut un nouveau supplice à subir. M. Lochiel, tourmenté de la douleur de sa blessure, ne pouvoit plus supporter le mouvement du cheval : on n'avoit point de maison pour lui servir d'asile ; il falloit s'arrêter à chaque instant pour soulager ses douleurs. Cette juste complaisance ralentissoit la marche : le prince, oubliant qu'il étoit poursuivi de près, ne pouvoit se résoudre à l'abandonner ; il étoit résolu de vivre et de mourir avec lui. M. Lochiel, par un juste retour d'amitié, de respect et de reconnoissance, lui dit affectueusement : « Cher prince, les momens sont précieux ; « sauvez-vous : ne soyez occupé que de votre » conservation, d'où dépend celle de vos amis; » abandonnez votre fidèle Lochiel aux décrets » de la Providence. Un paysan qui autrefois a » servi mon père demeure à un mille d'ici ; » j'espère qu'il ne me refusera point un asile. » C'est sous le chaume qu'on trouve des amis. » Fuyez, cher prince, fuyez ; c'est la seule » grâce que j'exige de vous ».

1746.

Cette séparation fut douloureuse. Le prince, MM. Sheridan et Sullivan, fondant en larmes, firent les adieux les plus touchans à ce fidèle ami. Ils continuèrent leur route ; et, après avoir marché toute la nuit, ils rencontrèrent, le 29 avril, un pauvre paysan qui les invita à entrer dans sa chaumière. Le prince, qui, depuis la veille de la bataille, n'avoit pris aucun repos, se jeta sur un mauvais lit, où il dormit aussi profondément que s'il eût reposé sur la plume et le duvet. A son réveil, il trouva un dîner préparé par une main rustique ; et, quoi-

que tous les mets fussent grossiers et mal assai-
1746. sonnés, son appétit les lui fit trouver délicieux : c'étoit le seul repas qu'il eût pris depuis le saumon qu'on lui servit au fort Guillaume. Cet accueil du paysan fut largement récompensé. Au moment du départ, on lui fit venir des chevaux, qui, épuisés de fatigues et exténués par la faim, étoient devenus inutiles. Ils se débarrassèrent de cet attirail; et, devenus plus libres, il leur fut plus facile de se tenir cachés. Ils partirent au milieu de la nuit; et, étant arrivés au pied de la montagne de Glan-Morar, ils se trouvèrent dans un nouvel embarras : ils n'avoient pour lit que la terre; ils n'avoient pour couverture que la voûte du ciel; enfin ils n'avoient d'autre guide et d'autre flambeau que les étoiles. Il falloit monter une montagne rapide et couverte de broussailles, où leurs habits accrochés tomboient en lambeaux. Ils n'auroient jamais pu supporter tant de fatigues, si un petit baril d'eau-de-vie dont le paysan leur avoit fait présent, n'eût été une ressource vivifiante pour ranimer leur vigueur.

A la naissance du jour ils aperçurent un vieillard, dont l'heureuse physionomie étoit l'image de la franchise et de la candeur. Ce paysan, jugeant que ces trois étrangers n'étoient pas des hommes d'une classe vulgaire, les pria d'entrer dans sa cabane : c'étoit Jupiter dans la chaumière de Philémon et de Baucis. Le prince, dont la fatigue avoit aigri la blessure, la lava avec de l'eau-de-vie tempérée par un mélange d'eau fraîche. L'hôte officieux leur offrit à manger, et cette offre fut acceptée de grand cœur. On servit du bœuf salé, du

poisson sec, et de la galette d'avoine, dont leurs palais ne furent point dédaigneux. Après 1746. un frugal repas, ils se livrèrent au sommeil, dont ils avoient besoin pour réparer leurs forces. A leur réveil ils s'arrangèrent avec le vieillard, qui promit de les garder dans sa chaumière tant qu'ils voudroient y rester.

Le prince, impatient de savoir ce qui se passoit à Lochabir, communiqua ses inquiétudes à ses deux compagnons. L'intrépide Sheridan s'offrit pour aller à la découverte : il prit les habits du vieillard ; et, le mardi 30 avril, il partit pour se rendre à Inverrary. Le prince, abandonné à ses réflexions, passa en revue tous les événemens de sa vie depuis qu'il étoit sorti de Rome : il reconnut qu'il n'avoit à se plaindre que de la fortune. La réflexion redouble le tourment des malheureux. Insensible à ses maux, il gémissoit sur le sort des infortunés qui avoient embrassé sa cause. Convaincu par son expérience de l'attachement invincible des sujets pour leurs souverains, il s'écrioit en soupirant : « Le peuple révère ses rois comme » s'ils étoient des dieux ; par quelle fatalité » n'encense-t-il souvent que des idoles insen- » sibles et muettes ? Il faut être élevé à l'école » de l'adversité pour rendre son cœur capable » d'aimer. »

M. Sheridan, à la faveur de son déguisement, traversa, sans être reconnu, le comté de Ross, et s'introduisit dans la ville d'Inverrary, où, à force de chercher quelqu'un qui pût l'instruire de l'état des affaires, il rencontra Oneil, capitaine irlandais au service de France. Cet officier s'étoit confié à la foi d'un

1746. gentilhomme du pays, qui y jouissoit d'une grande considération. Oneil lui apprit que le lord Kilmarnock avoit été pris sur le champ de bataille, que le lord Cromartye avoit été arrêté avec une centaine de ses vassaux, que le lord Balmerin avoit eu le même sort, que le duc de Perth, et son frère le lord Drummond fuyoient vers Lochabir, que les autres chefs avoient pris la même route, et qu'enfin des détachemens avoient été envoyés dans toutes les parties du royaume pour prendre le prince mort ou vif.

Sheridan pria Oneil d'aller porter au prince ces tristes nouvelles. Maclean s'offrit pour l'accompagner dans ce voyage, protestant que, quoiqu'il ne l'eût point servi pendant la guerre, il étoit décidé à lui sacrifier ses biens et sa fortune. Ces protestations fastueuses en imposèrent à Sheridan. Les infortunés sont aisés à séduire, parce que leur cœur est toujours ouvert à l'espérance; il n'y a que les cœurs corrompus qui soupçonnent les autres d'être infectés de leurs vices. Maclean partit avec le capitaine Oneil. Qui jamais auroit pu s'imaginer qu'un homme dont le zèle étoit si empressé, qui jouissoit de la réputation de la probité la plus délicate, eût eu la lâcheté de se rendre, quelque temps après, l'odieux instrument dont on se servit pour conduire sur l'échafaud les premières familles de son pays, dont il se rendit l'exécrable délateur?

Le matin 4 mai, Oneil et son compagnon de voyage arrivèrent dans la chaumière du prince, qu'ils instruisirent de la triste destinée de ses amis. Ce récit lugubre le jetta dans le

plus grand abattement ; il reconnut alors qu'il ne lui restoit d'autre ressource que de trouver 1746. un navire qui le transportât en France avec les débris de son parti. On avoit appris qu'il étoit arrivé dans le port d'Arisaig, à l'extrémité de l'île de Mull, deux vaisseaux de Nantes, l'un nommé *le Mars*, de trente-deux canons, et l'autre nommé *la Bellone*, de trente-six. Le duc de Perth, le lord Drummond, et plusieurs autres chefs du parti, se hâterent de se rendre dans ce port. Sheridan se flattoit que le prince, instruit de cette nouvelle, profiteroit d'une occasion aussi favorable pour s'embarquer ; mais la fortune, acharnée a le persécuter, lui cacha l'arrivée de ces vaisseaux, et il ne put se rendre à Arisaig. Les capitaines étoient d'autant plus impatiens de se remettre à la voile, que le matin ils s'étoient battus contre trois frégates anglaises qu'ils avoient obligées de prendre le large, et qu'il étoit à craindre qu'on ne vînt les attaquer avec des forces plus nombreuses. Le fidèle Sheridan n'oublia ni prières ni promesses pour les engager à retarder leur départ. Ils n'accordèrent que vingt-quatre heures ; et le prince ne paroissant point, ils remirent en mer. M. Sheridan s'embarqua, moins par intérêt pour sa vie que par l'espoir d'être utile à son prince dans une terre étrangère, et quitta en gémissant une terre de mort qui possédoit ce qu'il avoit de plus cher. Oneil et son compagnon furent rejoindre le prince dans sa chaumière ; ils l'informèrent de l'arrivée et du départ de ces deux vaisseaux. Quoique ce fût un témoignage que la France ne l'avoit point oublié, la nouvelle accablante du

départ de ces deux vaisseaux lui fit croire que
1746. le ciel avoit prononcé l'arrêt de sa mort. Comme il ne lui restoit plus que le choix des périls, il résolut de s'abandonner à la fortune. Ainsi, après avoir magnifiquement récompensé son hôte, il quitta son asile pour aller chercher un vaisseau qui pût le transporter dans le continent. L'embarras étoit de trouver un capitaine assez intrépide pour se charger d'une commission aussi périlleuse. Maclean, toujours officieux, dit qu'il avoit un frère à Stornway, qui, par son crédit, auroit bientôt vaincu cette difficulté. On le crut d'autant plus facilement, que c'étoit l'endroit où les ennemis ne devoient jamais soupçonner qu'il eût dirigé sa route, parce qu'il s'éloignoit de la France, dont il sembloit devoir s'approcher. Etant descendus le 14 sur le bord de la mer, qui baigne le pied de la montagne, le hasard leur offrit un navire dont le capitaine promit de les conduire au port de Stornway : ils s'embarquèrent sur le déclin du jour, recommandant aux matelots de cette barque de ramer à force de bras, pour n'être pas aperçus du rivage. Les matelots, se voyant menacés d'une affreuse tempête, proposèrent de le conduire au port d'Arisaig, d'où ils étoient habitans. M. Sullivan, Oneil et Maclean, étoient de cet avis : mais le prince, familiarisé avec les périls, dit qu'il aimoit mieux s'exposer à être englouti sous les flots que de se jeter dans les bras de ses ennemis, qui, après l'avoir fait servir à l'ornement de leur triomphe, le condamneroient à périr par les mains des bourreaux ; que s'il eût suivi les conseils de ses amis et des matelots, il auroit trouvé les

deux frégates françaises qui, la même nuit, remirent à la voile.

1746.

Les matelots se virent forcés de se confier à la mer courroucée; la tempête devint plus furieuse à mesure que la nuit devint plus obscure: comme le froid étoit rigoureux, leurs mains engourdies ne pouvoient tenir la rame; ils abandonnèrent la barque aux caprices des vents et des flots. Le prince prend un aviron; ses trois compagnons en font autant, et tous quatre rament avec autant de vigueur que s'ils avoient été exercés dès l'enfance dans ce pénible métier. Les matelots, étonnés de les voir si fermes et si calmes à la vue du péril, reprirent leurs avirons; mais la mer devenant à chaque instant plus terrible, les rendit immobiles d'effroi. Ils alloient cesser de ramer, quand le prince, pour les rassurer, se mit à chanter des airs en leur jargon; ses compagnons firent chorus avec lui, et cette gaieté simulée produisit l'effet qu'on s'en étoit promis: les matelots oublièrent leur peine, et leur effroi fut dissipé. Il faut être véritablement intrépide pour montrer tant d'assurance dans un si pressant danger. Le lendemain, sur les huit heures du matin, la tempête jeta le bateau sur la rive de l'île Benbicule, qui est fort éloignée de Stornway: ils descendirent à terre, dévorés par la faim, engourdis par le froid et accablés de sommeil; ils firent du feu; on distribua à chacun une portion d'eau-de-vie, dont il étoit nécessaire d'être fort économe.

Il étoit dangereux de pénétrer dans l'île, dont les habitans, qui lui étoient inconnus, pouvoient avoir reçu l'ordre de le découvrir

et de le livrer : mais la faim, qui ne prend de
1746. conseil que d'elle-même, lui fait braver le danger; il se met en marche avec ses compagnons, et se fait suivre des matelots, pour ne pas leur donner le temps de la réflexion, et pour leur ôter la liberté de s'échapper. Ils marchèrent tout le jour sans trouver d'habitation, et sur le soir ils aperçurent un groupe de viles cabanes qui n'annonçoient pas un pays d'abondance; ils n'y trouvèrent rien à acheter. L'or et l'argent sont inconnus dans cette île, aussi triste et aussi sauvage que ses habitans. Un insulaire, touché de l'excès de leur misère, leur dit qu'il avoit un poulain à la mamelle, qu'il leur offrit de bon cœur. L'offre fut acceptée; le poulain, écorché et cuit, fut dévoré comme un mets délicieux. Les convives, bien rassasiés, se mirent à dormir. Le sommeil des matelots fut profond et tranquille. Le prince et ses compagnons ne dormirent point avec la même sécurité : sans confiance dans la fidélité des matelots, ils veillèrent auprès d'eux tour à tour pendant toute la nuit. Ils apprirent le matin qu'en pénétrant plus avant dans l'île ils trouveroient tous les vivres dont ils pourroient avoir besoin : ils s'y transportèrent; et se faisant passer pour des marchands qui, allant aux Orcades, avoient été jetés sur cette île par la tempête, ils s'y précautionnèrent de vivres pour deux jours et d'un baril d'eau-de-vie.

Ils retournèrent à leur bateau, et voguèrent avec un vent favorable; mais, après avoir fait environ deux milles, ils furent assaillis d'une tempête qui les obligea de chercher un asile dans l'île de Caspe. Ils aperçurent une maison habitée

habitée par un fermier, qui les reçut avec beaucoup d'humanité. Cet hôte compatissant 1746.
les traita le mieux qu'il lui fut possible, et leur fit servir des mets plus abondans que délicats : c'étoit la quantité, plutôt que la qualité, qui flattoit des hommes tourmentés de la faim. Le prince reconnoissant lui mit en main quelques guinées pour l'engager à redoubler ses attentions. Ce fermier, qui ne s'attendoit point à être aussi largement payé, fut surpris de cette générosité ; il le laissa le maître de sa maison et de sa basse-cour.

La continuité du mauvais temps ne permettoit pas de remettre en mer. On résolut d'envoyer un exprès au frère de Maclean, pour le prévenir de se précautionner d'un vaisseau qui pût les transporter en France. Pendant qu'on attendoit la réponse, le prince, en se promenant, rongé d'inquiétude, rencontra un particulier qu'il reconnut pour un des marchands qui étoient logés chez le fermier avec lui. Ce fut là que ce marchand lui raconta qu'il étoit arrivé dans le port d'Arisaig deux vaisseaux qui avoient conduit en France le prince Stuart, le duc de Perth, les lords Elcho et Drummond, MM. Sheridan et Sullivan. Cette nouvelle, qui étoit un mélange de vérités et d'erreurs, attrista vivement le prince. Sullivan le voyant sombre et rêveur, lui dit, pour le consoler, qu'il falloit se défier des bruits populaires, et que cette nouvelle étoit d'autant plus suspecte, qu'elle les disoit embarqués sur ces prétendus vaisseaux, dont l'arrivée étoit d'autant plus imaginaire, que, si elle eût été réelle, M. Sheridan leur auroit dépêché un

courrier dans la montagne où il les avoit laissés.

1746. De quelque probabilité que cette remontrance fût revêtue, le prince penchoit toujours pour se rendre au port d'Arisaig. Tandis qu'ils balançoient les avantages et les périls qui s'offroient, Maclean survint, et se mit de la conversation. Il fut décidé qu'avant de se résoudre on attendroit le courrier envoyé à son frère, pour se régler sur sa réponse. Enfin le courrier arriva le 8 juin, avec l'heureuse nouvelle que le vaisseau pour les porter en France étoit déjà arrêté, et qu'il seroit prêt à mettre à la voile aussitôt leur arrivée. Oneil, transporté de joie, se jette aux pieds du prince, embrasse ses genoux, et le félicite sur cet événement inattendu. Le prince lui sut gré de cette ivresse de joie; mais moins confiant que lui, il lui dit: « Ne nous livrons pas si légérement aux illusions de l'espérance; ses promesses sont trompeuses: nous ne sommes pas encore arrivés à Stornway; nous ne sommes point encore embarqués; nous ne sommes point encore délivrés des armateurs ennemis; nous ne sommes pas à couvert des tempêtes. Quoi qu'il en soit, tenons-nous préparés à de nouvelles disgrâces; celui qui les prévoit en sent moins les amertumes et les rigueurs: la crainte doit aller de compagnie avec l'espérance. Apprenons à soutenir avec une égale fermeté les faveurs et les revers de la fortune; c'est l'unique moyen de la maîtriser ».

Après avoir témoigné sa reconnoissance à son hôte, il se mit en mer avec des provisions plus que suffisantes pour arriver à Stornway.

On débarqua, à quelque distance de la ville, dans une case voisine d'une petite rivière, où 1746.
le frère de Maclean vint les joindre, comme il l'avoit promis. Quoiqu'il n'eût jamais vu le prince, il le reconnut sous ses habits de montagnard : son air de dignité trahissoit le mystère de son déguisement. Maclean, éclairé par son cœur, s'en approche en s'écriant : « Ah ! » mon prince, quelle preuve puis-je vous don- » ner aujourd'hui de mon attachement ! » Il étoit si troublé, qu'il ne put en dire davantage ; il sentit l'indiscrétion de cette vivacité, et en demeura confus. Le prince le fit relever, et lui demanda compte de ses préparatifs. Quelle fut sa surprise ! Maclean lui confessa ingénument qu'il avoit confié le secret de l'embarquement à un faux ami ; que le traître, après avoir publié qu'il avoit retenu un vaisseau pour le transporter en France, avoit encore eu la méchanceté d'ajouter que son altesse royale s'avançoit à la tête de cinq cents hommes, dans le dessein de mettre la ville à feu et à sang pour la punir d'avoir refusé de se déclarer en sa faveur dans cette guerre ; que le peuple, séduit par cette imposture, avoit aussitôt pris les armes, et qu'il ne pouvoit entrer dans la ville sans exposer sa vie, ou du moins sa liberté. Son frère, furieux de son indiscrétion, tira son épée, qu'il lui auroit plongée dans le sein s'il n'eût été retenu. Le mal étoit fait, il s'agissoit d'y appliquer un remède. Il fut arrêté qu'on enverroit les deux frères dans la ville pour y sonder la disposition des esprits, et surtout pour y acheter des vivres. Ils partirent avec la promesse d'être de retour

avant minuit, et de procurer au prince les
1746. moyens de s'éloigner sans péril d'un lieu peuplé de ses ennemis.

Le vent étoit aussi froid qu'au milieu de l'hiver le plus rigoureux ; on n'avoit ni toit, ni lit, ni manteaux, pour s'en garantir. Les provisions données par le généreux fermier étoient épuisées ; il ne restoit qu'un peu d'eau-de-vie, qu'on distribuoit par égales portions, avec toute l'économie qu'exigeoit une situation aussi triste. On attendit toute la nuit les Maclean, sans qu'ils donnassent de leurs nouvelles. Le prince ne les voyant point paroître, ne douta plus qu'il ne fût trahi. Il fut plus sensible à cette perfidie qu'à toutes celles qu'il avoit essuyées. S'il est humiliant d'être trompé, c'est surtout par ceux auxquels on a prostitué sa confiance. C'étoit par les conseils de Maclean qu'on avoit prodigué aux matelots les provisions, sous prétexte de leur donner plus de force et de courage. On les attendit jusqu'à la renaissance du jour. Enfin, dans la crainte d'être découverts, il fallut se résoudre à partir sans provisions pour gagner Arisaig, dans l'espoir d'y trouver encore les deux frégates françaises. Le froid étoit extrêmement vif, et le besoin du sommeil étoit le plus accablant.

Ils aperçurent, dans le trajet, un navire qui portoit des étrangers aux Orcades ; ils s'en approchèrent pour prendre langue. Ces étrangers leur apprirent que deux vaisseaux français étoient arrivés au port d'Arisaig, d'où ils avoient remis à la voile deux jours après, avec tous les chefs de l'armée vaincue à Culloden. Cette nouvelle étoit trop vraisemblable pour

être révoquée en doute ; le prince et ses compagnons en furent vivement affligés : ils ne connoissoient point le pays ; il étoit dangereux de se faire connoître aux matelots. L'amiral Bing bloquoit le golfe ; ses barques et ses canots, répandus de distance en distance, visitoient tous les navires. Ils avoient tout à redouter en descendant à terre ; la mer leur offroit d'autres dangers : l'alternative étoit désespérante. Pour surcroît de maux, ils manquoient de vivres ; et ce qui les tourmentoit d'avantage, c'étoit l'impuissance d'en fournir à leurs conducteurs. Les hommes qui se nourrissent d'alimens grossiers sont les moins capables de soutenir une longue abstinence. Ils ne pouvoient descendre à Arisaig sans se livrer eux-mêmes à leurs ennemis. 1746.

Le capitaine Oneil proposa de suivre le navire qui alloit aux Orcades ; mais les huit mariniers, qui, pendant six jours, avoient éprouvé le tourment de la faim et de la soif, refusèrent constamment d'obéir. Le prince, pour vaincre leur résistance, leur ouvrit une bourse pleine de guinées : ces hommes, moins attachés à l'or qu'à la vie, furent inébranlables dans leur refus. Ils étoient huit contre trois ; la partie étoit trop inégale pour recourir à la violence.

Ils voguoient à pleines voiles, quand ils découvrirent un vaisseau qui s'avançoit, la proue tournée vers eux ; ils ne pouvoient se soustraire au malheur d'être pris, sans faire des efforts extraordinaires. Oneil se mit à crier : « Malheureux, écartez-vous au plus vîte ; si » vous vous laissez prendre, vous êtes assurés

» d'être pendus, pour nous avoir procuré le
1746. » moyen de nous sauver ». La perspective d'une potence les frappa si vivement, qu'au lieu de murmurer ils se mirent à ramer avec tant d'activité, qu'ils abordèrent à l'île de Benbicule, où ils se cachèrent entre deux rochers. Le vaisseau qui les poursuivoit supposant que c'étoient des pêcheurs, n'osa s'approcher de l'île, dont les côtes sont hérissées d'écueils.

Les matelots, voyant que le vaisseau viroit de bord pour prendre le large, remirent en mer. On leur proposa d'aller aux Orcades : les prières et les promesses ne purent vaincre leur résistance ; ils persistèrent dans la résolution de se rendre au port d'Arisaig pour y prendre de la nourriture et s'y reposer sous leurs toits. Mais dès qu'ils furent en mer et qu'ils se virent sans cesse exposés à tomber au pouvoir des Anglais, ils commencèrent à réfléchir : la crainte de périr par la corde fit une telle impression sur leur esprit, qu'ils gagnèrent une île déserte où ils n'avoient nulle espérance de trouver des vivres. Le désespoir sert quelquefois mieux que la prudence. Quand ils étoient en proie aux tourmens de la faim, et qu'ils n'attendoient plus que la mort qu'ils sembloient invoquer, ils découvrirent trois cabanes de pêcheurs, construites pour s'y mettre à couvert pendant la nuit. Ils y trouvèrent une ample provision de poisson sec que les pêcheurs y avoient laissé ; ils en mangèrent, après l'avoir fait amollir dans de l'eau douce, dont ils découvrirent une source. Tous furent indistinctement admis au banquet, où l'on ne

servit ni pain ni biscuit. Malgré cette espèce d'abondance, les matelots furieux juroient, blasphémoient, maudissoient l'heure et le moment où ils s'étoient trouvés au pied de la montagne de Glan-Morar : c'étoit là qu'ils avoient eu le malheur de se charger de ces trois fugitifs. Leurs invectives, leurs imprécations restoient sans réplique : quand on n'est point assez fort pour se venger, il faut se résoudre à souffrir. Il étoit encore à craindre que la bourse de guinées qu'on leur avoit offerte, ne leur inspirât la tentation d'un assassinat. 1746.

On passa la nuit dans cette île ; et pendant que les mariniers dormoient, les trois fugitifs faisoient tour à tour la sentinelle auprès d'eux. Quand ce fut le tour du prince d'aller prendre du repos, il se trouva si agité d'inquiétudes, qu'il ne put fermer l'œil ; il passa la nuit à se promener sur le rivage avec le capitaine Oneil. Sullivan étant indisposé, ne put être de la partie. Toute l'île étoit investie de vaisseaux anglais qui ne permettoient pas d'en sortir sans être visités ; il fallut y passer deux jours et deux nuits : cette captivité fut adoucie par le poisson sec dont ils mangeoient avec profusion.

Le 15, on se remit en mer, sans crainte d'être découvert par les Anglais, qui avoient pris le large ; mais en avançant vers Arisaig, où le prince auroit été infailliblement pris, on aperçut un vaisseau anglais qui obligea les matelots à s'aller encore cacher entre des rochers, où ils passèrent la nuit. Il est surprenant que des hommes grossiers et féroces, qui pouvoient se soustraire à la potence dont ils étoient me-

nacés, n'aient jamais eu le dessein de livrer le
1746. prince à ses ennemis, ou de le jeter à la mer avec ses deux compagnons : tant il est vrai que la tentation du crime est moins fréquente chez les peuples sauvages que parmi les nations civilisées.

Le 25, ils remirent à la voile : mais le vent devint si impétueux et la mer si orageuse, que la rame devint inutile; ils furent encore réduits à prendre terre sur le revers opposé de l'île de Benbicule. Ce fut là que la fortune, lasse de les persécuter, parut vouloir les protéger. Un soldat montagnard qui avoit servi dans l'armée du prince, avoit eu le bonheur d'échapper au carnage de Culloden ; et craignant d'être recherché et découvert dans le lieu de sa naissance, il s'étoit réfugié dans cette île presque inconnue, où il vivoit du produit de sa pêche. Ce montagnard, voyant qu'il n'y avoit que des mariniers sur cette barque, s'en approcha pour entrer en conversation avec eux : après diverses questions, il leur apprit que l'île étoit sans cesse environnée de vaisseaux anglais qui cherchoient le prince Edouard, que, sur la foi du bruit public, ils croyoient être descendu dans le port d'Arisaig.

Le prince et ses deux compagnons, curieux de savoir sur quoi rouloit la conversation, s'approchèrent pour s'y mêler : quoique les traits du prince fussent défigurés, quoique sa maigreur et la mal-propreté de ses vêtemens en eussent fait un autre homme, il fut reconnu par le soldat pêcheur, qui, se jetant à ses genoux avec des transports d'amour et de respect, lui protesta qu'il étoit déterminé à lui

sacrifier sa vie, et mille autres s'il les avoit. Les mariniers, qui l'avoient si souvent outragé, qui avoient vomi tant d'imprécations et de blasphêmes contre lui, tombèrent dans une espèce d'extase : ils se regardoient les uns les autres en silence ; et, après être revenus de leur premier étonnement, ils se jettent ensemble à ses pieds, qu'ils baignent de leurs larmes; ils le supplient de leur pardonner les injures que le désespoir leur avoit arrachées : tous jurent de répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et qu'il n'avoit qu'à commander, qu'il les trouveroit toujours prêts à exécuter ses ordres, aux dépens de leur vie. 1746.

Le prince, qui ne s'attendoit pas à une révolution si subite, ne put entendre ces généreuses protestations sans éprouver une délicieuse émotion; il ne put retenir ses larmes en voyant couler les leurs : il les fit relever, et les embrassa tous les uns après les autres. Oneil, immobile, fondoit en larmes; Sullivan, malade, se sentit soulagé. Les mariniers, qui un moment auparavant désiroient sa mort, n'oublièrent rien pour le rappeler à la vie : ils le prirent et le portèrent sur leurs bras dans la cabane du pêcheur; et, sans bornes dans leur amour, ils se dépouillèrent de leurs habits pour lui en faire un lit. Le prince, témoin de leur empressement, goûtoit une joie jusqu'alors inconnue à son cœur : ce jour fut le plus beau de sa vie; il fut plus sensible au témoignage d'amour de ces hommes naïfs et grossiers qu'aux hommages toujours suspects des courtisans, qui n'adorent que la fortune. Les

subalternes sont capables des plus rigoureux
1746. sacrifices pour leurs supérieurs ; mais l'on n'a point d'exemple de maîtres qui s'immolent pour leurs serviteurs.

Tous étoient également pressés par la faim : le montagnard avoit une ample provision de poisson et de farine d'orge ; il en prépara de différentes espèces, et la farine réduite en pâte fut cuite sous la cendre pour en faire des galettes ; une fontaine d'eau limpide, qui étoit auprès de la cabane, fut le tonneau où chacun étancha sa soif : ce repas étoit le plus magnifique et le plus abondant qu'ils eussent fait depuis long-temps. Les mets furent bientôt préparés : tous, également provoqués par la faim, mirent la main à l'ouvrage avec la même émulation ; chacun prit son morceau de galette qu'il mangea sans s'asseoir. Le besoin de manger étant satisfait, ils se livrèrent tous au sommeil. Le prince, qui avoit redouté les matelots comme autant d'assassins, crut n'avoir point de meilleurs gardes du corps. On fut dispensé de faire sentinelle le jour et la nuit : il se jeta, à côté de Sullivan, sur les habits des matelots, où il dormit d'autant plus profondément, que, depuis sa sortie de l'île Scapay, il n'avoit point encore fermé l'œil. Le lendemain, en se promenant, il aperçut parmi des joncs une canne sauvage qui couvoit ses œufs ; il la tua d'un coup de pistolet : on la fit cuire pour faire du bouillon au malade : le prince et Oneil en mangèrent la chair ; depuis long-temps ils n'avoient mangé rien de si succulent.

Ils se firent conduire à des habitations où le montagnard les avoit assurés qu'ils pourroient

acheter des provisions à leur choix. Ils n'y trouvèrent que de la farine d'orge, du bœuf fumé et des œufs. Ce fut là qu'ils apprirent que dans le même jour on attendoit un détachement du capitaine Campbell; chargé de faire la visite de l'île pour y chercher le prince Edouard. Cette nouvelle étoit un avertissement de s'embarquer au plutôt : mais au moment qu'on alloit mettre à la voile, on s'aperçut que la mer étoit toute couverte de barques ennemies. Le montagnard leur conseilla de se tenir cachés dans une caverne de la forêt, distante d'une demi-lieue, où ils se réfugièrent avec les matelots : pour lui, il se chargea d'observer tout ce qui se passeroit dans l'île, pour aller les en instruire. 1746.

Le 17, l'hôte se rendit à la caverne pour les informer que le capitaine Campbell y étoit attendu ce jour-là avec toutes les milices du comté d'Argyle ; qu'il avoit appris des habitans que les deux vaisseaux nantais, en mettant à la voile, avoient pris sur leur bord le duc de Perth, le lord Drummond, le lord Elcho, M. Sheridan, Buchanan, et diverses autres personnes de distinction ; que le lord Tullibardine avoit été fait prisonnier ; que toutes les tribus qui avoient proclamé les Stuart avoient été désarmées ; que les lords Nairn, Ogilvie, Pitziligos, Dundée, George Murray, s'étoient sauvés sur des vaisseaux qu'ils avoient trouvés à Buchan ; que l'Ecosse étoit dans la désolation, et qu'on traînoit dans les cachots quiconque étoit soupçonné.

Ces nouvelles, qui étoient un mélange de vérités et d'erreurs, redoublèrent l'affliction

1746. du prince. M. Sullivan, dont les forces étoient un peu rétablies, proposa de se retirer à Moidard pour se jeter dans les montagnes de l'Écosse : c'étoit se soustraire aux dangers de la mer, où l'on étoit exposé à être pris ou à faire naufrage. Les matelots consentirent à les y transporter. Le montagnard voulut être de la partie, protestant qu'il ne vouloit vivre que pour servir le prince; mais M. Sullivan représenta qu'il seroit imprudent de grossir la troupe, en entrant dans un pays inculte et stérile, où l'on auroit peine à trouver des vivres. Le prince s'attendrit sur la nécessité de se séparer d'un homme aussi fidèle. En vain il le combla de ses dons; en vain il voulut le consoler par les plus séduisantes promesses : rien ne put adoucir ses regrets; il les accompagna jusqu'au lieu de l'embarquement, en répandant un torrent de larmes. Tous, jusqu'aux matelots, gémissoient de cette séparation. Quand il le vit entrer dans la barque, il se mit à genoux sur le bord de la mer, implorant la protection du ciel pour son prince infortuné. Rois, apprenez par cet exemple que c'est dans la dernière classe du peuple que vous trouverez des amis. Ceux qui n'attendent rien de vous sont prêts à tout oser pour vous.

Le bateau ayant pris le large, on vogua toute la nuit : à la naissance du jour ils virent la mer couverte de barques qui visitoient tous les navires avec une exactitude rigoureuse; ils prirent le parti de retourner dans leur île déserte. La nuit du 29 ils remirent en mer, et arrivèrent à Currade dans l'île de Sudwest. Les habitans, sans les connoître, les accueil-

lirent avec humanité : cette réception favorable les détermina à y rester jusqu'au 22. Ces insulaires leur ayant offert un bateau pour les transporter dans le continent, ils jugèrent à propos de renvoyer leurs matelots avec leur barque et cent guinées dont il leur fit présent : ils parurent moins touchés de cette largesse que de la douleur de se séparer d'un prince qu'ils révéroient comme une divinité terrestre : on leur recommanda de bien cacher leurs guinées, pour ne pas faire soupconner la source d'où ils les avoient tirées. En prenant congé du prince ils se jetèrent à ses pieds, qu'ils baignèrent de larmes amères en vomissant des imprécations contre le roi George et sa famille. 1746.

Ces trois illustres aventuriers étoient depuis trois jours dans cette crise, lorsqu'ils apprirent que Campbell, débarqué dans l'île de Skie, se préparoit à se rendre à Currade pour y faire des perquisitions rigoureuses ; ils prévinrent le danger d'être découverts en se faisant conduire dans l'île West, voisine de celle de Sudwest, où ils se tinrent cachés dans des grottes entourées de rochers. Ils n'osèrent y faire du feu, de crainte que la fumée ne décelât leur retraite; ils n'eurent, pendant trois jours, d'autre nourriture que du bœuf fumé, et de la farine d'orge, qu'ils mangèrent toute crue. Quoique la faim fût un fléau dont ils eussent été souvent frappés, ils ne pouvoient se familiariser avec elle. Dévorés de chagrins et de misères, sans espoir de soulagement, la mal-propreté étoit encore un nouveau supplice ; leurs habits tomboient en pourriture ;

1746. ils manquoient de linge : toutes ces incommodités avoient aigri leur sang. Ils avoient encore à supporter le mauvais air de l'île, où tous les habitans sont infectés de la gale ; le prince en fut attaqué, et cette maladie fut la disgrâce qu'il supporta avec le plus d'impatience.

Le 25 le capitaine Oneil étant allé à la découverte, rencontra un des matelots d'Arisaig, qui lui apprit qu'un canot anglais leur ayant donné la chasse ils avoient été obligés de s'éloigner à force de rames, et que les vaisseaux anglais visitoient les barques et les navires avec la plus grande sévérité. Le prince, sur ce récit, résolut de quitter son île et de se retirer dans le continent, où les montagnes lui offroient un asile impénétrable. Les huit mariniers, qui l'avoient rejoint, se chargèrent de le conduire à Moidard. Ils voguèrent toute la nuit : mais, à la renaissance du jour, voyant la mer couverte de barques et de vaisseaux ennemis, ils retournèrent, à force de rames, à l'endroit d'où ils étoient partis. Ils y restèrent jusqu'au moment où la mer devint libre ; alors, profitant encore de la nuit, ils remettent à la mer, et descendent en terre ferme. Le prince et ses deux compagnons étant débarqués à Locbusdale, désert affreux sur le bord de la mer, y trouvent un bateau abandonné, qui sembloit y avoir été jeté par la tempête : quoiqu'il ne pût contenir qu'un homme ou deux tout au plus, il parut fort utile, parce que ne pouvant point être suspect par sa petitesse, on s'en serviroit sans péril pour aller aux approvisionnemens.

Un des mariniers, qui s'étoit détaché pour aller à la découverte, vint leur annoncer qu'il se formoit un cordon de troupes, de distance en distance, depuis Moidard jusqu'à la rivière de Sell, avec ordre de battre la côte, et d'arrèter tout ce qui y aborderoit : les Anglais, qui étoient descendus dans une de ces îles, les visitoient les unes après les autres. La constance du prince, tant de fois éprouvée, se démentit dans cette occasion : « La fortune, » s'écria-t-il, ne se lassera-t-elle point de me » persécuter ? Je suis résolus de me livrer vo- » lontairement à mes ennemis pour en obtenir » de meilleures conditions ; la fortune ne me » laisse que le choix de me remettre entre » leurs mains, ou de périr misérablement de » faim et de fatigues. Quelque vigoureuse que » soit ma constitution, je sens qu'elle suc- » combe sous le poids qui m'accable, et que » le temps ne fait qu'aggraver ; nous man- » quons de vivres ; une sale maladie qui cor- » rompt mon sang fait circuler dans mes vei- » nes le poison de la mort. Pourquoi suis-je né » d'une famille qui enveloppe dans ses mal- » heurs tous ceux qui s'intéressent à elle ! » 1746.

M. Sullivan, aussi consterné que lui, mais ferme en apparence, combat cette résolution désespérée, et le prince, convaincu par ses raisons, consent encore à traîner le fardeau de la vie. Le capitaine Oneil, avec deux matelots, monta sur la barque qu'on avoit trouvée sur le rivage, et il se rendit à Kilbridge pour y acheter des vivres. Dans le temps qu'il est occupé à faire ses provisions, le bruit se répand que le capitaine Scot étoit sur le point d'y en-

1746. trer : Oneil n'eut que le temps de regagner son bateau pour se remettre en mer ; un moment plus tard il étoit pris. A son retour il raconta le péril qu'il venoit d'essuyer. Alors, se voyant condamnés à marcher, environnés d'abîmes, ils convinrent de se réduire à un plus petit nombre pour mieux se tenir cachés, et pour se procurer des vivres avec plus de facilité. Le prince fit appeler les huit matelots ; et leur distribuant encore cent guinées, il les congédia en les remerciant de leur zèle et de leur fidélité : on les instruisit sur ce qu'ils devoient dire en cas qu'ils fussent arrêtés.

Après leur départ, le prince, avec ses deux compagnons aussi infortunés que lui, jugèrent qu'ils étoient trop exposés dans cet affreux désert ; et ne voulant plus se confier à la mer, qui sembloit conjurée contre eux, ils résolurent de pénétrer dans les montagnes. Ce parti étoit d'autant plus sage, que si les matelots venoient à être arrêtés, il étoit à présumer que, forcés par la violence de la torture, ils déclareroient le lieu où ils avoient débarqué ces fugitifs. Ils gagnèrent le sommet d'une montagne voisine, où ils eurent le bonheur de rencontrer un paysan passionné pour la cause des Stuart ; sur son invitation affectueuse, ils entrèrent dans sa chaumière, où la crainte d'être surpris par le capitaine Scot et ses satellites les empêcha de fermer l'œil pendant toute la nuit. Dès que le jour parut, ils envoyèrent le paysan à la découverte, d'où il revint deux heures après, avec la triste nouvelle que le capitaine Campbell venoit d'arriver à Bernary, peu distant de leur cabane ; il fallut se résou-

dre à se séparer de l'officieux paysan, qui fut bien récompensé d'une si courte hospitalité. 1746.
N'ayant alors d'autre guide que leur désespoir, ils errent sans objet de cabane en cabane, de grotte en grotte, ne prenant d'autre nourriture que des fruits sauvages quand ils en pouvoient trouver. Les montagnards, aussi humains que pauvres, touchés du spectacle de leurs misères, se privoient de leur nécessaire pour fournir à leurs besoins. La pitié n'est jamais plus forte que dans ceux qui l'inspirent pour eux-mêmes: mais c'est un sentiment qu'il est triste d'exciter; il n'en faut désirer l'usage qu'à ses ennemis. Enfin, parmi ce grand nombre d'hommes indigens auxquels ils furent obligés de se confier, il ne se trouva pas un seul traître, parce qu'il ne se trouva point d'ambitieux.

Ils menèrent cette vie errante pendant presque tout le mois de juin, jouissant tantôt d'une abondance grossière et rustique, et tantôt manquant de tout. Après s'être reposés au pied d'une montagne sur le chemin de Moidard, l'infatigable Oneil fut détaché pour aller aux informations. Ayant découvert de loin une dame à cheval, suivie d'un domestique, il s'avance seul à sa rencontre, et la prie, avec beaucoup de politesse, de vouloir bien s'arrêter. Cette civilité effraya la dame, qui le prit pour un de ces brigands qui s'approprient les dépouilles du voyageur : elle s'arrête en tremblant et tire libéralement sa bourse qu'elle lui présente, en le conjurant de ne point la maltraiter. Sa crainte étoit d'autant mieux fondée, qu'elle apercevoit de loin ses deux compa-

gnons, qu'elle jugeoit être ses complices.
1746. Oneil la fit revenir de sa méprise : « Madame, » lui dit-il, calmez vos inquiétudes, vous » n'avez rien à craindre : vous voyez devant » vous un infortuné qui ne cherche qu'à s'instruire de tout ce qui se passe dans le pays. » Je sais que le beau sexe est accessible à la » pitié, et qu'il aime à secourir les malheureux. Vous voyez devant vous un infortuné » qui vous fait l'arbitre de sa vie et de sa liberté. Quoique j'ignore quels sont vos sentimens, je vous confesse que moi et mes deux » compagnons que vous voyez à l'écart sommes des officiers français échappés du carnage de Culloden ; l'ennemi nous cherche, » et nous ne pouvons nous dérober à sa poursuite si le ciel n'enfante un miracle en notre » faveur. Ayez la générosité de nous indiquer » une retraite où nous puissions nous soustraire au fer de nos assassins ».

« Monsieur, répondit la dame, je me sens » pénétrée de la plus vive compassion de l'état » où vous êtes réduit : ma famille, dans tous » les temps, fut constamment attachée aux intérêts des Stuart, et j'ai hérité de tous leurs » sentimens pour cette maison infortunée. » Vous pouvez compter que je suis disposée à » vous rendre tous les services qui dépendront » de moi. Je viens présentement de Moidard, » et je vais à Rushness, château de M. de Clamonald ; dans l'île de Benbicule, je m'attends à trouver des satellites sur tous les » passages. Vous devez savoir que tout le pays » est investi et bloqué par une ligne de soldats distribués de distance en distance : le

» côté de la montagne que vous voyez est le
» seul qui soit libre ; c'est la seule route que 1746.
» vous devez prendre pour écarter le péril
» dont vous êtes menacé ».

Le prince et son cher Sullivan s'avancèrent pour se mêler à la conversation. Le prince, en l'abordant, la reconnoît pour une Macdonell ; il se rappelle qu'elle s'étoit rendue à Inverness pour lui faire sa cour : il l'appelle par son nom sans en être reconnu ; les fatigues, les angoisses, la faim, l'insomnie, la mal-propreté et la gale, l'avoient entièrement défiguré ; il n'étoit plus que l'ombre de ce qu'il avoit été. Elle le fixa quelque temps pour distinguer ses traits, et ce ne fut que le son de sa voix qui le fit reconnoître : « O ciel, que vois-je? s'écria-t-» elle : c'est vous, prince, c'est vous » ! Elle descend aussitôt de cheval, se jette à ses pieds, et veut lui baiser la main. Le prince lui aida à se relever : alors confondant ensemble leurs larmes, ils se regardent sans se voir, ils se parlent sans s'entendre, et l'excès de leur sensibilité semble les rendre impassibles.

Après avoir repris un peu ses esprits, elle propose au prince de prendre l'habit de son domestique et de la suivre sous ce déguisement : mais ce moyen parut sujet à trop d'inconvéniens ; on supposa qu'avec cet habit il seroit rigoureusement examiné, qu'on lui feroit des questions auxquelles il ne pourroit pas répondre. Ce raisonnement étoit trop judicieux pour ne pas agir en conséquence. On trouva plus de sûreté à se retirer, pendant la nuit, dans une caverne creusée dans le flanc de la montagne, qui étoit voisine de la cabane du paysan dont

on avoit déjà éprouvé l'attachement et la fidé-
1746. lité. Mademoiselle Macdonell continua sa route, en promettant de revenir les joindre, ou du moins de leur donner de ses nouvelles. Après bien des protestations d'amitié, ils se séparèrent pénétrés de douleur et de regrets réciproques.

Le prince et ses deux compagnons se rendent à la cabane du paysan, dont ils furent affectueusement accueillis. Il n'avoit ni viande ni poisson; il leur fit servir plusieurs plats de légumes, qui, sans être délicatement assaisonnés, furent trouvés excellens. Après avoir rassasié leur faim, il les conduisit à la caverne, où il leur procura tout ce qui en pouvoit rendre le séjour moins incommode et moins affreux. Trois jours s'écoulèrent sans recevoir de nouvelles de mademoiselle Macdonell : trois jours sont des siècles pour des êtres souffrans. Le prince, malheureusement ingénieux à multiplier ses peines, se persuada qu'elle avoit plus promis que ce qu'elle pouvoit exécuter; et dans ses tristes réflexions se rappelant la conduite des deux frères Maclean, il la crut infidèle ou sans courage : les cœurs affligés s'ouvrent aisément au soupçon. Il se crut alors abandonné des hommes, et vit toute la terre peuplée de ses ennemis. Fatigué de la vie, se reprochant de n'y faire que des malheureux qu'il associoit à son sort, n'apercevant dans l'avenir rien d'aussi affreux que les maux présens, il forme la résolution de députer le capitaine Oneil vers le général Campbell pour en obtenir les conditions les moins dures qu'il

seroit possible : c'étoit se résoudre à la mort ou à une éternelle captivité.

1746.

Cette résolution ne pouvoit être inspirée que par le plus aveugle désespoir : ses deux compagnons le déterminèrent à en différer l'exécution jusqu'au lendemain, pour lui donner le temps de réfléchir. Leurs esprits étoient incertains et flottans, lorsqu'heureusement on vit arriver le courrier de mademoiselle Macdonell, qui leur envoyoit dire de passer au plutôt dans l'île de Benbicule ; elle leur indiquoit un rendez-vous dans un lieu écarté où ils pourroient se réfugier sans crainte d'être découverts. Impatiens de sortir de leur caverne, où ils sembloient être retranchés du nombre des vivans, ils partirent à la faveur des ténèbres, et arrivèrent à la naissance du jour au bord de la mer.

La fortune les servit bien dans cette occasion : ils trouvèrent fort à propos un bateau, dont le capitaine, les croyant habitans de Benbicule, ne se fit aucun scrupule de les y passer. S'étant rendus au lieu qu'on leur avoit indiqué, ils furent surpris de ne point y trouver mademoiselle Macdonell : mais, pleins de confiance dans ses promesses, ils se tinrent cachés tout le jour dans d'épaisses broussailles ; et aux approches de la nuit ils se répandirent de côté et d'autre, errant dans des sentiers inconnus, et sans cesse exposés à tomber dans quelques-uns des corps-de-garde qu'on avoit placés de distance en distance pour découvrir leur asile. Dès que le jour vint à paroître, ils aperçurent des soldats qui sembloient s'avancer vers eux avec la contenance

de gens qui cherchent leur proie. Il ne leur
1746. restoit d'autre ressource que la fuite : ils s'éloignent au plus vîte, et vont se cacher dans le fond d'un marais, entre des joncs et des arbrisseaux, où ils restent pendant plusieurs heures enfoncés dans une eau bourbeuse jusqu'à la ceinture. Une situation aussi rigoureuse étoit un supplice anticipé. Enfin, ne pouvant plus résister aux exhalaisons de ces eaux croupissantes, Oneil, qui étoit le courrier ordinaire, est détaché pour aller à la découverte : n'apercevant aucun ennemi, il se transporte au château de M. Clanmonald, où il trouva mademoiselle Macdonald, qui lui expose les fortes raisons qui l'ont empêchée de se trouver à l'endroit indiqué ; mais comme elles ne subsistoient plus, elle promit de s'y transporter le soir même.

Oneil retourna porter cette nouvelle au prince, qui fut exact à se trouver au lieu du rendez-vous : ils l'attendirent long-temps sans que leur impatience fût satisfaite. Quoiqu'elle ne parût point, ils ne purent se persuader qu'elle fut infidèle à ses promesses ; ce qu'elle avoit osé pour eux étoit un garant certain des nouveaux sacrifices qu'elle étoit disposée à faire : ils présumèrent que quelque nouveau malheur avoit déconcerté ses projets. Dans cet abandon ils résolurent de passer à l'autre extrémité de l'île, où l'on faisoit des perquisitions moins rigoureuses : le seul obstacle étoit de supporter les fatigues de la route ; leurs habits mouillés et couverts de boue étoient un fardeau qui accabloit leur foiblesse ; exténués par une diète meurtrière, ils ne pouvoient

se soutenir. Depuis plusieurs jours ils ne s'étoient nourris que de fruits sauvages ; et de 1746. pareils alimens avoient tellement épuisés leurs forces, qu'ils sembloient des cadavres ambulans. Ils marchèrent, ou plutôt ils se traînèrent toute la nuit sans essuyer aucun péril : mais à la pointe du jour ils aperçurent quatre navires, dont la proue étoit tournée vers eux. Il leur étoit impossible de fuir sans être découverts : ils se couchèrent à terre à travers des saules, où, devenus invisibles, ils restèrent jusqu'à ce que les navires eussent disparu. Ils ne savoient quel parti prendre : enfin, dans cette situation désespérante, ils se déterminent à se rendre au château de Clamonald.

Pour comble de maux, ils rencontrent sur la route des domestiques épouvantés qui leur racontent que leur maître venoit d'être arrêté, que sa maison étoit remplie de soldats qui en visitoient les lieux les plus cachés, et qu'heureusement mademoiselle Macdonell en étoit partie la veille. Le prince, frappé de cette nouvelle, tomba dans la plus profonde mélancolie : après avoir été plongé pendant quelque temps dans une espèce d'assoupissement, il réfléchit que cette fidèle amie ne se seroit point retirée avec tant de précipitation sans avoir pris des mesures pour assurer leur vie et leur liberté ; il étoit également possible que pour veiller à sa propre sûreté elle eût oublié les intérêts de ses amis. Dans cette perplexité le capitaine Oneil fut encore détaché pour aller aux informations. Il dirige ses pas vers l'endroit qui avoit été d'abord marqué : il aperçoit un paysan qui coupoit du bois. Le paysan,

démêlant son embarras, lui demanda ce qu'il
1746. cherchoit. Oneil, se couvrant du masque de la gaieté, lui dit d'un ton léger et badin : Je cherche une charmante demoiselle qui se promène dans ce bois. Ne seroit-ce pas, répondit le paysan, mademoiselle Macdonell ? Justement, réplique le capitaine. Venez avec moi, dit le bûcheron : elle est dans un bois voisin, où elle vous attend. Il suit son guide, et la trouve agitée des plus cruelles inquiétudes, et beaucoup plus occupée des malheurs du prince que du danger dont elle est elle-même menacée : elle lui apprend qu'au moment de leur débarquement dans l'île les ennemis y étoient descendus, et qu'à leur approche elle avoit pris le parti de s'éloigner du château de Clamonald ; elle ajouta que présumant que le prince seroit retourné dans la caverne qui lui avoit déjà servi d'asile, elle s'étoit transportée chez l'honnête paysan qui les avoit assistés, où ne les voyant point arriver, elle s'étoit déterminée à repasser dans l'île, conduite par ce paysan officieux. Après ce préambule affligeant, elle lui communiqua une résolution encore plus désespérante : « Il n'est, dit-elle, » qu'un moyen pour sauver le prince : vous » êtes trois, et je n'en puis sauver qu'un ; il « est juste qu'il ait la préférence. Il faut qu'il » prenne des habits de femme, et qu'il con- » sente à passer pour ma femme de-chambre ; » j'apporte avec moi tous les ajustemens né- » cessaires : ainsi allez le prévenir de cette ré- » solution, qui est la seule ressource qui lui » reste ».

Oneil court s'acquitter de sa commission.

Le

Le prince frémit à la seule idée de se voir séparé de ses deux amis : il verse des larmes de tendresse et de désespoir ; il les embrasse, et leur jure de vivre ou de mourir avec eux. Ces serviteurs fidèles, ces amis généreux, lui représentent qu'ils sont disposés à subir les plus cruels supplices et la mort la plus ignominieuse, pourvu qu'il consente à vivre en suivant le conseil qu'on lui donne. Le capitaine Oneil lui apprit que les ennemis n'étoient descendus dans l'île que pour se saisir de M. Clamonald et de sa famille, et qu'ayant exécuté leur commission ils s'en étoient éloignés avec leurs prisonniers ; ainsi, qu'il leur seroit plus facile de trouver un asile. Mademoiselle Macdonell, s'élevant au-dessus de la crainte des périls, va joindre le prince, qu'elle voit plongé dans la douleur, causée par la séparation qu'on lui propose ; elle lui fait les plus vives instances pour lui en faire sentir la nécessité. Oneil et Sullivan, qu'on sembloit sacrifier à sa sûreté, furent assez généreux pour appuyer ses raisons. Ils ne lui étoient utiles que pour le consoler ; et en partageant ses malheurs, ils n'avoient fait que les aggraver. Mademoiselle Macdonell promit de ne rien oublier pour les soustraire au péril. En effet, elle avoit déjà fait préparer une barque pour les conduire à Raza, où elle les adressoit à M. Suralde, gentilhomme affectionné aux Stuart, et qui, en refusant de prendre parti dans cette guerre, ne s'étoit point rendu suspect au roi George, dont il étoit l'ennemi secret. 1746.

Enfin ces deux incorruptibles amis consentirent à partir sur le champ. Il est aisé aux

âmes sensibles de concevoir combien ce mo-
1746. ment fut douloureux : ils s'embrassent en confondant leurs larmes : ils se regardent sans pouvoir prononcer leurs tristes adieux. Que le silence de la douleur est éloquent et pathétique ! Le prince tombe en défaillance : ils profitent de ce moment pour s'éloigner de cette terre de pleurs et de mort ; ils partent avec un paysan qui leur sert de guide. Qu'un prince capable d'aimer inspire de l'attachement ! c'est une délicieuse jouissance réservée à quelques grands qui seuls sont dignes de l'être : l'amour est un tribut qu'on leur paie sans effort ; peuvent-ils le recevoir avec dédain.

Le prince revenant à lui-même, ne voit plus ses amis ; il se croit seul dans l'univers : mais cette séparation fut la cause de son salut. Les chefs de sa faction qui s'étoient embarqués dans le port d'Arisaig étoient arrivés heureusement en France. Sheridan, en descendant à terre, s'étoit rendu en poste à la cour, pour faire un détail au roi de tout ce qui s'étoit passé à la journée de Culloden. Il dit qu'il avoit laissé le prince avec son fidèle Sullivan dans la montagne de Glan-Morar, et que, s'ils n'étoient pas morts de faim, il étoit probable qu'ils étoient péris sur mer en passant dans quelque île. Heureusement que M. Suralde avoit trouvé le moyen de faire passer M. Sullivan en France. Dès qu'il y fut arrivé, il rendit compte au roi et aux ministres de toutes les infortunes qu'il avoit partagées avec le prince ; il indiqua tous les passages où il étoit plus probable qu'on pourroit le rencontrer. Louis XV, attendri par le récit de tant de souffrances,

ordonna d'équiper sur le champ, à Saint-Malo, deux frégates pour l'aller chercher dans le fond 1746. de l'Ecosse, et de s'exposer plutôt à tout que de revenir sans ce précieux dépôt.

Tandis que cet ami brûlant de zèle agissoit en France pour le soustraire à des dangers toujours renaissans, mademoiselle Macdonell étoit l'ange tutélaire qui le couvroit de ses ailes. Elle avoit fait cacher dans le fond du bois un domestique qui avoit apporté un habillement de femme : elle le fit approcher, et dit au prince que dans ce moment critique il devoit oublier et son sexe et son rang ; qu'il falloit se résoudre à passer pour sa fille de chambre sous le nom de Betty, qui est le même qu'Elisabeth. Rassurée par ce déguisement, elle s'embarque avec Betty et son domestique pour l'île de Skie, où le chevalier Archibald avoit un château. Le prince, transformé en femme, faisoit mal son personnage : mais son teint hâlé, son visage maigre, son menton sans barbe, favorisoient l'illusion des matelots ; ses traits étoient trop défigurés pour fixer l'attention des passagers.

Mademoiselle Macdonell, par différens propos, tâche de le tirer de la mélancolie où il étoit plongé. Quand elle le vit un peu plus tranquille, et qu'elle le crut assez ferme et assez maître de lui pour soutenir le récit des infortunes de ses amis, elle lui raconta que le comte Kelly s'étoit soumis au roi George ; que le 28 avril le lord Lovat avoit été arrêté dans sa maison ; que le même jour George Murray, qu'on supposoit faussement en France, avoit été pris, et qu'il étoit soupçonné de s'être livré

volontairement; qu'il avoit demandé et obtenu
1746. d'être transféré à Londres, où il avoit promis de révéler les secrets les plus intéressans pour le roi, sa famille et l'état; qu'il avoit été conduit sous une nombreuse escorte, et qu'à son arrivée on l'avoit enfermé dans la tour, où il s'étoit offert, moyennant son pardon et une récompense proportionnée au service qu'il s'offroit de rendre, de découvrir tous les ressorts de la faction, et de faire connoître tous les partisans de la maison des Stuart tant en Angleterre qu'en Ecosse et dans l'Irlande; que depuis sa détention on avoit arrêté le comte de Traquair, lady Ogilvie, les dames Mackintosh, Gordon et Kinloch.

O dieu! s'écria le prince, je n'ai plus que le secours de la mort à invoquer! Murray peut-il avoir été assez impie! La vie m'est odieuse, quand je pense que tant d'honnêtes gens vont être enveloppés dans les malheurs qui poursuivent ma famille. Les larmes qui couloient de ses yeux l'auroient trahi: mais heureusement que les matelots, occupés à ramer, ne s'aperçurent point de son angoisse. Dans le même moment un navire parut venir à eux: mademoiselle Macdonell pria les matelots de redoubler leurs efforts pour éviter l'embarras d'être visités; et comme eux-mêmes n'avoient pas envie de subir un interrogatoire qui les eût retardés, ils firent force de rames. Favorisés par un épais brouillard, ils se dérobèrent à la vue du vaisseau qui viroit sur eux, et ils abordèrent à l'île de Skie au milieu de la nuit, sans avoir essuyé d'infortunes.

Aussitôt qu'ils eurent mis pied à terre, ma-

demoiselle Macdonell envoya son domestique au château, qui étoit voisin du lieu où l'on étoit descendu : c'étoit pour s'informer s'il n'étoit point survenu quelque nouvel obstacle qui eût dérangé le projet de les recevoir. En attendant la réponse ils se reposèrent au pied d'un rocher, où, fatigués d'attendre, ils prirent le chemin du château : ils rencontrèrent le domestique, qui leur annonça que la maîtresse, qui finissoit de souper, les attendoit avec impatience; et en effet elles furent reçues avec toutes les démonstrations de la plus tendre amitié. Mademoiselle Macdonell tirant son amie à l'écart, ne crut pas devoir lui faire un mystère de la qualité de sa Betty. La surprise fut agréable : on traita Betty d'une manière conforme à sa dignité; on lui fit servir les mets les plus délicats, et on lui prépara un bon lit. Hélas! depuis long-temps elle n'avoit vécu que de racines, de légumes sans assaisonnement, que de bœuf fûmé, et de farine d'orge, dont elle n'avoit usé qu'avec une économie forcée : elle n'avoit dormi que sur la terre, comme les bêtes sauvages; des feuilles sèches, et quelquefois de la paille, avoient été le duvet où elle s'étoit délassée de ses fatigues. On lui donna des remèdes contre la gale, qui la délivrèrent de cette sale maladie. Les dames la retenoient pendant tout le jour dans leur appartement avec elles, pour ne point l'exposer au danger d'être reconnue par les domestiques. Cette précaution fut son salut. 1746.

L'officier qui commandoit dans l'île, averti par ses émissaires que des étrangers étoient descendus au château, détacha des soldats

pour y faire des perquisitions. Ils s'en font ou-
1746. vrir les portes, montent dans l'appartement où les dames étoient. Betty, avec une contenance assurée, va leur ouvrir la porte, et leur demande ce qu'ils désirent; ils s'avancent sans daigner lui répondre, et ne jettent sur elle qu'un regard d'indifférence et de mépris. Ces satellites, ne trouvant que deux dames occupées de leur travail, visitent les greniers, les caves, les magasins, et les endroits les plus cachés de la maison. Ils interrogent le domestique, et le somment, avec menace, de leur déclarer quels sont les étrangers qu'il avoit accompagnés en passant dans cette île : il leur répond avec ingénuité qu'il étoit venu avec sa maîtresse et sa femme-de-chambre. Les soldats, convaincus par son témoignage et par leurs propres yeux, se retirent, et vont rendre compte à leur officier de leur commission.

Sur ces entrefaites arrive M. de Kinsborough : on lui fait part du déguisement de Betty. Il s'intéresse vivement à son sort, il part avec elle, et la conduit à pied chez lui, où il la croyoit plus en sûreté. Quelques jours après, mademoiselle Macdonell va la trouver chez son nouvel hôte, pour lui annoncer que l'ennemi, sur le soupçon de son déguisement, faisoit d'exactes perquisitions. M. de Kinsborough lui fit alors quitter son habit de femme pour le revêtir des siens ; il s'assura d'un bateau pour le porter à Raza, où il fut généreusement accueilli par M. Suralde. Il avoit ressenti la joie la plus vive en reprenant les habits de son sexe ; son déguisement n'avoit pas été le moins rigoureux de ses supplices : en se considérant

avec l'attirail d'une fille, il rougissoit d'être soupçonné d'en avoir les foiblesses et la pusillanimité; une plus longue métamorphose l'eût à la fin décélé. Sa manière de marcher et de trousser ses jupes, le courage et la vigueur qu'il montroit en passant les torrens et les ruisseaux dont le pays étoit coupé, suffisoient pour trahir son secret, et que c'étoit Achille à la cour de Scyros. Il se flattoit de recevoir des nouvelles détaillées de son cher Sullivan et de son fidèle Oneil: tout ce qu'on put lui apprendre, c'est qu'ils s'étoient embarqués, et qu'on les croyoit hors de l'Ecosse. 1746.

Il resta pendant quelques jours chez M. Suralde; mais craignant d'exposer ce gentilhomme à être sacrifié pour lui, et en même temps pour dépayser ceux qui le poursuivoient, il résolut de se retirer dans l'île de Skie, et de se réfugier chez le lord Kinon, dont la maison étoit située dans la partie de l'île opposée à celle où le château du chevalier Archibald étoit placé; il s'embarqua, et descendit dans un lieu voisin du château. Etranger dans un pays dont il ne connoissoit point les issues, il tenoit une route incertaine, lorsque la fortune lui offrit un guide, dont le zèle et la fidélité surpassent tout ce qu'on lit dans l'histoire des temps fabuleux: c'étoit un capitaine qui avoit servi dans son armée. Ce gentilhomme le fixe et croit le reconnoître; pour mieux s'en assurer, il s'approche, et lui demande s'il n'étoit pas le prince Charles-Edouard Stuart. Le prince, croyant être en présence d'un assassin, lui répond avec une fermeté audacieuse: « Oui, je suis le prince

» Charles-Edouard ; » et voyant que cet officier étoit seul, il s'avance fièrement vers lui
1746. dans la résolution de le tuer, ou de périr plutôt que de se rendre son prisonnier. Ce capitaine, jugeant de son dessein à sa contenance, lui crie : « Arrêtez, prince : vous n'avez pas » dans le monde de serviteur plus fidèle, ni » plus disposé à répandre son sang pour vous. » Je suis le capitaine Maclean, qui ai marché » sous vos drapeaux dans cette guerre désastreuse, et qui suis encore résolu de vous » faire le sacrifice de ma vie ; commandez, et » je suis prêt à vous accompagner partout où » vous irez ».

Quoique ce nom fût d'un mauvais augure depuis que les deux frères de ce nom l'avoient abandonné, celui-ci, sorti d'une autre famille, n'avoit que des inclinations généreuses. Le prince, revenu de son erreur, le reconnut, et l'honora d'une confiance sans réserve ; ils allèrent de compagnie au château du lord Kinon, qui n'étoit éloigné que de quelques milles. Ce nouveau compagnon lui apprit que M. de Kinsborough venoit d'être arrêté, sur le soupçon de lui avoir donné une retraite, et que mademoiselle Macdonell avoit eu le même sort, avec le maître-d'hôtel du chevalier Archibald.

Quelque affligeante que fût cette nouvelle, son cœur fut encore plus cruellement déchiré en apprenant que George Murray avoit conservé toutes les lettres de ceux qui avoient embrassé sa défense, et qu'elles étoient autant de titres qui, déposant contre eux, alloient conduire sur l'échafaud tous les amis secrets que la maison des Stuart avoit dans les trois royau-

mes ; qu'en conséquence de ces monstrueuses dénonciations, tous les cachots étoient remplis, et que toutes les familles étoient dans la plus grande désolation. Pendant qu'on affligeoit son cœur par ce triste récit, ils arrivent chez le lord Kinon. Ce seigneur, courbé sous le poids des années, vent se jeter à ses pieds pour les arroser de ses larmes ; le prince le prévient, le serre dans ses bras, et l'embrasse avec les témoignages de la plus vive sensibilité. Ce respectable vieillard, dans une effusion de joie mêlée de tristesse, lui annonce que, par intérêt pour sa vie, il ne peut le garder qu'une nuit dans sa maison, et même qu'il est nécessaire qu'il sorte de l'île avant la renaissance du jour, parce que, depuis la détention de mademoiselle Macdonell et de M. de Kinsborough, le pays étoit couvert d'espions ; ainsi, que le parti le plus prudent étoit de passer dans le continent, et de pénétrer dans la tribu de Morar, pour se joindre à l'intrépide Donald-Lochgarie, qui, à la tête de cent hommes aussi déterminés que lui, bravoit les vengeances et les menaces du duc de Cumberland. Il fallut se résoudre à s'éloigner ; il se mit en marche, accompagné de Maclean. 1746.

Une barque qu'un heureux hasard offrit, les porta dans le continent. Quoiqu'ils usassent des plus grandes précautions dans leur marche, il étoit difficile d'échapper à la vigilance des ennemis : les détachemens étoient si multipliés, que le prince seroit tombé en leur puissance, si, par un héroïsme de zèle et d'amitié, le capitaine Maclean ne se fût offert pour lui faire le sacrifice de sa vie. C'est un de

ces traits dont on ne voit point d'exemple, même dans les guerres religieuses, où le fanatisme élève l'âme au-dessus des terreurs de la mort. Ils aperçoivent un détachement auquel il est impossible d'échapper : « Prince, s'écria-» t-il, je vais chercher la mort pour vous sau-» ver la vie ». Le prince veut combattre en vain cette résolution, il le trouve inébranlable: Maclean s'arrache de ses bras, et court avec précipitation vers le chemin que suivoit le détachement. Dès qu'il croit en être aperçu, il affecte d'être épouvanté; il fuit comme s'il eût voulu se dérober à la poursuite : on court après lui, on le saisit. Il est sommé de déclarer l'endroit où le prince est caché; il avoue qu'il le sait, et refuse de le déclarer. On emploie les plus effrayantes menaces : sa constance paroît ébranlée; il affecte de craindre les tourmens et la mort : « Promettez-moi, dit-il, ma grâce » et ma liberté, et je vous conduirai dans l'en-» droit où le prince s'est réfugié ». L'officier, ébloui par l'éclat de cette promesse, s'engage sur son honneur à lui faire accorder plus qu'il ne demande. Maclean, généreusement infidèle à sa promesse, déclara un chemin opposé à la route qu'il savoit que le prince devoit prendre, et cet officieux mensonge lui donna le temps de s'éloigner. L'officier du détachement, furieux d'avoir été trompé, fait lier Maclean, et passe dans l'île, pille le château du lord Kinon, et, sans respect pour sa vieillesse, il le charge de chaînes, ainsi que tous ses domestiques, et les envoie tous, avec Maclean, sous une forte escorte, au duc de Cumberland, pour prononcer sur leur sort.

1746.

La générosité de Maclean a quelque chose de si héroïque, qu'elle prête à la fable les couleurs de la vérité. Damon et Pythias voulurent se sacrifier l'un pour l'autre. Ce qu'ils firent par un enthousiasme d'amitié, Maclean l'exécuta par devoir ; exemple d'autant plus rare, que les princes, inspirant d'ordinaire plus de respect que d'amour, ne doivent pas se promettre d'exciter cette sensibilité qui ne peut se trouver que dans des égaux : des sujets obéissans ne sont pas toujours des sujets amis. Damon et Pythias excitèrent l'admiration de Denys le Tyran, qui, au lieu de les punir, les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. La destinée de Maclean fut bien différente ; il fut traité en scélérat, et fut jugé digne des plus grands supplices. Il entendit prononcer son arrêt de mort sans émotion, et se félicita jusqu'au dernier moment d'avoir sauvé la vie de son prince par le sacrifice de la sienne. Ce héros de l'amitié, dont le nom devroit être gravé sur le marbre et l'airain, périt par le supplice infâme de la corde : le roi George ignora dans ce moment combien il est glorieux de respecter la vertu jusques dans un ennemi. Tous les souverains qui ont seuls le pouvoir de pardonner ne font pas assez usage de ce privilége.

1746.

Le prince, tandis que Maclean s'immoloit pour lui, descend au pied des montagnes de Lochabir : isolé dans cette terre affreuse et déserte, il la traverse sans guide et sans compagnon ; il parcourt la haute montagne de Morar, et sur la fin de juillet il eut le bonheur de joindre l'intrépide Donald-Lochgarie et ses

compagnons. Il en fut reçu comme un libéra-
1746. teur; et cette troupe de braves, en le voyant à leur tête, se crut invincible, et capable de conquérir l'univers : tous lui protestent qu'ils étoient disposés à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de sa cause. Pendant toute sa route il n'avoit vécu que de fruits sauvages, et il n'avoit couché que dans des grottes habitées par des bêtes féroces : ainsi ses forces étoient épuisées; il ne lui restoit que son courage. Quoiqu'il se crût en sûreté dans ce nouvel asile, il étoit secrétement humilié de se trouver au milieu d'hommes désespérés, qui avoient assez de courage pour défier la mort, mais qui n'étoient point assez nombreux pour relever son parti; d'ailleurs, cette troupe étoit composée d'aventuriers qui, faisant un trafic de leur sang, n'aimoient à se servir de leurs armes que pour piller avec impunité : mais du moins il y trouvoit des vivres, un lit, avec l'avantage de pouvoir être instruit de tout ce qui se passoit sur mer et dans le continent. Il ne pouvoit apprendre rien que d'affligeant. La nouvelle de la détention du lord Kinon et le supplice du généreux Maclean semèrent un surcroît d'amertume sur ses jours. Ses peines furent un peu adoucies en apprenant que le fidèle Sullivan avoit gagné un capitaine de vaisseau pour le transporter en France, et que le brave Oneil, étant tombé dans un parti d'Anglais, avoit été conduit dans le château d'Edimbourg; mais qu'étant officier au service de France, il avoit été relâché sur sa parole.

On doit observer ici, pour l'honneur des

Écossais, que l'éclat de l'immense salaire promis à ceux qui livreroient le prince mort ou vif, ne trouva point d'âme assez basse pour attenter à ses jours. Forcé, dans ses courses errantes, de se confier à tant d'hommes différens, dont la plupart étoient provoqués au crime par le besoin, il traversoit, désarmé, les bois, les montagnes et les déserts : partout il trouvoit des amis, ou du moins des personnes discrètes dont il intéressoit la pitié. Il avoit tant de confiance dans l'humanité de ce peuple à moitié sauvage, qu'il ne soupçonnoit pas pouvoir y trouver des traîtres et des assassins, même parmi ses ennemis. Tandis qu'il traversoit les montagnes de Lochabir, il se sentit si pressé de la faim, si accablé de fatigue, qu'il se hasarda d'entrer dans une maison dont il savoit que le maître s'étoit déclaré contre lui. « Le fils de votre roi, lui dit-il, vient vous demander du pain et un habit : je sais que vous » êtes mon ennemi ; mais je vous crois trop » noble, trop généreux, pour abuser de ma » confiance et de mon malheur. Donnez-moi » des vêtemens, et gardez soigneusement les » haillons qui me couvrent, pour me les rapporter un jour dans le palais des rois de la » Grande-Bretagne ». Que la vertu malheureuse inspire de respect ! Le gentilhomme, frappé de tant de grandeur, pourvut à tous ses besoins, et eut encore la discrétion de ne pas révéler cet important secret. Cette fidélité fait le plus bel éloge de la nation écossaise, et doit effacer la tâche dont elle se couvrit en livrant Charles Ier.

1746.

Les frégates armées à Saint-Malo portoient

douze Ecossais, qui, comme les capitaines, avoient ordre d'obéir au colonel Waren dans tout ce qui concernoit la personne du prince. Ces frégates, en sortant du port, furent aperçues par des vaisseaux de guerre anglais, qui leur donnèrent la chasse : elles firent force de voiles ; et s'étant dérobées à la vue de l'ennemi, elles dirigèrent leur route vers le couchant de l'Irlande, d'où elles allèrent jeter l'ancre à l'île de Mull, où le prince, un an auparavant, étoit débarqué. Dès qu'on eut mis pied à terre, les douze Ecossais se répandirent dans différens cantons du royaume, et assignèrent un point de réunion. Un d'eux apprit que le prince s'étoit retiré auprès de Lochgarie : il va le chercher ; il le trouve, et le presse de partir sur le champ. Ils étoient à trente-deux lieues de la mer, et ce grand éloignement les exposoit à tomber entre les mains de ses ennemis : on eut peine à le résoudre à se travestir en femme ; la nécessité surmonta son aversion pour cette métamorphose. Quoique déguisé, il ne marcha que de nuit, restant pendant le jour dans des cavernes ou dans les bois. Tous ses partisans furent bientôt instruits qu'il étoit arrivé à Lochnanaugh deux navires pour le transporter en France avec les restes de son parti : cette troupe, éparse çà et là, se rendit avec empressement à ce port fortuné ; et comme, à l'exemple du prince, ils se cachoient pendant le jour dans les cavernes, il arriva par hasard qu'en voulant entrer dans une de ces cavernes, il la trouva si remplie, qu'à peine put-il y trouver place. Quelle fut sa surprise quand il démêla

1746.

dans la foule le lord Elcho, le capitaine Macpherson, le docteur Cameron, et deux Français, père et fils, nommés Brisdale ! Il éprouva, surtout, une émotion délicieuse en retrouvant son cher Lochiel, dont il avoit amèrement pleuré la mort. Cette réunion leur fit oublier les maux passés ; tous semblèrent recevoir une nouvelle vie. 1746.

Le prince, arrivé à Lochnanaugh, fut sollicité de s'embarquer sur le champ. Dès qu'il fut monté sur la frégate, le colonel Waren ordonna de mettre à la voile. « Non, dit le » prince, je veux attendre mes amis ; j'aime » mieux mourir victime de leur retard que de » mériter le reproche d'être ingrat : je serai le » dernier à quitter le pays ». Vingt-cinq gentilshommes et cent sept autres personnes de conditions différentes profitèrent de ce délai, et arrivèrent à temps pour s'embarquer ; attention d'autant plus méritante, qu'il avoit tout à hasarder en différant son départ. Quoique prince, il ne se crut point dispensé de la reconnoissance. On arrêta trois espions anglais qui, pendant la route, l'avoient toujours suivi ; on se saisit encore d'un navire chargé de farine pour le compte d'un marchand écossais. Quoiqu'on en pût avoir besoin, il ordonna de le relâcher, et même il fit remettre les espions en liberté, ne voulant laisser dans cette terre de larmes que des monumens de sa bienfaisance, et des témoignages qu'il n'étoit point venu faire la guerre en pirate. Enfin, le 22 septembre, il mit à la voile : les frégates avoient été retenues dans le port pendant sept jours par une violente tempête, qui produisit un effet favorable,

en obligeant les vaisseaux anglais qui cou-
1746. vroient la mer à s'éloigner. Un brouillard épais favorisa l'évasion des frégates, qui ne furent point aperçues; et après six jours d'une heureuse navigation, elles mouillèrent à Morlaix.

Le jour suivant les deux Brisdale furent arrêtés sur le soupçon qu'ils avoient voulu livrer le prince au duc de Cumberland : on les transféra, par ordre du roi, dans le château de Saumur, où l'on instruisit leur procès, et l'on ne trouva point de preuves pour les juger coupables. Le prince, échappé à tant de périls, avoit droit de se croire heureux. Le souvenir des maux passés est une espèce de jouissance; mais, né sensible, il étoit dévoré d'inquiétudes sur le sort de ses amis délaissés, qui tous alloient souffrir pour sa cause. Enfin il prit la poste pour se rendre à Fontainebleau, où le roi, la reine, et toute la famille royale, lui firent l'accueil le plus honorable; les courtisans empressés copièrent leur maître; tous les cœurs étoient attendris au récit de ses infortunes. On le reconnut pour prince de Galles; et ce fut sous ce titre que les ambassadeurs des puissances alliées de la France lui rendirent visite. Le roi lui fit compter 80,000 francs pour ses plus pressans besoins. Il vint ensuite dans la capitale, où la multitude s'empressa sur ses pas. Il prit un hôtel, et le prince Benoît son frère fut loger avec lui. Tandis qu'il jouissoit de l'admiration des Français, ses amis montoient sur des échafauds en Angleterre.

La perfidie de George Murray ouvrit la

source des torrens de sang qui inondèrent l'Ecosse et l'Angleterre. Ce célèbre délateur avoit conservé les lettres qui lui avoient été adressées quand il exerçoit les fonctions de secrétaire : ces lettres, qui auroient dû être brûlées aussitôt qu'elles avoient été reçues, furent remises au ministère, et servirent de témoignage contre ceux qui les avoient écrites. Murray comparut, le 4 août, devant le lord chancelier, assisté de deux secrétaires d'état et de deux secrétaires du conseil. Au lieu de chercher à se justifier lui-même, il offrit de déclarer tous les secrets du parti dont il avoit été un des principaux chefs, pourvu qu'on lui assurât sa grâce. Le chancelier lui répondit que c'étoit par l'importance et la sincérité de ses aveux qu'il devoit espérer d'obtenir son pardon. Il subit ensuite un interrogatoire qui dura trois heures. Il livra les lettres de correspondance, qui découvrirent tous ceux qui s'intéressoient à la cause des Stuart tant en Angleterre qu'en Ecosse : il produisit une liste de quatre mille quatre cents personnes qui, dans la seule ville de Londres, contribuoient au soutien de cette maison proscrite. Il fit voir que, depuis 1742, cette contribution excédoit la somme de 700,000 liv. sterling.

1746.

Une déclaration aussi importante lui mérita non-seulement sa grâce, il fut encore gratifié de 80,000 livres de rente annuelle à prendre sur les confiscations des biens de ceux qu'il avoit décélés. Plus les traîtres se rendent odieux, plus ils sont magnifiquement payés ; leur opulence éternise la bassesse de leur in-

fâme ministère. Ce délateur, indifférent pour
1746. l'estime publique, alla jouir de son infâme salaire dans le fond de l'Ecosse, où, par un reste de vertu, il fut suivi par ses remords. Les contributions levées dans la capitale en faveur du prétendant soulevèrent toute la nation ; on craignit que tant de profusions n'épuisassent, avec le temps, la source qui soutenoit l'industrie commerçante. Le roi George partagea le ressentiment du peuple, parce qu'il étoit à présumer que le prétendant n'usoit de ses largesses que pour fomenter des troubles et alimenter les mécontens.

Ce prince, dérogeant à ses inclinations généreuses et bienfaisantes, crut devoir adopter un système de rigueur pour étouffer dans le sang des coupables tout germe de rebellion. Le lord chef de la justice eut ordre de se transporter dans la prison de la halle Sainte-Marguerite, pour instruire le procès des officiers de la garnison de Carlile. Le gouverneur, nommé Townley, avoit été lieutenant au service de France dans le régiment de Limousin. La résistance qu'il avoit proposé de faire quand Carlile fut assiégée, le rendit plus criminel. Il invoqua, comme officier français, les lois de la guerre et la protection du cartel entre les deux couronnes : ces lois restèrent muettes, il ne fut point écouté. Le lord chef de la justice le condamna, avec sept autres officiers de la garnison, à être pendu, à avoir la tête coupée, les entrailles arrachées, et le corps écartelé, pour être ensuite exposé dans quatre différens quartiers, comme un monument de la

vengeance dont on punissoit les ennemis du gouvernement. 1746.

Le 10 d'août fut marqué pour l'exécution ; ils furent traînés sur la claie dans la plaine de Kennington, près de Londres. On les vit marcher à la mort avec la constance et l'alégresse des premiers martyrs : ils haranguèrent les spectateurs sur les droits de la maison des Stuart, dont ils se glorifioient de mourir les innocentes victimes, sur l'usurpation des princes d'Hanovre, sur la vénalité des mauvais citoyens qui livroient leur patrie à l'ambition de leurs corrupteurs. Le shérif qui présidoit à l'exécution, scandalisé de la hardiesse de cette harangue séditieuse, voulut imposer silence à ces orateurs ; mais le peuple, qui fait la loi dans ces sortes d'assemblées, cria qu'on eût à les laisser parler : alors ils continuèrent non-seulement à haranguer, mais ils jetèrent encore dans la foule divers billets où leurs derniers sentimens étoient exprimés ; ils en remirent un au shérif, par lequel ils déclaroient que ne pouvant éviter la mort, ils l'attendoient en guerriers courageux, pour la cause du roi Jacques et de sa royale famille, et que s'ils étoient encore en liberté d'agir, ils sacrifieroient tout pour les rétablir dans leurs droits. Après avoir terminé leur harangue, ils jetèrent dans la foule leurs livres de prières et leurs chapeaux bordés d'or. Le bourreau s'étant approché, tira de leurs poches leurs bonnets, dont il couvrit leurs visages. Ils furent pendus les uns après les autres, sans témoigner la moindre crainte et la plus légère foiblesse. Ils ne restèrent que quelques minutes au gibet ; le

bourreau les en détacha pour leur couper la
1746. tête, pour leur ouvrir le ventre, d'où il arracha le cœur, et en battit leurs joues; leurs entrailles furent jetées dans un brasier ardent; leurs corps, partagés en quatre quartiers, furent exposés dans quatre endroits différens. La tête du gouverneur fut envoyée à Carlile, comme un trophée remporté sur la rebellion. Cette espèce de barbarie exercée sur des cadavres insensibles, est un reste de férocité de ces temps où l'on arrachoit le cœur des criminels quand ils respiroient encore. Les lois sont aujourd'hui plus indulgentes : elles n'ont conservé que l'image de ces supplices atroces, et elles produisent également une terreur salutaire. La multitude est toujours inquiète sur le traitement qu'on fera subir à son cadavre.

Tel fut le prélude de ces scènes sanglantes, qu'une politique prévoyante justifie, et dont l'humanité compatissante frémit. Pendant qu'on dressoit des échafauds et des gibets dans les environs de Londres, on donnoit, dans Edimbourg, des spectacles bouffons, pour avilir, aux yeux du peuple, la faction vaincue. Tous les drapeaux pris à la bataille de Culloden furent portés dans toutes les rues et les places publiques de cette capitale de l'Ecosse : le bourreau portoit avec pompe celui du prince Edouard; les autres étoient entre les mains de la plus vile canaille : tous ces trophées, après avoir excité les dérisions insensées de la populace, furent jetés dans le feu avec l'effigie du pape et du prétendant.

Il restoit de plus illustres victimes à immoler. Quoique la France fût en guerre avec

l'Angleterre, Louis XV, respectant les droits de l'humanité, voulut prévenir l'effusion du sang qu'on alloit verser sur les échafauds ; il écrivit en faveur des infortunés qui attendoient la mort dans les prisons de Londres. Son intercession fut regardée comme un outrage : le ministère anglais fut scandalisé de ce qu'une puissance ennemie osoit demander la grâce de sujets qui s'étoient rendus rebelles pour la servir ; c'étoit aigrir le mal dont on vouloit arrêter les progrès. 1746.

L'on avoit à juger les lords Kilmarnock, Cromartye et Balmerin : le grand chancelier fut nommé grand steward ; dignité qui ne s'exerce qu'au couronnement des rois, et quand il s'agit de juger les pairs : c'est de lui qu'ils reçoivent les ordres, et il leur commande en souverain pendant son règne passager. C'est dans la grande salle de Westminster qu'il les convoque par des lettres écrites en latin, et scellées de son sceau ; il ne peut prononcer aucune sentence sans le concours de douze pairs. Son tribunal offre une pompe majestueuse et lugubre ; il s'y rend avec un cortége de six massiers placés aux portières de son carrosse. Quand il instruit le procès, il est assis sous un dais, et les pairs sont à ses côtés ; l'huissier de la couronne remet sa commission au roi d'armes, qui la lui présente à genoux. De forts émolumens sont attachés à l'exercice de sa dignité, comme à celles de tous les grands officiers de la couronne ; il reçoit cent guinées par jour, tant qu'il est en exercice : mais les procès sont trop tôt terminés pour qu'il puisse s'enrichir. Quand les accusés comparoissent à

son tribunal, un huissier crie trois fois : *oyez, oyez, oyez*. Ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que le bourreau est armé d'une hache, dont le tranchant est tourné vers le grand steward; et quand l'arrêt de mort est prononcé, le tranchant de cette hache est tourné vers le criminel. Aussitôt que le jugement est rendu, sa dignité est abolie ; il rompt sa baguette, et rentre dans l'ordre de simple citoyen.

1746.

Jugement des pairs.

Jamais cause ne fut plus intéressante, et jamais assemblée ne fut plus solennelle, soit par la dignité des accusés, soit parce qu'elle enveloppoit dans la condamnation de ces trois lords celle de presque toute la nation écossaise. Les pairs furent convoqués, selon l'usage, dans la salle de Westminster, et tous furent exacts à s'y rendre dès la pointe du jour. Un fort détachement alla se former en bataille sur la place, devant la tour de Londres, prison ordinaire des criminels d'état : le général Folliot, Normand réfugié, qui, sans le secours de la naissance, s'étoit élevé aux premiers grades de la guerre, fut nommé pour commander ce détachement. Il fit monter les trois lords dans trois carrosses différens. Sur les neuf heures, le grand steward se rend à Westminster, dans un carrosse de parade, suivi de cinq autres : les juges du royaume, les maîtres des rôles, les pairs et les autres officiers, s'y rendent successivement. Le prince de Galles, ses frères et le duc de Cumberland, voulurent assister à ce fameux jugement qu'on alloit prononcer en faveur de leur maison. Cette assemblée offroit un spectacle auguste, mais effrayant pour des accusés.

Henri Pelham, après avoir reçu la patente de grand steward, se rendit à Westminster; 1746.
et, armé de la baguette blanche, qui est le symbole de cette dignité, il envoya l'ordre au gouverneur de la tour de remettre les prisonniers au général Folliot. Chaque carrosse étoit escorté de soldats qui marchoient à pas lents. Dès que les trois criminels furent arrivés au palais, le grand steward ordonna au greffier de la couronne d'aller les citer, et de les faire comparoître l'un après l'autre. Il demanda au lord Kilmarnock, qui comparut le premier, s'il n'avoit rien à alléguer pour infirmer la sentence de mort qu'on alloit prononcer contre lui. Voici quelle fut sa réponse :

Les accusés comparoissent.

« Depuis que je suis en âge de connoître mes » devoirs, j'ai saisi toutes les occasions pour » témoigner mon attachement au roi régnant. » J'ai mon fils qui a l'honneur de servir sa ma» jesté : ses actions et sa conduite sont des » preuves convaincantes que je l'ai élevé dans » les mêmes principes de zèle et de fidélité » pour la constitution actuelle du royaume, » d'où je confesse que dépendent la liberté et » les priviléges de la nation. Je ne me suis pré» cipité dans la rebellion qu'après la bataille » de Preston-pans; et depuis que je m'y suis » engagé, j'ai fait tout ce qui m'a été possible » pour empêcher qu'on ne maltraitât les sujets » du roi. J'aurois pu me sauver par la fuite; » mais j'ai mieux aimé recourir à la clémence » de sa majesté que d'être redevable de ma vie » à la pitié du roi de France, qui a daigné in» tercéder pour moi. J'ai détesté jusqu'à la » pensée qu'un prince étranger osât prescrire

Discours du lord Kilmarnock.

1746. » à un roi de la Grande-Bretagne la manière » dont il devoit traiter ses sujets rebelles. Je » veux n'être redevable de ma vie qu'à mes » concitoyens ».

Après avoir ainsi parlé, il se retira, et le lord Balmerin comparut. On lui demanda ce qu'il pouvoit alléguer pour sa justification ; il répondit en ces termes : « Les juges du comté » de Surrey n'ont point eu le droit de recevoir » des accusations contre moi. Leur commis- » sion se bornoit à ce qui s'étoit passé à la » prise de Carlile, et il n'a point été prouvé » que j'y fusse présent ; ainsi je demande très- » humblement que toute cette instruction soit » annulée, et qu'il me soit accordé des avo- » cats pour ma défense ». Cette demande lui fut octroyée, et on lui en laissa le choix. Ces avocats eurent ordre d'aller conférer avec lui sur ses moyens de défense, aussitôt qu'il seroit retourné à la tour. Ce privilége accordé aux criminels est conforme à l'humanité. Tout accusé tremble à la vue de ses juges, il ne lui reste plus qu'une lueur de raison : il a besoin des lumières d'autrui.

Réponse du lord Balmerin.

Le lord Cromartye fut cité à son tour. On lui fit la même demande qu'aux deux autres. La vue imposante de cette auguste assemblée abattit son courage : au lieu d'entreprendre de se justifier, il se reconnut coupable, disant qu'il n'avoit d'autre espoir que dans la clémence de sa majesté. Ils furent reconduits à la tour dans le même ordre qu'ils étoient venus. Le bourreau les précédoit portant devant eux sa hache, le tranchant levé. On recueillit les voix, ils furent jugés convaincus du crime de haute

haute trahison. Le grand steward traita ces trois lords avec plus d'ignominie que les officiers de la garnison de Carlile. Ils furent condamnés à être pendus, non jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais à être détachés de la potence étant encore en vie, à avoir les entrailles arrachées pour être brûlées sous leurs yeux, à avoir la tête coupée et le corps mis en quatre quartiers, sauf à la volonté du roi d'en ordonner autrement. Après cette horrible sentence, il se retira dans le même ordre qu'il étoit venu.

1746. Sentence contre les coupables.

Les avocats du lord Balmerin ne purent alléguer rien de légal pour faire surseoir sa sentence. L'assemblée générale fut convoquée pour le 12, quatre jours après la première. Les trois lords comparurent à la barre. Le grand steward leur fit ce discours, dont le fond est le même que celui que tous les stewards prononcent dans toutes les occasions.

Harangue du grand steward.

« Guillaume comte de Kilmarnock, George » comte de Cromartye, vous Arthur Balmerin, dans le cours de cette procédure solennelle, vous savez que vous avez été convaincus de haute trahison par les informations » qui ont été faites, et par les témoins irréprochables qui ont déposé contre vous. Le crime dont vous êtes chargés est réputé le plus » affreux non-seulement par les lois de la » Grande-Bretagne, mais encore par les lois » de toutes les nations. Tous les pairs ici assemblés sont vivement touchés de voir que » des personnes de votre naissance et de votre » rang aient souillé leur nom d'une tache si » flétrissante : mais ils ont du moins la consolation que vous avez fait l'humble aveu de

» votre faute. Deux de vous, mylords, à la
1746. » première interrogation, se sont avoués cou-
» pables, et n'ont trouvé aucune raison pour
» affoiblir les témoignages qui déposoient
» contre eux. Le troisième a déclaré avec can-
» deur qu'il n'avoit rien à opposer aux faits
» allégués contre lui. Cet aveu est un gage cer-
» tain que son cœur est ouvert à un repentir
» sincère, et proportionné à l'énormité du
» crime qu'il a commis.

» Vous, mylord Balmerin, vous avez eu
» recours à quelques subterfuges pour arrêter
» le jugement, et cette assemblée a eu l'indul-
» gence de vous accorder des avocats pour
» prendre votre défense; mais après vous être
» consulté avec eux, vous avez, de votre pro-
» pre volonté, renoncé à cette ressource,
» parce que vous en avez reconnu la futilité.
» Il seroit inutile, dans les circonstances où
» vous vous trouvez, d'aggraver vos maux par
» des reproches sur l'atrocité de votre crime :
» cependant le devoir de la charge dont j'ai
» l'honneur d'être revêtu, exige que je fasse
» quelques réflexions sur les arrêts que la jus-
» tice va prononcer aujourd'hui; il est de mon
» devoir de réveiller dans vos cœurs des sen-
» timens que vous sembliez avoir étouffés.

» Toutes rebellions sont autant d'impiétés
» contre la patrie. Celle-ci est enfantée dans
» des circonstances qui la rendent encore plus
» criminelle. Vous avez pris les armes contre
» un roi dont le gouvernement doux et mo-
» déré ne veut régner que sur un peuple d'heu-
» reux, un roi qui se fait un devoir d'obéir à
» la loi, un roi qui préfère les priviléges de son

» peuple aux prérogatives du trône, et qui ne
» veut être libre que pour assurer la liberté 1746.
» de la nation.

» C'est contre ce père de la patrie que vous
» avez levé vos mains parricides ; c'est sous ce
» roi que vous avez mis la religion la plus épu-
» rée sur le penchant de sa ruine, que vous
» avez levé l'étendard de la rebellion pour
» renverser la plus judicieuse des constitutions
» politiques, qui établit un équilibre entre les
» prérogatives de la couronne et la liberté des
» sujets. Vous, mylords, qui professiez la re-
» ligion protestante, et aviez droit de préten-
» dre aux avantages de cette constitution,
» c'est vous qui vouliez substituer à ces inesti-
» mables biens les bizarres superstitions du
» papisme persécuteur, et le despotisme, qui
» d'un peuple libre auroit fait un peuple d'es-
» claves ! Enfin, vous vouliez nous donner
» pour maître un prétendant que la nation a
» rejeté, qui est élevé dans la religion de Ro-
» me, et dont les principes de gouverner ont
» été puisés dans la cour de France.

» Puisque je fais mention de la France, je
» me trouve obligé, mylords, de vous rappe-
» ler une circonstance sur laquelle vous devez
» faire de sérieuses réflexions, dans les mo-
» mens qui vous restent à vivre. Vous avez
» pris les armes contre votre patrie dans un
» temps où elle étoit engagée dans une juste
» guerre contre la France et l'Espagne, guerre
» qui avoit pour objet l'indépendance et la
» conservation de son commerce et celles de
» ses anciens alliés. Il est vrai que quelques-
» uns de vous ont déclaré n'avoir entretenu

» aucune intelligence avec ces couronnes, et
1746. » qu'ils n'en ont reçu aucune promesse de for-
» tune : mais vous n'en avez pas moins été unis
» avec ces puissances ambitieuses ; et c'est par
» leur assistance que vous avez essayé d'effec-
» tuer l'horrible conspiration que vous médi-
» tiez, pour assujettir cette nation à un maître
» formé dans l'école du pouvoir arbitraire.

» Les autres peuples qui se sont unis avec
» nous pour s'opposer aux vues de la France,
» étoient également intéressés à réprimer
» votre rebellion ; vous combattiez contre eux
» quoiqu'indirectement, parce que, dans la
» présente guerre, c'est de la Grande-Bretagne
» qu'ils tirent leurs principales ressources, et
» que c'est ce royaume qui leur fournit le bou-
» clier qui les couvre.

» Voilà donc les malheurs qui devoient naî-
» tre de votre rebellion, et qui se sont étendus
» jusques sur nos voisins. La Grande-Bretagne
» a été forcée de rappeler ses troupes pour
» veiller à sa propre défense : ses ennemis s'en
» sont prévalus, et leurs mauvais desseins ont
» en partie réussi. Dieu seul connoît les remè-
» des qu'on pourra y appliquer. N'est-il pas
» horrible que des hommes qui se disent An-
» glais et protestans, deviennent les artisans
» d'une révolution qui se proposoit de ren-
» verser les fondemens de la vraie religion et
» de la liberté, d'employer les richesses et les
» forces du royaume pour réduire ce royaume
» dans la servitude ?

» Ce seroit renouveler nos malheurs que d'ex-
» poser ici tous les fléaux qui ont désolé les
» provinces et leurs habitans, de rapporter

» les meurtres de tant de sujets fidèles qui sont morts les armes à la main : leur mort est un homicide dont vous vous êtes rendus coupables. Quelques-uns, mylords, pour pallier tant d'atrocités, ont eu recours à des sophismes captieux qui n'ont pu éblouir cette assemblée ; d'autres ont tâché d'exciter la compassion : mais ce n'est pas ici le cas d'écouter ce sentiment ; ce tribunal ne connoît point la pitié quand il s'agit de punir le plus affreux des attentats, quand il s'agit de venger la patrie, et tant d'innocens qui sont morts victimes de cette rebellion. 1746.

» Tous ceux qui prennent les armes contre un gouvernement légitimement établi, justifient les violences qu'on exerce contre eux, ou pour les punir, ou pour contenir les autres dans le devoir. Enfin, puisque le devoir me prescrit d'exposer tous les motifs qui peuvent exciter vos remords, je vous invite, mylords, à vous citer à votre propre tribunal, et à y peser les raisons qui peuvent vous avoir entraînés dans la séduction.

» Chacun de vous jouit du commun bienfait répandu sur la nation sous ce gouvernement doux et modéré que vous avez voulu renverser en violant les sermens les plus solennels ; c'est vous, mylords, qui en avez recueilli les plus précieux avantages. Vous, mylord Kilmarnock, vous, mylord Cromartye, vous nous avez fait un détail des maximes qui ont été la règle de votre conduite jusqu'au moment de votre rebellion : vous avez été jusqu'alors les plus zélés défenseurs de la constitution. C'est avec la douleur la

» plus amère que je pleure le moment où vous
1746. » vous êtes dépouillés de ces sentimens géné-
» reux : s'ils étoient sincères, mylords, comme
» vous nous l'assurez, comment a-t-il été pos-
» sible que vous soyez passés si rapidement de
» l'obéissance dans la rebellion ? Vous avez en
» cette occasion laissé dans votre apologie un
» vide que je trouve difficile à remplir.

» Je ne puis concevoir que vous ayez été
» entraînés dans le parti de la rebellion par
» l'espoir de quelque succès : vous et vos com-
» plices, avez-vous pu vous imaginer qu'un
» peuple passionné pour sa liberté ne vien-
» droit pas au secours d'un roi père et ci-
» toyen, qui le laisse jouir de tous ses droits,
» et qui ne gouverne que par les lois ; enfin,
» d'un roi qui, protecteur de nos autels, trans-
» met à sa famille son zèle pour la religion
» protestante? Il falloit être bien aveugle pour
» ne pas pressentir que le corps de la nation
» ne prendroit pas les armes pour s'opposer à
» une entreprise qui tendoit à la dépouiller de
» ses plus nobles prérogatives.

» Enfin notre heureuse destinée et celle de
» notre postérité a triomphé de la perversité
» des rebelles. A peine eurent-ils levé l'éten-
» dard de la révolte, que les fidèles sujets de
» sa majesté, aussi attachés à leurs devoirs
» qu'à leurs intérêts, se sentirent embrasés
» d'une généreuse émulation pour servir la
» patrie et leur roi. Les négocians de cette ca-
» pitale, qui forment une des classes les plus
» nombreuses et des plus respectables des ci-
» toyens, offrirent le sacrifice de leur fortune
» particulière pour maintenir le crédit public.

» Les personnes de tous les rangs et de tous
» les ordres montrèrent le même zèle; et, par 1746.
» leur empressement à souscrire aux dons et
» aux emprunts, elles donnèrent l'exemple
» d'un patriotisme inconnu parmi les autres
» nations : ils ont fait connoître que c'est
» l'Angleterre qui enfante de vrais citoyens.
» Le clergé, animé d'un zèle convenable à la
» sainteté de son caractère, s'est précautionné
» contre les ennemis de son troupeau; et les
» fidèles, dirigés par leur exemple et leurs
» maximes, ont concouru à la défense de leur
» roi, de leur culte, d'où dépendent les pros-
» pérités publiques.

» Les rebelles durent être étonnés en voyant
» la fleur de la nation et tous les rejetons des
» plus anciennes familles de ce royaume venir
» en foule au pied du trône, en priant qu'il
» leur fût permis d'exposer leur vie et de sa-
» crifier leur fortune pour une cause aussi glo-
» rieuse; et tous, pour la soutenir, offrirent
» de lever et d'entretenir des troupes à leurs
» propres dépens.

» Quel dut être leur étonnement, quand ils
» virent les deux chambres du parlement et
» du grand conseil de la nation, ce corps re-
» présentant le peuple, animées d'un zèle véri-
» tablement patriotique, suivre les traces de
» leurs ancêtres, et prendre les mesures les
» plus vigoureuses pour soutenir le roi et son
» gouvernement, d'où dépendent l'existence
» de ce parlement et le maintien des priviléges
» de la nation! Si les ennemis de notre pays,
» trompés par de fausses apparences, ont per-
» sisté dans leur illusion, on ne doit l'attri-

I 4

» buer qu'à l'esprit de vertige et d'erreur qui
1746. » présidoit à tous leurs desseins pervers.

» Nous ne pouvons rendre assez de grâces » au ciel de ce que leurs projets sont avortés. » Et vous, mylords, si vous êtes véritable- » ment touchés des intérêts de la religion, » vous avez également sujet de remercier le » ciel, de ce que la mesure de vos forfaits » n'est pas parvenue à son comble. Dieu, qui » veille pour nous, a confondu vos espéran- » ces. Si des accidens qu'on avoit prévus, et » qu'on n'avoit pu prévenir, ont dans le com- » mencement favorisé vos opérations militai- » res, et vous ont enivrés de fausses espéran- » ces, il semble que la Providence l'avoit ainsi » décidé pour rendre votre chute plus écla- » tante, et pour mieux signaler la victoire » remportée à Culloden.

» Nous sentons combien nous sommes rede- » vables à la bravoure que les troupes de sa » majesté ont fait voir dans cette mémorable » journée, ainsi qu'à l'exemple d'intrépidité » que leur a donné un prince de son sang, et » dont les services seront éternellement gravés » dans le cœur de tous les membres de cette » grande assemblée. Si je m'étendois davan- » tage sur les belles qualités de ce grand prin- » ce, je ne ferois qu'exprimer les sentimens » qu'il inspire à toute la nation. Ce fut dans » cette bataille que l'on reconnut combien la » valeur animée par la vertu, la fidélité, et » l'amour de la patrie, est supérieure à la té- » mérité et aux saillies fougueuses des rebel- » les, qui sont à demi vaincus par leurs re- » mords.

» La justice de sa majesté a voulu qu'on fît votre procès selon la rigueur des lois. Sa sagesse a requis de faire connoître que comme une portion de ses troupes a suffi pour dissiper l'armée des rebelles, il suffisoit du cours ordinaire de la justice pour décider du sort de leurs chefs. Le reste de mon ministère n'est pas moins douloureux pour moi qu'il est indispensable : je me vois dans la nécessité de prononcer la sentence que les lois ont dictée, et qu'elles infligent à des forfaits de cette espèce. Cette sentence, quoiqu'horrible, fut dressée par la sagesse de nos pères, comme un garde de la personne sacrée de nos rois, et comme un rempart qui protége notre précieuse constitution, pour être la terreur des méchans et la sûreté des bons. 1746.

» Les lois et cette haute chambre ordonnent que vous, Guillaume comte de Kilmarnock, George comte de Cromartye, et Arthur lord Balmerin, retourniez aux prisons ; que de là vous soyez traînés au lieu du supplice ; qu'y étant arrivés, vous soyez pendus par le cou, et non jusqu'à ce que mort s'ensuive ; que vous soyez détachés de la potence étant encore en vie ; qu'ensuite on vous arrache les entrailles pour être brûlées en votre présence ; qu'on vous coupe la tête, et qu'enfin on mette en quartiers vos corps, qui resteront à la disposition du roi. Veuille le Tout-Puissant avoir pitié de vos âmes ! »

Après avoir prononcé cette harangue funèbre, le grand steward rompit sa baguette, pour montrer que sa commission étoit finie.

1746. Alors on fit sortir les lords Kilmarnock et Balmerin, pour entendre ce que le lord Cromartye avoit à dire, conformément à la demande qu'il en avoit faite. Son discours éloquent et pathétique toucha les cœurs les plus endurcis.

» Mylords,

Discours du lord Cromartye.

» Vous voyez devant vous le complice d'un » crime qui, par sa nature, mérite toute l'indignation de sa majesté, la vôtre, et celle » de la nation : telle est l'idée juste et affreuse » que je m'en forme moi-même. Je n'ai point » voulu lasser votre patience, en alléguant des » prétextes pour pallier mon égarement ; me » reconnoissant coupable d'une haute trahi» son, j'aurois cru en aggraver l'énormité, si » j'avois entrepris de la justifier. Je ne me pro» pose que d'exciter votre compassion et la » clémence du roi ; son cœur et les vôtres sont » mes seuls refuges. Dans la grande angoisse » qui m'accable, j'ai du moins la consolation » de croire qu'à la naissance de la rebellion » vous n'avez trouvé rien de répréhensible » dans ma conduite : vous avez dû connoître » mon attachement à l'heureuse constitution » actuelle de l'église et de l'état. Enfin, pour » démontrer mes sincères inclinations envers » le gouvernement lorsque la rebellion éclata, » j'ose invoquer le témoignage de l'officier qui » commandoit dans Inverness, et celui du » lord président de la cour des sessions en » Ecosse : je suis assuré qu'ils rendront justice » à ma conduite. Mais, mylords, malgré la » ferme résolution où j'étois de rester fidèle

» au gouvernement, j'ai été séduit par l'arti- 1746.
» fice de quelques esprits turbulens et déses-
» pérés, qui m'ont entraîné dans l'oubli de
» mes devoirs. Il est notoire, mylords, qu'à
» peine je fus tombé dans l'abîme, je me sen-
» tis dévoré de mes remords; mais il n'étoit
» plus temps.

» Je ne puis rien vous alléguer, mylords,
» pour justifier mon crime; je me borne à vous
» supplier de ne voir en moi qu'une victime
» d'une erreur passagère, moins digne de
» votre sévérité que de votre pitié. Cette prière
» est moins pour moi que pour autrui. J'ai en-
» veloppé dans mon crime une épouse tendre
» et vertueuse, et un enfant qu'elle porte dans
» son sein; ils vont être punis des peines que
» j'ai seul méritées. Mon fils aîné, par une
» erreur de jeunesse, est devenu complice de
» mon crime. J'ai huit autres fils qui ne sont
» point en âge de connoître l'énormité de l'at-
» tentat de leur père. Puissent-ils, ces objets
» déchirans, attendrir votre cœur, pour ob-
» tenir ma grâce de sa majesté, de vous et de
» ma patrie! puissent le silence de leurs dou-
» leurs et le spectacle de leurs larmes vous
» faire oublier ma faute! puisse la voix de la
» nature suppléer à l'éloquence pour vous flé-
» chir et vous toucher! Faites-moi grâce,
» mais ne me laissez jouir de la vie qu'autant
» que je l'emploierai à effacer mes crimes;
» daignez être mes intercesseurs auprès de sa
» majesté, après avoir été mes juges. Les re-
» mords qu'excite le souvenir de ma rebellion
» me rongent comme sujet et citoyen; le cha-
» grin me dévore comme époux; l'excès de

» ma sensibilité m'accable comme père. Puis-
1746. » siez-vous vous figurer toute l'horreur de
» mon état déplorable ! vous êtes hommes,
» mylords ; vous êtes époux et pères ; et par
» tous ces titres, vos cœurs sont ouverts aux
» inspirations de la nature. Je prie le ciel
» qu'aucun n'éprouve la plus légère partie de
» mes angoisses : mais après tout, si l'on juge
» que ma conservation soit incompatible avec
» le bien public, qu'il n'y ait que mon sang
» qui puisse expier mon crime, ou plutôt mon
» imprudence ; si le sacrifice de ma vie, de ma
» fortune, de ma famille, est jugé nécessaire
» pour l'appaiser ; enfin, si je dois boire ce
» calice d'amertume, ô mon Dieu, que votre
» volonté soit accomplie, et non la mienne ! »

Après avoir prononcé ces dernières paroles, il fit une profonde révérence à l'assemblée, et on le conduisit à la tour. Ce discours touchant attendrit tous ceux qui avoient prononcé sa condamnation : l'aveu de sa faute et de son repentir, l'état de son épouse enceinte, le sort de ses enfans délaissés, l'application qu'il fit de son malheur à tous ceux qui composoient cette assemblée, firent une vive impression ; et la conclusion de son discours parut si généreuse et si chrétienne, qu'il n'y eut personne qui n'éprouvât une tendre émotion, et qui ne fût disposé à être son intercesseur auprès du roi.

Le grand steward ayant rompu sa baguette, cessoit d'être juge suprême, et n'avoit plus que sa voix. La chambre reprit son autorité législative : on délibéra sur le genre de mort

que la sentence infligeoit aux criminels : il fut décidé que la qualité de pair du royaume exigeoit une distinction ; que l'arrêt prononcé contre ces lords étoit plus infâme et plus cruel que celui des officiers de la garnison de Carlile, qui n'avoient été condamnés à avoir les entrailles arrachées qu'après leur mort ; qu'on devoit se borner à leur faire trancher la tête, et qu'on ne pouvoit leur refuser les honneurs de la sépulture. Cet avis eut un suffrage unanime. Les pairs arrêtèrent encore de s'adresser au roi pour obtenir de différer l'exécution de la sentence prononcée contre le lord Cromartye. Telles sont les lois de l'Angleterre : dès que le crime de haute trahison est une fois constaté, et que la sentence de mort est prononcée, il n'est plus au pouvoir du roi de pardonner au coupable ; mais il peut accorder un sursis, qu'il renouvelle tant qu'il lui plaît. Le nombre des intercesseurs étoit si grand, et leur qualité si respectable, qu'il étoit à présumer que le roi se rendroit à leurs vœux : le délai fut accordé jusqu'après les couches de lady Cromartye ; il fut ensuite renouvelé, et enfin il fut converti en prison perpétuelle.

1746.

La sentence est adoucie.

Le 29 août fut marqué pour l'exécution de la sentence prononcée contre les lords Kilmarnock et Balmerin. Comme on avoit adouci la sentence du lord steward, et que l'un et l'autre devoient avoir la tête tranchée, l'on prépara deux bières, sur l'une desquelles étoit écrit en gros caractère, *Guillelmus comes de Kilmarnock, decollatus 29 augusti 1746, ætatis suæ 42* ; sur l'autre, *Arthurus dominus de Balmerin, decollatus 29 augusti 1746, ætatis suæ 53.*

1746. Supplice des coupables.

Dès que l'échafaud fut dressé, tout le peuple de Londres voulut être témoin de cet affreux spectacle, qui pour lui est une fête. Les shérifs, avec un fort détachement, se transportèrent à la tour pour y prendre le lord Kilmarnock, qui devoit être décollé le premier. En sortant de la prison, le geolier lui dit: Dieu bénisse le roi George! Le lord, sans lui répondre lui fit une inclination de tête, et marcha avec autant de noblesse que de fermeté au lieu marqué pour son supplice. Il monta sur l'échafaud sans faire paroître la moindre émotion; et quoique sans crainte et sans faste de courage, il eut toujours un maintien décent et modeste. Après un petit discours sur les vanités de la vie, il tira de sa poche plusieurs guinées dont il fit présent au bourreau: il voulut se dépouiller lui-même; il ôta sa cravate, mit ses cheveux sous son bonnet de damas, déchira sa chemise pour se découvrir le cou, se mit à genoux sur un coussin noir devant le billot; il resta dans cette posture pendant cinq minutes, après quoi il fit un signe au bourreau, qui, d'un seul coup, sépara sa tête de son corps, qu'on mit dans la bière.

Les shérifs retournèrent à la tour avec le même détachement pour y prendre le lord Balmerin. Quand on le fit sortir de prison, le géolier, conformément devoir de son office, lui dit: Dieu bénisse le roi George! Il lui répondit fièrement: Dieu bénisse le roi Jacques! Il étoit vêtu d'un uniforme bleu à paremens rouges. Pendant toute la marche, il eut un air riant et serein, tenant des propos joyeux. Sa perruque étoit aussi bien arrangée que s'il eût

dû paroître à une brillante fête. Il monta sur l'échafaud avec une intrépidité tranquille ; et 1746. ayant aperçu la bière qui lui étoit destinée, il eut la curiosité d'en lire l'inscription : ensuite il ôta sa perruque et couvrit sa tête d'un bonnet ; il fixa les yeux sur les spectateurs, sans témoigner la moindre altération. Voici le discours qu'il leur adressa (c'est une diatribe sanglante contre un grand roi) :

« La tyrannie triomphe, messieurs ; les bour- » reaux sont employés à servir la cruauté et » l'injustice. Elle n'est point rassasiée du sang » des plus généreux citoyens qu'elle a fait im- » moler : chaque jour doit être marqué par le » sang de nouvelles victimes ; c'est dans le » sang que nos tyrans veulent cimenter leur » empire, et achever de vous dépouiller de » vos droits. Voilà les effets de la tyrannie : » elle est cruelle, parce que celui qui l'exerce » craint ordinairement beaucoup ; il veut, en » quelque sorte, compenser sa crainte avec » celle qu'il répand par la mort qu'il fait souf- » frir. Le tyran de Londres n'imite pas l'exem- » ple d'Auguste ; ses ministres, aussi inhu- » mains que lui, ne l'avertissent pas de des- » cendre du tribunal où il dicte des proscrip- » tions : *Surge tandem, carnifex.* Il préfère » la crainte qu'il inspire, à l'amour de ses su- » jets : *Oderint dum metuant.*

» C'est en vain qu'il déploie contre moi tou- » tes ses rigueurs ; la mort n'épouvante que » les criminels : quand on est sans remords, » on la voit s'approcher sans effroi ; l'exemple » du brave et généreux Townley en est un té- » moignage. Ma conscience est tranquille ; le

» salut de ma patrie et le rétablissement de
1746. » mon roi légitime m'ont mis les armes à la
» main. Je voudrois les avoir servis l'un et l'au-
» tre plus heureusement. Loin d'imiter ceux
» que l'amour de la vie a livrés au repentir, je
» soutiendrai, jusqu'au dernier moment, la
» justice du parti que j'ai défendu tant qu'il
» m'a été possible. Voilà mon crime, que je
» me fais gloire d'avouer, parce qu'il a pour
» principe l'amour de la patrie et du devoir;
» c'est devant l'Etre suprême que j'espère trou-
» ver ma justification. L'électeur d'Hanovre,
» qui me suivra bientôt, ne doit pas se flatter
» d'y trouver le même crédit que sur la terre.
» Ceux qui vantent sa bonté, sa douceur, sa
» modération, sont les fauteurs de sa tyrannie;
» Dieu connoît ses crimes comme ceux du der-
» nier de ses complices. Son usurpation, éta-
» blie sur l'infidélité d'une partie de la nation,
» dont les richesses sont prodiguées pour sou-
» tenir des guerres étrangères, ruine le com-
» merce, et transporte l'abondance dans ses
» états héréditaires.

» Le Seigneur a entendu la voix des victimes
» immolées à ses craintes; il entend actuelle-
» ment les gémissemens de ceux de l'un et de
» l'autre sexe qui languissent dans les prisons
» pour être égorgés à leur tour : *Ad cœlum*
» *pervenerunt.* Ce Dieu vengeur ne souffrira
» pas long-temps l'oppression : il fera éclater
» sa colère sur nos tyrans; il les frappera jus-
» ques dans leur postérité. Ouvrez les yeux,
» mes chers compatriotes; arrachez ce bandeau
» fatal qui vous cache vos devoirs et vos chaî-
» nes. Voyez cette armée de soldats dont le

» glaive est suspendu sur vos têtes, et cette » milice nombreuse, qu'un sénat vénal et cor- » rompu a consenti de lever en Angleterre : » croyez-vous de bonne foi que ce soit pour » vous défendre ? Sortez de votre erreur, gé- » néreux Anglais : c'est contre vous-mêmes » que cette milice est armée pour porter le » dernier coup à votre liberté ; regardez-moi, » dans ce dernier moment, comme un tribun » qui veille encore à votre conservation. La » majesté du peuple anglais est avilie, en de- » venant tributaire d'un étranger. Votre salut » dépend entièrement de la vie du prince qui » s'est, pour ainsi dire, livré dans vos bras » pour vous affranchir de l'esclavage. Otez à » votre oppresseur la bourse qu'il offre au plus » insigne scélérat de l'univers pour lui appor- » ter sa tête. Il vous a crus capables de cette » atrocité ; c'est un soupçon injurieux à votre » générosité : il dissimule son ressentiment » aujourd'hui ; demain il se vengera de n'avoir » pu trouver parmi vous un meurtrier. 1746.

» Vous êtes encore dans l'illusion, lorsqu'il » vous dit qu'il ne prend les armes que pour » protéger vos lois : *Error fucatus sub specie* » *veritatis*. Il n'a jamais connu la loi essen- » tielle à tout bon gouvernement, dont parle » Cicéron : *Salus populi suprema lex est*. » Examinez ses projets et sa conduite depuis » qu'il gouverne ; il a violé sans pudeur cette » fameuse convention du parlement, par la- » quelle, prévoyant les évènemens, il avoit » été stipulé que les intérêts d'Hanovre n'au- » roient rien de commun avec ceux de la » Grande-Bretagne. Sans remonter plus loin

» que la guerre présente, il est aisé de voir
1746. » que les intérêts d'Hanovre ont été les ressorts
» cachés qu'on a fait mouvoir pour rompre
» cette convention légale qui devoit être exé-
» cutée dans toute la rigueur. L'expérience
» journalière doit vous convaincre que les in-
» térêts de l'Angleterre sont sacrifiés aux be-
» soins d'Hanovre. George ne se propose que
» de se donner une plus grande considération
» en Allemagne; il conserve pour son pays
» l'amour d'un père tendre; il ne règne que
» pour vous en rendre tributaires: les ri-
» chesses que vous allez chercher dans le fond
» des Indes malgré les tempêtes et les écueils,
» lui sont sacrifiées avec la passion d'un amant
» aveugle pour une maîtresse avare. Dans cette
» guerre, il vous a fait regarder la balance du
» pouvoir en Allemagne, comme si votre
» gloire et votre commerce y étoient intéres-
» sés; ce qui est une supposition totalement
» contraire à la constitution de l'état, et à cet
» axiome, que la solidité du gouvernement
» anglais ne peut s'accorder avec les idées de
» guerre dans le continent, sous quelque pré-
» texte que ce soit. Rois de l'empire des mers,
» séparés du continent, votre supériorité est
» reconnue de toutes les puissances, et de la
» France même; il ne s'agit que de la conser-
» ver. Le commerce immense que doit vous
» procurer cette supériorité bien dirigée, doit
» vous rendre indifférens aux querelles ger-
» maniques, qui sont toujours à charge à l'An-
» gleterre, sans pouvoir jamais lui être utiles.
» Les partisans du gouvernement, qui compo-
» sent le sénat de la nation, ont profité du

» prétexte de cette prétendue balance pour » vous engager dans la guerre d'Allemagne, 1746.
» d'abord à titre d'auxiliaires, ensuite comme » partie principale. Qu'en est-il résulté ? Hanovre est devenue le dépôt des richesses de » l'Angleterre pour payer des alliés : l'infidélité » dans la distribution de votre argent a influé » sur les événemens. La France vous a déclaré la guerre ; vos braves concitoyens ont » été sacrifiés à Fontenoi, tandis que le lord » Carteret vous amusoit par des fables agréables, pour vous tenir les yeux fermés sur vos » véritables intérêts. Les armes de la nation, » toujours victorieuses jusqu'alors, ont été » déshonorées, et nos malheurs sont venus » frapper jusqu'aux portes de Londres.

» C'est dans ce temps de disgrâces que le fils » aîné de Jacques III, sensible à nos misères, » est descendu en Ecosse pour nous affranchir » de l'oppression ; et, se reposant sur la justice de sa cause, il n'étoit accompagné que » de sept personnes. Pénétrés de reconnoissance, nous l'avons joint ; et, en moins de » deux mois, il s'est vu à la tête de plus de six » mille hommes. L'accueil doux et populaire, » les discours affectueux qu'il nous fit en anglais, nous attachèrent à lui dès ce moment : » pour moi, je lui promis de ne l'abandonner » qu'à la mort. Je suis persuadé, messieurs, » que si vous eussiez été à portée de le voir et » de l'entendre, touchés de sa patience, de sa » valeur et de sa fermeté, vous nous auriez » surpassés encore dans votre amour et votre » reconnoissance.

» Depuis qu'il est en Ecosse, il s'est conci-

» lié tous les cœurs sensibles au mérite persé-
1746. » cuté par la fortune. Allez, race valeureuse » des anciens Romains; allez, braves Anglais, » allez chercher un prince qui ne veut régner » que sur vos cœurs : il vous attend dans les » montagnes de l'Ecosse, sous la protection » du ciel, qui l'éprouve par l'adversité pour le » faire triompher avec plus de gloire. Gardez-» vous surtout d'écouter les organes du men-» songe, qui lui attribuent la bassesse de leurs » sentimens pour le rendre aussi méprisable » qu'eux ; c'est un héros chrétien qui n'est ni » gâté par la superstition, ni par l'ivresse d'un » zèle persécuteur. N'allez pas lui faire un cri-» me de sa demeure dans Rome; vous savez » que c'étoit le seul asile qui lui fut ouvert. » Instruit par le malheur de ses pères, il s'est » précautionné contre le vertige de l'intolé-» rance. Dans la circonstance où je me trouve, » livré aux bourreaux, ma langue ne doit » point être suspecte ; c'est la vérité, c'est » l'amour de la patrie qui m'obligent à vous » représenter combien il est honteux à une » grande nation de se courber sous le joug » d'un étranger : c'est engager l'univers à » croire que l'Angleterre manque de génies » capables de la gouverner.

» Croyez-moi, généreux Anglais, abandon-» nez l'ingrate Hanovre, que vous avez enri-» chie pour la rendre plus respectable en Al-» lemagne. Avant la domination de ses maî-» tres en Angleterre, ce duché n'étoit qu'un » pays aride et montagneux, dont les habitans, » sans industrie, ressembloient aux monta-» gnards de l'Ecosse, des îles Hébrides et des

» Orcades. Depuis trente ans, ce pays stérile » est devenu la terre d'abondance ; ses habitans se sont parés de nos dépouilles; nos précieuses laines, nos manufactures, nos arts, » transportés chez ces étrangers, en ont fait » un pays de promission, où les guinées d'Angleterre on fait naître des mines abondantes » en or et en argent pour vous forger des chaînes, à l'exemple des anciens Romains, que » vous vous proposez pour modèles dans les » moyens de perdre votre liberté. Anglais, » comparez le règne présent avec celui de vos » anciens rois. Il n'étoit point autrefois question d'imaginer des prétextes pour augmenter le patrimoine d'un étranger ; vos souverains étoient Anglais comme vous. Ils n'avoient pas besoin de multiplier les subsides » comme aujourd'hui, parce qu'ils n'accumuloient point de trésors hors de l'Angleterre : » leur richesse étoit celle de l'état ; ils se contentoient de douze cent mille livres sterling » par année, et cette modique somme suffisoit » pour représenter dignement le chef d'une » république opulente. 1746.

» Faites vous-mêmes, messieurs, ce parallèle. Aujourd'hui votre roi intéressé vous » demande sans cesse pour ses besoins et pour » ceux d'une famille nombreuse et inutile : » votre état est chargé d'une dette de plus de » soixante-dix millions de livres sterling, que » tout le fonds des terres ne peut acquitter ; » fardeau qui ruine à jamais la constitution » britannique. Voilà les principaux objets qui » se présentent sous le règne actuel, et vous » n'en trouvez aucune trace sous le gouverne-

» ment des rois de la famille anglaise, qui,
1746. » en réclamant son patrimoine, invoque
» votre équité.

» Ne vous laissez donc point éblouir par » toutes les calomnies que l'imposture vomit » pour exagérer le danger imaginaire dont la » constitution politique et la religion protes- » tante sont menacées : c'est une invention » que des âmes mercenaires répandent ma- » lignement pour vous tenir dans les fers. Le » prince Edouard, né prince de Galles, ne » vient point pour renverser votre culte et vos » autels : je puis même vous assurer que ses » intentions, qu'il a épanchées dans mon sein, » sont toutes favorables à la religion que vous » professez. On allègue encore qu'il ne gou- » vernera que par l'inspiration de la France, » dont il a adopté les maximes et les princi- » pes religieux et politiques. Eh ! sur quoi » cette imputation est-elle fondée ? Quel se- » cours a-t-il reçu de cette puissance ? La jour- » née de Culloden est une preuve convain- » cante qu'elle n'a eu qu'une part indirecte à » l'entreprise du prince de Galles, et que, s'il » eût réussi, il n'auroit dû qu'à lui-même son » triomphe et votre liberté. C'étoit de vous » seuls qu'il attendoit du secours pour triom- » pher de son rival.

» Pardonnez-moi, messieurs, ce qui m'est » échappé de dur dans ce discours ; le zèle de » la vérité, l'amour de la patrie, et le peu de » temps qui me reste à vivre, ne m'ont point » permis de ménager mes expressions, pour » vous exhorter à rendre justice à un jeune » héros qui vous appartient par le sang, et

» plus encore par la valeur. Je meurs content, » si, par un signe de tête, vous faites connoître, que vous êtes satisfaits de mon zèle et » de mon cœur. Adieu. *Debentur corpora* » *fato* ». 1746.

Dès qu'il eut parlé, il distribua aux shérifs le discours qu'il venoit de prononcer. L'on en admira l'énergie et la fierté courageuse : il eût été généralement applaudi, sans les traits lancés contre un roi qui gouvernoit en père un peuple libre, et qui, placé sur le trône, ne vouloit être que citoyen. Sa harangue, au lieu d'émouvoir, fut regardée comme une déclamation insultante et calomnieuse. C'est par un ton modeste que les malheureux intéressent à leur sort.

Enfin, avant de recevoir le coup mortel, il s'adressa au bourreau : « Tu dois, lui dit-il, » être habile à couper des têtes : la cause du » plus juste et du plus malheureux des princes » doit t'avoir familiarisé avec ce funeste talent. » Après avoir fait l'expérience sur tant d'illustres victimes, tu vas l'exercer sur moi. Marque-moi l'endroit où je dois appuyer ma tête » pour ne pas me manquer ». Il tira sa montre et une poignée de guinées dont il lui fit présent, en disant: Je vais mourir en brave Ecos- » sais ». Pour conserver, jusqu'au dernier moment, le costume de son pays, il avoit demandé, en sortant de prison, son manteau et son bonnet à l'écossaise. Il se dépouilla lui-même de son habit et de sa cravate. Après avoir examiné si le tranchant du glaive étoit bien affilé, il se mit à genoux, et donna le signal pour frapper. Le bourreau, par trop de

précipitation, fit tomber son coup sur l'épaule,
1746. et ce ne fut qu'au troisième coup que la tête fut séparée du corps.

Les têtes de ces deux lords furent exposées au bout de deux perches de quinze à vingt pieds, sur Temple-Bar. Quoique les lumières de la philosophie aient pénétré dans toutes les classes de la nation anglaise, elle est peut-être celle où la superstition avilit le plus les hommes; l'exécution de ces deux lords en fournit un exemple. La populace anglaise, par une basse crédulité, étoit persuadée que chacune de ces têtes étoit un présage certain d'une révolution prochaine. Quelques jours avant la mort de George II, une des têtes tomba, et cette chute accrédita le préjugé superstitieux.

Balmerin fut le seul des trois lords qui persista dans la fidélité qu'il croyoit devoir au prétendant; les autres firent l'aveu de leurs fautes, et parurent la détester : mais ce retour n'étoit qu'un témoignage suspect de leurs secrets sentimens. Le lord Kilmarnock avoit un fils qu'il auroit laissé sans fortune et sans appui, si ses biens avoient été confisqués; c'est ce qu'il vouloit prévenir par l'éclat d'un repentir. Le comte de Cromartye, chargé d'une nombreuse famille, alloit la réduire dans une éternelle misère par sa mort, suivie de la confiscation de ses biens : il étoit père tendre; il étoit époux sensible : il écouta la nature, qui peut-être lui fit trahir sa conscience. Le lord Balmerin, sans femme, sans enfans, n'avoit pas les mêmes motifs : en mourant, ils mouroit tout entier, et ne laissoit aucune portion

de

de lui-même après lui. Le célibat et le mariage ont chacun leur logique. 1746.

Chaque jour du mois d'août fut marqué par des sacrifices sanglans ; toutes les villes de l'Angleterre et de l'Ecosse offroient le spectacle effrayant des potences et des échafauds. Tous ceux qui avoient participé avec éclat à la rebellion périrent par le glaive ou par la corde : vingt furent exécutés à York, autant à Carlile, quarante-sept à Londres ; et, dans le mois suivant, on en fit encore mourir soixante-dix, tant dans ces villes qu'à Penwith et à Brumpton. La loi fut moins sévère envers les bas-officiers et les soldats : on les fit tirer au sort ; un, dans le nombre de vingt, étoit conduit au supplice, et les autres étoient transférés dans les colonies. Un prêtre anglican, dans l'espoir d'obtenir du prince Edouard l'évêché de Carlile, avoit allumé partout le feu de la rebellion : il fut conduit à la potence en habit pontifical. Il falloit encore une victime avant que le glaive de la vengeance fût émoussé : il n'y avoit que le choix ; toutes les prisons étoient remplies de rebelles.

Le lord Lovat avoit été arrêté le lendemain de la bataille de Culloden, et conduit d'Ecosse dans les prisons d'Angleterre. Ce lord octogénaire avoit été impliqué dans la rebellion de 1716 et de 1719. La maison des Stuart n'avoit point de plus zélé partisan. Il avoit porté en France l'habit de jésuite ; et, naturellement inquiet et factieux, il avoit fortifié dans cette société l'esprit de cabale que ses ennemis reprochoient à ses membres. Dès l'année 1740, il avoit formé le projet d'une révolution, et,

depuis ce temps, il avoit tenu de fréquentes
1746. assemblées chez lui pour la préparer, en soulevant différentes tribus. Ses actions passées ne pouvoient servir à sa condamnation ; la tache en étoit effacée par un pardon émané du trône : mais il avoit reçu, après la bataille de Culloden, le prince Édouard dans son château, et c'étoit un nouveau crime. Naturellement éloquent, il plaida sa cause, en invoquant les lois du royaume, qu'il interpréta avec l'artifice d'un rhéteur accoutumé à manier le sophisme; et, quoique réellement coupable du crime dont on l'accusoit, ses juges auroient été contraints de l'absoudre, si George Murray, qui fut cité pour déposer contre lui, n'eût montré ses lettres et sa signature, qu'il ne put désavouer. Convaincu par cette déclaration, il fallut se résoudre à mourir. Il n'avoit été pendant sa vie qu'un intrigant ; il fut un héros après avoir entendu sa condamnation.

Le lord Dardwick, substitué à Henri Pelham dans la dignité de grand steward, rédigea la sentence de mort sur le modèle de celle qui, l'année précédente, avoit été prononcée contre les trois lords. Celle-ci, comme la première, fut réformée par les pairs, qui condamnèrent le coupable à être décapité. Quand il eut entendu la sentence qui le condamnoit à perdre la tête, il montra une singulière délicatesse, en demandant comme une faveur d'être pendu, alléguant que la potence étoit moins infamante en Écosse que le décollement. Chaque nation a ses préjugés, et même sur la manière de mourir avec gloire ou avec honte. Les pairs ne jugèrent point à propos de déférer à sa

bizarre délicatesse, et la sentence ne fut point réformée. 1746.

L'exécution fut marquée pour le 20 avril. Ce vieillard, avant de marcher au supplice, fit appeler un prêtre de la chapelle de l'ambassadeur du roi de Sardaigne pour le consoler dans ses derniers momens, et pour le fortifier dans sa catholicité. En sortant de prison, il jeta un coup-d'œil de colère sur le geolier, qui, selon la formule ordinaire, lui dit : *Dieu bénisse le roi George !* Il ne daigna pas lui répondre. Arrivé au pied de l'échafaud, il se fit aider par les satellites du bourreau pour y monter. Il parut qu'il lui étoit indifférent de vivre ou de mourir ; et, sans se parer d'une constance fastueuse, il ôta lui-même ses habits avec la même tranquillité qu'il les quittoit le soir pour se mettre au lit. Il plaça sa tête sur le billot, et elle fut séparée de son corps d'un seul coup. Avant de le recevoir, il prononça à haute voix ce vers d'Horace : *Dulce et decorum pro patria mori.* On écrivit sur sa bière cette inscription qu'il voulut lire : *Simon dominus Lovat, decollatus* 20 *aprilis, ætatis suæ* 89.

Au bruit de sa condamnation, un jeune étudiant, saisi d'un enthousiasme fanatique, présenta un placet pour supplier les pairs qui l'avoient jugé, à le faire mourir en la place de ce vieillard, protestant qu'il étoit tellement disposé à faire ce sacrifice, que tous les diables de Milton et toutes les ombres des Ecossais morts dans les champs de Culloden ne seroient pas capables de lui faire dire, en montant sur l'échafaud, *que cet appareil est effrayant.*

Cet héroïsme, ou ce délire, fut regardé par
1746. les juges comme une saillie d'une imagination déréglée. Ils ne crurent pas devoir répondre au placet d'un extravagant ou d'un fanfaron qui, n'aspirant qu'à une grande célébrité par une offre bizarre, ne leur donnoit point le droit de le punir. Ce n'est qu'en Angleterre qu'on trouve dans tous les genres cette espèce d'hommes singuliers qui confondent l'outré avec le sublime. Partout où règne une liberté illimitée, l'esprit et le cœur se livrent à des excès, que les uns traitent d'héroïques, et les autres d'insensés.

Ce fut sur le lord Lovat que la vengeance, lassée plutôt que satisfaite, frappa ses derniers coups : le sang cessa de couler, quand on fut assuré que le prince Edouard, passé en France, avoit abandonné ses partisans à leur foiblesse et à leur désespoir. Une infinité de malheureux gémissoient encore dans les prisons, où ils éprouvoient les horreurs d'une mort anticipée : d'impitoyables geoliers, ingénieux à les tourmenter, leur apprenoient chaque jour à mourir. Cette espèce d'hommes féroces, exercés dans le ministère de bourreaux, est inaccessible aux émotions de la pitié. Les deux chambres du parlement, importunées et attendries par les gémissemens de tant d'infortunés, présentèrent au roi une requête pour le supplier d'arrêter le cours de tant de sanglantes exécutions qui imprimoient à la nation une tache ineffaçable de férocité : on l'exhortoit à commuer la peine de mort en un bannissement dans les colonies. Le roi George, fatigué lui-même de souscrire à tant de proscriptions,

consentit d'autant plus volontiers aux vœux de son parlement, qu'il étoit convaincu que le sang des rebelles est une semence d'où naissent souvent des vengeurs; il craignoit encore d'irriter la nation par des recherches odieuses, qui sont toujours regardées par un peuple libre comme des attentats contre les priviléges du citoyen : ainsi, au lieu de s'obstiner à punir les crimes commis, il ne s'occupa que des moyens d'en prévenir de nouveaux. Les tempêtes ne se formoient que du côté de l'Ecosse; il y établit un corps de milice toujours subsistant, qui veilla sur les frontières. Tous les seigneurs écossais furent dépouillés de leur jurisdiction sur leurs vassaux : c'étoit détruire la tyrannie qu'ils exerçoient sur la foiblesse. Les chefs de cette nation qui lui étoient restés fidèles, avoient seuls le droit de se plaindre : il prévint leurs murmures par des pensions et par des dignités, qui les consolèrent d'avoir perdu des prérogatives plus honorables qu'utiles : le luxe avoit fait trop de progrès pour que le dispensateur des grâces trouvât des difficultés à corrompre. 1746.

Le prince Edouard fut le seul qui fut en butte aux traits de la fortune. Après avoir été traité en France comme le successeur de la couronne d'Angleterre, il prévit qu'au retour de la paix, qui se négocioit à Aix-la-Chapelle, le fantôme de sa grandeur s'évanouiroit : il n'avoit que la foible ressource de faire des protestations contre tout ce qui pouvoit être contraire à ses droits, et il les fit tenir aux plénipotentiaires de toutes les couronnes, assem-

blés dans ce temple de la paix. Elles étoient
1746. conçues en ces termes :

« Charles, prince royal de Galles,
» régent de la Grande-Bretagne, etc. à
» tous les rois, princes, républiques, etc.
» Personne n'ignore les droits héréditaires de
» notre maison royale au trône de la Grande-
» Bretagne ; il est inutile de les détailler ici.
» Toute l'Europe est instruite des troubles
» qui ont si souvent agité ces royaumes, et
» des injustices que nous avons éprouvées ;
» elle sait que le laps de temps ne peut alté-
» rer la constitution de cet état, ni former de
» prescription contre ses lois fondamentales :
» elle ne pourroit voir sans étonnement que
» nous restassions dans le silence, pendant
» que les puissances belligérantes tiennent une
» assemblée pacifique qui, sans égard pour la
» justice de notre cause qui intéresse tous les
» souverains, pourroit statuer et stipuler des
» articles préjudiciables à nos intérêts et à
» ceux des sujets de notre très-honoré sei-
» gneur et père.

» A ces causes, autorisé par les exemples
» de notre très-honoré aïeul, père et seigneur,
» nous, tant au nom de notre très-honoré père
» et seigneur, qui nous a donné ses pleins
» pouvoirs en nous confiant la régence de ses
» royaumes, qu'en notre propre et privé nom,
» comme héritier naturel de cette couronne,
» protestons, de la manière la plus solennelle
» et en la meilleure forme que faire se peut,
» contre tout ce qui pourroit être fait, dit et
» stipulé dans l'assemblée qui se tient présen-

» tement à Aix-la-Chapelle, ou dans toute au-
» tre assemblée qui pourroit se tenir dans la 1746.
» suite en quelque lieu que ce soit, au préju-
» dice ou diminution des droits légitimes de
» notre très honoré père et seigneur, des nô-
» tres, ou de ceux des princes et princesses
» de notre maison royale, nés ou à naître.
» Protestons pareillement contre toutes con-
» ventions qui pourroient être stipulées dans
» lesdites assemblées, en ce qui seroit con-
» traire aux engagemens pris ci-devant avec
» nous.

» Déclarons, par ces présentes, que nous
» regardons et regarderons toujours comme
» nul et caduc et non aveu, tout ce qui pour-
» roit être statué ou stipulé, qui tiendroit à la
» diminution de nos justes droits et a la recon-
» noissance de quelque autre personne que ce
» puisse être en qualité de souverain de la
» Grande-Bretagne, autre que la personne de
» très-haut et très-excellent prince Jacques III,
» notre très-honoré seigneur et père, et, à
» son défaut, la personne de son héritier le
» plus proche, conformément aux lois fonda-
» mentales du royaume de la Grande-Bre-
» tagne.

» Nous déclarons à tous les sujets de notre
» très-honoré père et seigneur, et plus parti-
» culièrement à ceux qui nous ont donné ré-
» cemment des preuves éclatantes de leur at-
» tachement aux intérêts de notre famille
» royale et à la constitution primitive de l'état,
» que rien n'altérera l'amour vif et sincère que
» notre naissance nous inspire pour eux, et
» que la juste reconnoissance que nous avons

» de leur fidélité, zèle et courage, ne s'effa-
1746. » cera jamais de notre cœur; que, bien loin
» d'écouter aucune proposition qui tende à
» anéantir ou à affoiblir les liens indissolubles
» qui nous unissent, nous nous regardons et
» nous regarderons toujours dans la plus in-
» time et la plus indispensable obligation d'être
» constamment attentifs à tout ce qui pourra
» contribuer à leur bonheur, et que nous se-
» rons toujours prêts à verser jusqu'à la der-
» nière goutte de notre sang pour les délivrer
» d'un joug étranger.

» Nous protestons et déclarons que les dé-
» fauts qui pourroient se trouver dans la pré-
» sente protestation ne pourront nuire ni pré-
» judicier à notre royale maison, et nous ré-
» servons tous nos droits et actions, qui de-
» meureront saufs et entiers ».

Ces sortes de pièces, où les souverains empruntent le style des officiers subalternes de la justice, n'ont de poids qu'autant qu'elles sont appuyées par la force: le foible désarmé ne peut aspirer qu'à être plaint. Ces protestations ne furent point écoutées; il fallut se borner à les faire afficher dans tous les carrefours d'Aix-la-Chapelle, comme un gage de la perpétuité des droits qu'on venoit d'invoquer. Quel fruit devoit-on attendre de ces veines formalités dans un temps où toutes les puissances de l'Europe, fatiguées de la guerre, avoient le plus vif intérêt de terminer leurs querelles? La paix fut conclue sans qu'on fît mention des intérêts du prétendant.

Quand le calme fut rétabli dans l'Europe,

il fallut chercher les moyens d'en assurer la durée. Le séjour du prince Edouard à Paris 1746. donnoit de l'ombrage à l'Angleterre ; et son éloignement de la France formoit un des articles secrets du traité. Le marquis de Puisieux, ministre des affaires étrangères, lui fit insinuer qu'il n'étoit plus possible qu'il restât dans le royaume, où sa présence seroit un obstacle à la tranquillité de l'Europe. Ce prince en sentoit lui-même la nécessité ; mais il éprouvoit une aversion invincible pour le séjour de Rome, depuis que le prince Benoît son frère s'étoit consacré au sacerdoce. Ce jeune prince, né avec des inclinations tranquilles, avoit renoncé au fragile et dangereux honneur d'être assis sur les degrés d'un trône sans cesse ébranlé par de fréquens orages. Les malheurs de sa maison, l'exemple récent des malheurs de son frère, l'avoient dégoûté des grandeurs de la terre, et ses penchans s'étoient tournés vers le ministère pacifique de l'autel. On prétend que cette résolution, si contraire à la politique, lui fut inspirée par des flatteurs gagés par le roi George : il est plus probable qu'une chaîne de malheurs, dont l'effet est d'attendrir l'âme, y avoit laissé un vide qui ne pouvoit être rempli que par les promesses de l'éternité. Quoi qu'il en soit, sa consécration mettant une barrière entre le trône et lui, rendoit le nom des Stuart plus odieux à la nation anglaise, sur laquelle il prétendoit avoir des droits pour régner.

Le prince Edouard apprit avec douleur la nouvelle de cette métamorphose. « Hélas ! » s'écria-t-il, si le duc d'York n'eût point pris

» ce funeste engagement, la tête de l'un faisoit
1746. » la sûreté de la tête de l'autre : à présent je
» suis seul ; il n'y a plus qu'un coup à frapper,
» et ce coup détruira la racine de la postérité
» des Stuart ». Ce n'est pas qu'il crût le roi George capable de payer un assassin pour attenter à la vie d'un concurrent fugitif et désarmé, dont il n'avoit rien à craindre. Il est vrai qu'il avoit mis sa tête à prix ; mais c'étoit dans des circonstances où son trône incertain sembloit ne pouvoir être cimenté que par le sang de ses ennemis. Mais s'il n'avoit rien à redouter de ce monarque magnanime, il devoit se précautionner contre les poignards du fanatisme, capable de tout oser et de tout enfreindre. Son amour fraternel ne souffrit point d'altération ; mais il fallut en déguiser la vivacité, pour ne point alarmer les anglicans et les presbytériens de son parti, qui avoient en horreur la pourpre romaine.

Le marquis de Puisieux, ne pouvant con-
1747. damner sa répugnance pour le séjour de Rome, lui proposa la ville de Fribourg, capitale d'un des cantons suisses. Le prince parut y consentir ; et, en conséquence de son approbation, le marquis de Courteil, ambassadeur de France en Suisse, écrivit à la régence du canton de Fribourg, pour la prévenir que le prince Edouard avoit résolu de fixer son séjour dans leur ville. Cette proposition, qui ne pouvoit être qu'avantageuse au pays, fut reçue avec reconnoissance. M. de Burnabe, ministre d'Angleterre auprès des cantons, donna avis de cette négociation au roi son maître : il en reçut des ordres pour faire des représenta-

tions, et user surtout, dans la conduite de cette affaire, de beaucoup de ménagemens et de circonspection. Le ministre, altier et superbe, se comporta avec cette hauteur qui ne laisse apercevoir dans le reste des hommes qu'une espèce dégradée ; il écrivit à ce peuple républicain comme à des sujets de son roi. 1747.

» J'ai, écrivoit-il, été informé de la proposition qui vous a été faite par l'ambassadeur » de France, ainsi que de la réponse que vous » lui avez faite, par laquelle vous consentez à » donner un asile au fils du prétendant, que » vous qualifiez d'altesse royale ; j'ai cru qu'il » étoit de mon devoir d'en informer mon maître. Il eut d'abord peine à le croire ; mais » quel fut son étonnement, quand j'eus l'honneur de lui envoyer la lettre du louable canton, du 31 juillet, qui étoit une confirmation de ce que j'avois mandé ! En effet, » quoique je sois sur les lieux, je ne puis concevoir comment, sans me consulter, vous » avez pu prêter l'oreille au bruit imposteur, » que mon maître avoit consenti que ce jeune » homme fixât sa résidence dans la Suisse.

» Il faut, magnifiques seigneurs, que vous » sachiez que ni le défunt roi, ni la reine Anne, » n'ont jamais voulu permettre à aucun souverain ami de la couronne britannique d'accorder leur protection à aucun Italien, surtout dans les états situés en deçà des Alpes. » Sa majesté glorieusement régnante, qui » vient de briser les chaînes dont l'Europe » étoit menacée, n'a d'autre objet que d'en » affermir la tranquillité. Après avoir prodigué ses trésors pour maintenir dans l'indé-

» pendance ses états, dont la liberté paroît
1747. » soit chancelante, elle avoit droit d'espérer
» que ni vous, magnifiques seigneurs, ni aucun des cantons suisses, ne voudriez donner un asile au fils du prétendant à sa couronne, ni à aucun de ses descendans : une semblable démarche de votre part seroit une contradiction bizarre avec les expressions affectueuses contenues dans la lettre de ce louable canton qui a été dernièrement écrite à sa majesté. Je vous prie de faire de sérieuses réflexions sur la lettre que je vous adresse par l'ordre exprès du roi mon maître ; et, pour qu'il n'y ait point d'équivoque et de méprise dans une matière aussi importante que délicate, je désire que votre réponse soit telle, qu'elle puisse engager sa majesté à s'intéresser dans la suite, comme par le passé, à tout ce qui vous concerne.

» A Berne, ce 8 septembre 1747 ».

Ce style indécent semble être celui du roi des rois. Cette lettre injurieuse et menaçante, adressée à un peuple libre, attira à son auteur une réponse fière et laconique, dont voici le contenu :

« Monsieur,

» La lettre que vous vous êtes donné la peine d'écrire à notre grand et petit conseil, nous a paru si peu mesurée dans ses expressions, et si peu compatible avec les égards dus à un état souverain, que nous nous sommes crus dispensés d'y répondre. Au reste, nous sommes, etc. »

Un style aussi sec humilia la fierté du ministre anglais, qui reconnut trop tard qu'il 1747. avoit compromis son maître : aussi, au lieu de recevoir son approbation, il fut vivement réprimandé d'une hauteur si déplacée. Le roi d'Angleterre prit un chemin plus court pour faire sortir le prince de France : les lords Sussex et Catchart, envoyés à Paris pour otages, furent chargés par leur cour de porter leurs plaintes sur l'infraction du traité d'Aix-la-Chapelle ; ils représentèrent que par le premier article il avoit été stipulé, pour condition préliminaire, qu'après la souscription du traité définitif le prince sortiroit de France de gré ou de force. Les ministres en convinrent, et leur exposèrent les moyens qu'ils avoient employés pour le résoudre à s'éloigner, sans avoir pu vaincre son obstination ; ils ajoutèrent que le roi n'attendoit que le retour d'un courrier expédié depuis un mois à Rome, pour décider ce qu'il convenoit de faire. Ce courrier arriva le 9 décembre, avec une lettre du père à son fils, auquel il étoit enjoint de se conformer en tout aux volontés du roi. Le prince ne se sentit point disposé a suivre un conseil qui combattoit ses penchans. Le comte de Maurepas eut ordre de l'aller trouver pour sonder ses dispositions, et pour lui faire savoir les intentions du roi. Il répondit que ces intentions étoient peu conformes aux promesses qu'on lui avoit faites de ne jamais l'abandonner ; comme s'il falloit qu'il résidât à Paris pour recevoir les secours qu'il pouvoit espérer de la France : il étoit aussi facile de l'obliger étant à Avignon ou à Rome, qu'au milieu de la capitale. Son

caractère, aigri par une continuité de malheurs, lui fit tout oublier dans une terre étrangère : il prit un ton de fierté et d'indépendance peu conforme à l'état de sa fortune ; il publia que, quoique né pour régner, il n'avoit ni légions ni sujets pour défendre sa cause. Tant de résistance aux ordres d'un roi qui n'en donnoit que de justes, lui étoit inspirée sur l'accueil éclatant qui lui avoit été fait par la cour, sur les droits de l'hospitalité, qui étoit surtout sacrée envers un prince auquel on ne pouvoit reprocher que d'être malheureux. Il ne pouvoit s'imaginer qu'on pût le traiter en sujet, après l'avoir reconnu pour le fils et l'héritier d'un souverain : il se flattoit encore que les liens du sang qui l'unissoient avec sa majesté, étoient trop étroits et trop respectables pour qu'on osât attenter à sa liberté ; et pour justifier sa désobéissance, il affectoit de croire que les ordres qu'on lui signifioit de la part du roi étoient des ordres supposés : voilà d'où naissoit sa confiance présomptueuse.

1747.

Cette négociation fut longue, sans qu'on pût rien gagner sur lui ; il répondoit toujours en termes équivoques et quelquefois offensans. On eût pu l'en punir ; on aima mieux employer les promesses pour adoucir l'idée humiliante d'une expulsion. Il n'en fut point ébloui ; et plus on lui témoignoit d'égards, plus il devenoit inflexible. Il fallut recourir à la menace : sa fermeté, loin d'être ébranlée, devint encore plus opiniâtre ; quelques invectives lancées indirectement contre le roi et ses ministres piquèrent le monarque, qui dans un protégé ne pouvoit s'accoutumer à voir un égal.

Le prince, calme et serein dans l'orage qui se formoit sur sa tête, s'abandonnoit à tous les 1747. plaisirs qui s'offrent à la jeunesse dans une ville d'opulence et de luxe : devenu l'idole de Paris, il crut en être véritablement le souverain. Tout ce qui est extraordinaire occupe un peuple léger et frivole : les théâtres n'étoient jamais plus fréquentés que les jours où il y assistoit ; on se rendoit en foule aux promenades, lorsqu'on espéroit de l'y rencontrer. Les dames françaises, naturellement passionnées pour tout ce qui a l'empreinte du grand, contemploient avec des yeux avides le héros de l'Ecosse. De si douces conquêtes le consoloient de la perte de ses royaumes : l'on se plaît dans les lieux où l'on est admiré. Cette ivresse de plaisir que sa présence faisoit naître, lui faisoit oublier ce qu'il devoit au roi ; et plus il étoit chéri, plus il devenoit constant dans son attachement à la France. Les personnes calmes et réfléchies ne pouvoient lui pardonner son empressement pour les plaisirs : en effet, il étoient indécent de le voir se jeter dans le tumulte des fêtes, tandis que l'Angleterre étoit inondée du sang de ses généreux défenseurs.

Louis XV, qui n'eut que quelques-unes des foiblesses attachées à l'humanité, sans mélange d'aucun vice, compta parmi ses vertus la modération et la clémence ; la malignité de la censure n'a point à lui reprocher un seul acte de rigueur dans l'exercice de son autorité pendant la longue durée de son règne. Excédé par la résistance opiniâtre du prince, il fallut qu'il déposât pour un moment son caractère indulgent et modéré, pour user d'une sévérité

si long-temps provoquée ; il falloit en venir à
1747. cette extrémité, ou replonger la France dans les malheurs de la guerre, en se montrant infidèle aux engagemens contractés à Aix-la-Chapelle, sans que le jeune prince eût droit d'espérer en recueillir aucun fruit : telles étoient les circonstances où se trouvoit un monarque qui aima toujours mieux récompenser que punir. Falloit-il qu'au milieu de ses états il reçût la loi d'un étranger qui méconnoissoit son autorité et le droit de lui commander ! Le prince Edouard, inaccessible aux menaces et aux promesses, ne dut imputer qu'à lui-même le scandale de sa détention, il en auroit prévenu la honte, si, maître de ses sens, il eût écouté sa raison et mieux connu les intérêts de la politique : il est dur de recevoir une insulte ; il est humiliant de la mériter.

Le 10 de septembre, on tint à Versailles un conseil extraordinaire, où il fut résolu de l'arrêter, et l'on indiqua le jour et le moment où il devoit entrer à l'Opéra. Une dame fort initiée dans tous les secrets de ce prince a publié dans une lettre tous les détails de sa détention ; et comme elle paroît avoir été fort instruite, c'est sur sa foi que je vais appuyer le récit des faits que l'ignorance ou la malignité ont tâché de défigurer, soit pour justifier la rigueur involontaire du ministère de France, soit pour pallier la résistance imprudente du prince aux ordres du roi.

On auroit pu l'arrêter sans éclat dans son hôtel ; mais il étoit à craindre qu'il ne voulût y soutenir un siége, à l'exemple de Charles XII à Bender, d'autant qu'il se proposoit ce héros

du nord pour modèle. Cette crainte étoit fondée : il avoit eu l'indiscrétion de déclarer plusieurs fois qu'il poignarderoit quiconque seroit assez téméraire pour entreprendre de l'arrêter, et qu'ouvrant la scène par un meurtre il la fermeroit par un suicide. On le connoissoit trop pour douter qu'il réalisât cette menace. Ce n'est pas que, dans des momens plus calmes, il ne protestât qu'il respecteroit toujours ceux qui se présenteroient à lui au nom du roi. Quoi qu'il en soit, on résolut de se saisir de sa personne : sa descente à l'opéra parut l'instant le plus favorable pour l'exécution. 1747.

Ce prince, depuis long-temps fréquentoit beaucoup les spectacles et les promenades, où il jouissoit des applaudissemens du public. Comme il avoit de violens soupçons qu'on avoit dessein d'attenter à sa liberté, il n'étoit point fâché que son arrêt fût éclatant : il lui étoit indifférent de tomber, pourvu que sa chute fît du bruit ; il vouloit avoir droit de reprocher à la cour la honte de sa détention. C'étoit en conséquence de ce système singulier qu'il se montroit en public avec assurance et sans précaution ; au lieu qu'en l'arrêtant secrètement dans son hôtel, on auroit caché cet acte de violence, et l'on auroit pu supposer que sa sortie de France auroit été volontaire.

Le duc de Biron fut chargé de cette commission qui coûtoit cher à sa sensibilité. Ce seigneur, qui admiroit dans le prince l'héroïsme qu'il avoit lui-même dans son cœur, prit autant de précautions que s'il se fût agi de livrer une bataille ou de conquérir un empire. Des officiers éprouvés par leur prudence, leur

1747. politesse et leur fermeté, lui furent subordonnés; douze cents hommes du régiment des gardes, dont il étoit colonel, furent commandés pour investir le Palais royal; les sergens, armés de cuirasses et de calottes, avoient ordre de se saisir de la personne du prince au signal dont on étoit convenu; les mousquetaires eurent également ordre de se tenir prêts à marcher; le guet fut distribué dans les rues voisines de l'Opéra; on se munit de haches, d'échelles, de serruriers, pour le prendre par escalade, en cas qu'il se jetât dans quelque maison, et qu'il ne voulût y soutenir un siége. Le médecin Vernage et trois chirurgiens se tenoient à portée pour panser les blessés. Tant de préparatifs pour une telle opération marquoient le soin qu'on prenoit de sa vie, et la crainte qu'on avoit d'une saillie de désespoir.

On ne pouvoit prendre tant de mesures sans s'exposer à laisser transpirer le secret. Le prince reçut dans la matinée plusieurs billets qui lui donnèrent des avis dont il ne sut pas profiter; il reçut un pareil avertissement en traversant les Tuileries; et même dans la rue Saint-Honoré, il entendit une voix qui lui crioit: « Prince, retournez sur vos pas, on va vous » arrêter; le Palais royal est investi ». Mais, toujours inaccessible à la crainte, et inébranlable dans sa résolution, il continua son chemin. En arrivant, il s'aperçut que la garde doublée avoit la baïonnette au bout du fusil, et que le guet, qui faisoit défiler les carrosses, écartoit les spectateurs et les passans: c'étoient autant d'indices d'un évènement extraordinaire; il ne parut point y prêter attention. En

descendant de carrosse, les sergens, en habits gris, l'entourèrent, comme s'ils eussent été des domestiques attirés par la curiosité de le contempler : un d'eux, en habit uniforme, s'avance comme s'il eût voulu écarter la foule; c'étoit le signal pour l'arrêter : deux lui saisissent les bras au-dessus du coude, deux le prennent par le poignet, un le prend par le milieu du corps, deux autres par les jambes ; ils le portèrent dans la cour des cuisines, où il étoit attendu par les officiers commandés pour s'assurer de sa personne. M. de Vaudreuil, chargé d'un ministère qui répugnoit à sa délicatesse, lui dit : « Monseigneur, je vous arrête de la » part du roi ». Le prince, sans montrer la moindre émotion, lui répondit : « Vous vous » y prenez d'une façon un peu cavalière ». On le conduisit dans une des salles basses de la cour des cuisines; on lui demande ses armes. « Je ne les rends point, dit-il fermement; mais » vous êtes les plus forts, vous pouvez les pren- » dre ». On lui ôta son épée, un couteau à deux lames, et deux pistolets. Il dit qu'on ne devoit point être surpris de le trouver si bien armé; qu'il avoit toujours usé de cette précaution depuis son retour d'Ecosse. M. de Vaudreuil usa des plus grands ménagemens dans l'exécution des ordres qu'il avoit reçus pour en adoucir l'amertume; il le conjura de ne point attenter à sa vie. Quand il en eut reçu la parole d'honneur, il alla rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, et dit que le prince étoit désarmé, et qu'il n'avoit fait aucune résistance. Quoiqu'on le crût tranquille à l'extérieur, le trouble étoit dans son cœur; et, par un excès de

1747.

précaution, M. de Vaudreuil reçut ordre de
1747. le faire lier. Il se chargea lui-même de ce ministère de rigueur ; il lui fit ses excuses, en lui protestant que c'étoit pour sa sûreté qu'il en usoit ainsi, parce qu'on craignoit qu'il n'attentât sur lui-même : on s'étoit muni de dix aunes de cordons de soie cramoisie. « Je ne » suis point, dit-il, accoutumé à de pareils » traitemens : je ne déciderai point s'ils sont » injustes ou mérités ; c'est au tribunal des na» tions que j'en appelle ».

Quand on l'eut mis dans l'impuissance de rien entreprendre contre lui-même, il fixa ses yeux sur ses liens, en disant : « Me trouvez» vous bien ? » Il jeta un regard sévère sur M. de Vaudreuil, plus affligé que lui d'être chargé de remplir un si rigoureux devoir. On le porte comme un cadavre dans un carrosse, où M. de Vaudreuil se place à côté de lui : deux capitaines se mettent sur le devant ; deux autres, à cheval, avoient la main sur chaque portière ; six grenadiers étoient montés sur le derrière de la voiture avec la baïonnette au bout de leurs fusils ; le reste des soldats à pied entouroit le carrosse. Il s'arrêta dans le faubourg Saint Antoine, où un détachement des mousquetaires s'étoit posté, et l'on y prit des relais. Le prince, qui jusqu'alors avoit été muet, délia enfin sa langue. « Où allons nous ? dit-il : » me conduisez-vous à Hanovre ». On arrive à Vincennes dans un morne silence ; on n'avoit rien d'agréable à se dire.

M. du Châtelet, gouverneur du château, en étoit fort connu. Dès que le prince l'aperçut, il s'écria : « Je voudrois bien vous em-

» brasser : mais je ne puis aller à vous ; appro-
» chez-vous de moi, mon ami ». M. du Châtelet, pénétré de la plus tendre compassion, l'aborde, l'embrasse, et, pressé de douleur, il ne peut lui répondre ; il le délie lui-même, et le conduit dans la chambre qu'on lui avoit préparée. En y entrant, il jette les yeux sur les meubles, et s'écrie : « Tout ceci n'est pas » magnifique ». Il est vrai qu'on s'étoit plus occupé à lui fournir tout ce qui pouvoit être commode que des ameublemens de luxe ; mais son amour propre auroit été plus flatté d'y trouver un élégant superflu qu'un simple nécessaire. On lui demanda s'il ne lui restoit plus rien avec quoi il pût attenter à sa vie ; il rendit un compas, et donna sa parole que c'étoit la seule arme qui lui restoit. Malgré cette déclaration, on jugea à propos de fouiller les endroits les plus secrets de son habillement ; il eut la force de le souffrir sans prononcer un seul mot. 1747.

M. du Châtelet lui fit observer que la chambre étant trop petite, il ne pourroit s'y promener, et qu'étant accoutumé à beaucoup d'exercice, il pourroit être incommodé d'être resserré dans une aussi étroite enceinte : on lui représenta qu'il étoit facile d'ouvrir une porte qui communiquoit à une grande chambre, mais que préalablement il falloit qu'il donnât sa parole que.... Le prince, sans lui laisser le temps d'achever, s'écria : « Non, je ne la » donnerai pas ; je l'ai donnée une fois, et l'on » n'a pas voulu y ajouter foi ; non, je ne la » donnerai plus ». « Je suis au désespoir, ré- » pondit M. du Châtelet, d'être chargé d'un

» aussi triste office ; ce jour est le plus malheu-
1747. » reux de ma vie ». Le prince le regarde avec douceur, et lui tendant la main, il lui dit : « Votre amitié m'est connue ; je ne confondrai jamais l'ami avec le gouverneur : allez, » faites le devoir de votre charge dans toute » son étendue ; je vous en estimerai davan- » tage ».

On lui demanda à quelle heure il vouloit souper. Il répondit qu'il avoit beaucoup dîné et fort tard, et qu'il demanderoit à manger lorsqu'il en sentiroit le besoin. Il s'informa du traitement qu'on avoit fait à ses gentilshommes : « Avez-vous aussi lié mes Anglais ? leur dit-il : » ils ne sont point accoutumés à porter des » chaînes. Si vous avez traité comme moi le » chevalier Hervington, il doit avoir beau- » coup souffert ; car il est fort gras ». Personne ne répondit à cette interrogation ; et voyant enfin qu'on s'obstinoit à lui cacher le sort de ses amis, il n'en parla plus : il se promena dans sa chambre, traitant avec une politesse affectueuse les officiers commis à sa garde. Il se jeta ensuite tout habillé sur son lit. Il eut quelque peine à s'endormir, et son sommeil fut fort agité : les officiers de garde en furent effrayés ; ils s'approchèrent de son lit, et le trouvèrent dormant d'un sommeil profond. A son réveil, il demanda quelle heure il étoit ; et lorsqu'il apprit qu'il n'étoit que six heures ; il dit en souriant : « Les heures sont un peu » longues ici ». Les officiers eurent ordre de se retirer, et sa garde fut confiée à M. du Châtelet.

Le prince fut aussi grand pendant sa déten-

tion qu'il l'avoit été dans les journées de Falkirck et de Preston-pans : il ne s'abaissa point 1747.
à se plaindre ; et, maître de lui-même, il se crut aussi libre dans sa prison que s'il eût été dans le palais de ses ancêtres : il sembloit, au milieu de ses gardes, être un roi environné de ses courtisans ; il donnoit aux officiers des ordres avec la même confiance que s'ils eussent été ses sujets. Sa fierté naturelle étoit tempérée par une politesse et une popularité qui lui gagnoient tous les cœurs. Le public, qui d'abord avoit condamné sa désobéissance aux ordres du roi, n'éprouva plus pour lui que des sentimens d'admiration. Les malheureux trouvent toujours assez de personnes qui les plaignent ; ils cesseroient bientôt de l'être, s'ils en trouvoient autant pour les servir.

Cette relation de son arrêt mérite quelques adoucissemens ; il paroît qu'elle a été dictée par les partisans outrés du prince, qui, pour le rendre plus intéressant, ont sans doute exagéré le traitement qu'il essuya dans le premier moment de sa détention. Des personnes dont le témoignage ne doit point être suspect, ont assuré qu'on n'en étoit venu à l'extrémité de le lier qu'après qu'il eut essayé de se jeter par les portières du carrosse, et qu'on ne l'avoit si rigoureusement fouillé que parce qu'après avoir remis un pistolet, en protestant qu'il n'en avoit point d'autre, on lui en avoit trouvé un second. Cette rigueur, dont on fut contraint d'user, avoit un principe louable, puisque c'étoit pour veiller à sa conservation. La malignité, qui ne craint point de blesser la vraisemblance, ajoute encore que les meubles de

sa chambre ne consistoient qu'en une chaise
1747. de paille et un lit de sangle : imposture grossière, qui ne peut tromper que ceux qui aiment à l'être. Le roi savoit trop se respecter pour manquer d'égards à cet illustre captif, dont il honoroit la valeur, et dont il plaignoit les infortunes. Quand sa patience lassée étoit dans la nécessité de frapper, son cœur ressentoit les premiers coups ; et ce n'étoit pas contre un prince qui lui étoit uni par les liens du sang qu'il eût déposé son caractère doux et bienfaisant : d'ailleurs le gouverneur de Vincennes avoit dans l'âme trop de noblesse et de générosité pour le laisser dans un état d'abjection.

Ses gentilshommes furent enveloppés dans sa disgrâce. Dès qu'on leur eut signifié qu'on les arrêtoit de la part du roi, ils rendirent leurs épées, et se laissèrent conduire à la Bastille sans murmure : on les y traita si magnifiquement, qu'ils n'eurent point à se plaindre de leur détention, dont on eut soin d'adoucir les ennuis ; les attentions qu'on eut pour eux sont une réfutation complète des calomnies hasardées sur le traitement fait au prince.

Les six jours qu'il passa dans le château de Vincennes lui laissèrent le temps de réfléchir sur tous les événemens de sa vie. Le souvenir en fut d'autant plus amer, qu'il avoit beaucoup de fautes irréparables à se reprocher : il étoit seul vis-à-vis de lui-même ; il n'est point de juge plus sévère que celui qui, isolé du reste des humains, se cite à son propre tribunal pour y rendre compte de ses actions. Son caractère, ulcéré par une longue adversité, le rendit

rendit son censeur le plus rigide : ce fut alors qu'il se reprocha le mauvais usage qu'il avoit fait de la victoire de Preston-pans ; son humanité trop indulgente pour les vaincus fut un vice de politique qui fut interprété comme un aveu de sa foiblesse. Quand on dispute un empire, on ne doit écouter la clémence qu'après avoir désarmé son ennemi : l'ambition offensée ne connoît point les ménagemens ; tout lui paroît légitime pour arriver à son but, et c'est l'événement qui la justifie ou la flétrit. Le roi George lui avoit donné un exemple qui l'autorisoit à tout oser et à tout enfreindre : sa tête avoit été mise à prix en 1744 ; l'année suivante, la régence que le roi avoit laissée à Londres pendant son voyage en Allemagne, avoit renouvelé cette proscription : ces deux arrêts sanglans auroient suffi pour justifier les actes les plus rigoureux exercés contre les vaincus, puisqu'on n'auroit usé que du droit de représailles.

1747.

Après sa victoire, il ne lui restoit qu'un parti à prendre pour être conquérant : c'étoit d'user de clémence envers les blessés restés sur le champ de bataille, de poursuivre les fuyards sans relâche, de les détruire, ou de les dissiper sans espoir de réunion. Il devoit se répandre comme un torrent dans le sein de l'Angleterre, dont toutes les forces étoient en Allemagne, et fondre subitement sur les six mille Hollandais qui en étoient l'unique ressource ; il seroit entré dans Londres en conquérant : ses amis, retenus jusqu'alors par la crainte, se seroient empressés de se ranger sous ses enseignes ; le peuple anglais, ami des nouveaux

tés et passionné pour les révolutions, l'auroit
1747. révéré comme son idole; ses inclinations pour la tolérance l'auroient affermi pour jamais sur un trône conquis par ses armes. Mais telle a été la destinée de tous les Stuart, ils ont creusé de leurs propres mains le précipice qui les a engloutis avec tous les défenseurs de leur cause, c'est le dragon de l'Apocalypse qui entraîne dans sa chute tous les astres du firmament.

Enfin le prince, sans amis, sans patrie, n'ayant partout que de stériles admirateurs, consentit à sortir de France, et les portes de sa prison lui furent ouvertes le 17 décembre 1746. Il monta dans un carrosse avec deux capitaines aux gardes et le commandant des mousquetaires, qui l'accompagnèrent jusqu'à Pont-de-Beauvoisin, petite ville qui sépare la France de la Savoie. Ce fut là que, dévoré de chagrins, accablé d'insomnie, épuisé de fatigues, il commença à réfléchir sur l'horreur de son sort : ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de n'avoir pas un ami dans le sein duquel il pût épancher le secret de ses peines. Son courage, qui jusqu'alors l'avoit soutenu, commençoit à l'abandonner : à force de lutter contre la fortune, il paroissoit résolu de lui céder. Il étoit sans linge, sans habits, et sans argent pour s'en procurer ; une opiniâtre fierté lui avoit fait refuser tous les secours que la cour de France lui avoit offerts pour reparoître avec dignité : il croyoit ne pouvoir mieux se venger d'une nation qui le vomissoit de son sein, qu'en se montrant chez l'étranger avec le spectacle de l'abandon et de la misère. C'étoit être l'artisan de ses maux ; et Louis XV, qui avoit

tout offert pour les prévenir, n'eut rien à se reprocher.

1747.

Tandis qu'il étoit dévoré d'angoisses et qu'il flottoit dans la perplexité, il apprit que le régiment d'Irlande étoit en garnison à Chambéry : la plupart des officiers de ce régiment lui étoient connus ; ils lui avoient fait leur cour à Rome pendant la campagne de Velletri. Leur attachement n'étoit point équivoque ; tous auroient prodigué leur sang pour lui. Il s'introduisit secrètement dans la ville ; il étoit si mal équipé, qu'il étoit impossible de reconnoître en lui le héros qui venoit de faire trembler l'Angleterre. Dès qu'il se fut annoncé, les officiers furent à sa rencontre, et lui firent une réception conforme à la dignité du fils de celui qu'ils reconnoissoient encore pour leur roi. Il en reçut tous les secours qu'ils purent lui procurer ; il se dépouilla de ses habits sales et déchirés pour se revêtir d'un uniforme. Après avoir épuisé cette ressource passagère, il prit la route d'Avignon, accompagné du seul lieutenant Odonel ; il traversa le Dauphiné, et arriva comme un aventurier sur les terres papales sans avoir été reconnu.

Son équipage mesquin ne lui permettoit pas de se présenter au palais du vice-légat : il se réfugia chez lady Inverness, qui s'étoit fixée dans cette ville, où elle figuroit avec éclat à la faveur d'une pension considérable dont la cour de Rome l'avoit gratifiée. Elle avoit été dame d'honneur de la mère du prince, et on ne l'appeloit à Rome que la belle Ecossaise. Sa beauté, et les attentions du prétendant pour elle, avoient été la semence des dissentions domes-

tiques qui avoient dérangé l'harmonie de cette
1747. petite cour : l'épouse délaissée se consoloit avec Dieu de l'indifférence dédaigneuse de son mari ; mais, zélée catholique, elle craignoit que sa rivale n'abusât de son ascendant pour faire un apostat de son amant. Rome, jalouse de faire des conquêtes à la foi, l'avoit engagée à renoncer à la religion Anglicane : une pension magnifique, beaucoup plus persuasive que tous les argumens théologiques, fut la récompense de sa docilité. Cette prosélyte devint le canal de toutes les grâces ; et comme elle étoit aussi intrigante que spirituelle, elle sut profiter de son crédit pour accumuler des richesses immenses : mais s'apercevant que ce crédit diminuoit, ainsi que sa beauté, elle alla cacher ses rides loin du lieu où elle avoit régné sur les cœurs. Son esprit avoit survécu à ses charmes ; et c'étoit par cette ressource, ainsi que par sa dépense somptueuse, qu'elle s'étoit formé une cour aussi nombreuse que brillante. Une riche vaisselle d'argent, une magnifique toilette, une grande quantité de bijoux, des monceaux d'or, la mettoient en état de consoler le prince dans l'état de détresse où elle le voyoit : tout ce qu'elle eût fait pour lui n'auroit été qu'une foible restitution d'un bien de famille ; mais cette femme ingrate, empressée de jouir, fut insensible au plaisir d'obliger. Son attachement à ses richesses étoit d'autant plus vif, qu'étant la récompense de sa beauté, elle se voyoit privée de cette ressource dans sa vieillesse.

Le prince, trop fier pour mendier des secours qu'on auroit dû lui offrir, aima mieux

rester quelques jours avec la seule chemise qui lui avoit servi pendant son voyage, et avec un 1747. mauvais habit d'écarlate qu'on lui avoit donné à Chambéry. Ses gentilshommes, après avoir été élargis, furent le rejoindre dans son nouvel asile, où ses domestiques lui amenèrent ses équipages.

Alors il prit un logement chez le vice-légat, qui le reçut avec tous les honneurs dus aux enfans des rois, et surtout à l'héritier d'une couronne. Ce ministre se trouva dans un grand embarras; il craignoit que la cour de Rome ne refusât de bonifier les dépenses occasionnées par le traitement d'un hôte dont le rang exigeoit beaucoup, quoiqu'il n'exigeât rien pour lui-même. A peine il s'étoit arrangé dans son nouveau domicile, que la bienséance l'obligea de le quitter. Le prince don Philippe étoit parti de Chambéry pour aller prendre possession de ses nouveaux états en Italie. Il prit sa route par Avignon, pour traverser ensuite la Provence. Ce passage obligeoit le vice-légat à le loger. Le prince Edouard se fit un devoir de lui céder son appartement. Ses aventures et ses malheurs avoient jeté trop d'éclat pour ne pas faire naître à l'infant la curiosité de le connoître : cette entrevue étoit embarrassante à cause de l'étiquette, espèce de chaîne que les souverains et les enfans des rois se sont forgée, et qui est moins un titre de grandeur qu'un obstacle à la jouissance. Cette difficulté fut levée; le vice-légat donna un bal masqué qui leur procura la facilité de se voir sans compromettre leur rang. Cette fête fut d'autant plus brillante, que tout le monde

étoit prévenu du motif qui l'occasionnoit. Dès
1747. que le bal fut ouvert, les deux princes se dérobèrent de la foule, et entrèrent dans une chambre où ils se démasquèrent. Ils se regardèrent quelque temps sans se rien dire ; leur embarras étoit réciproque. Enfin le prince Edouard rompit le silence : Il me paroît, dit-il, que vous aimez à danser. Oui, répond l'infant : c'est un exercice qui m'amuse beaucoup. Eh bien ! reprit l'autre, allons danser. Ils remirent l'un et l'autre leur masque pour aller se confondre dans la foule ; voilà quelle fut toute leur conversation : et telles sont ordinairement ces célèbres entrevues auxquelles l'imbécille crédulité du vulgaire attache beaucoup d'importance ; on s'imagine que c'est pour régler les destinées du monde, tandis qu'il ne s'agit que de terminer la guerre des rats et des grenouilles.

Le prince Edouard paroissoit résolu de fixer sa demeure dans cette ville, où un ciel pur et sans nuages communique à l'âme ce calme et cette gaieté innocente inconnus dans les climats froids ou brûlans. Le vice-légat cherchoit à le consoler des coups de la fortune par des bals et des fêtes : il n'y étoit pas insensible ; les héros passent rapidement des plus grandes fatigues dans le sein des plaisirs. Le séjour de Rome lui paroissoit insupportable : l'éclat de la pourpre dont son frère étoit revêtu auroit offensé ses yeux ; il eût mieux aimé le voir à la tête des milices du pape que de voir son front couronné de la tiare. Avignon étoit donc le seul asile qui lui restoit. Dès qu'il se vit déchu de ses hautes espérances, et qu'il fut dé-

trompé des promesses de la fortune, il fallut
se résoudre à mener une vie philosophique, 1747.
qui fait le tourment des ambitieux et les délices du sage. Le roi George lui envia la foible consolation de figurer sur ce petit théâtre, où il auroit vécu plus heureux sans être plus puissant et plus redoutable : il le poursuivit de retraite en retraite; et conformément au traité d'Aix-la-Chapelle, il exigea que la France le fît sortir d'Avignon. Quoique le Comtat, dont cette ville est la capitale, soit du domaine du souverain pontife, son autorité y est subordonnée à celle du roi de France, qui s'en est réservé la prérogative de haute souveraineté : ce titre honorifique, dont il ne retire aucun fruit, n'a que l'avantage de fermer une retraite aux brigands qui infestent les frontières, et surtout aux contrebandiers.

George étant dans des circonstances trop favorables pour que sa réquisition ne fût point écoutée, chargea son ministre à la cour de France de demander que le prince choisît un autre domicile que le territoire et la ville d'Avignon. Alors cet illustre banni, étranger sur la terre, se voyoit contraint d'errer inconnu de contrée en contrée, incertain encore si on le laisseroit tranquille au milieu des sables de l'Afrique ou dans les neiges et les glaces de la Laponie : son destin étoit de trouver partout des persécuteurs ou d'inutiles amis. Enfin, après bien des courses vagabondes, il se vit dans la cruelle nécessité d'aller encore respirer l'air de l'Italie, où, pour surcroît d'infortune, la cour de Rome, après la mort de son père, refusa de le traiter en roi. C'étoit une espèce

d'outrage d'autant plus sanglant, que cette
1747. cour, en lui conférant un vain titre, eût conservé la gloire d'être l'asile des rois détrônés ; c'étoit encore un trait d'ingratitude, puisque c'étoit se rendre complice de la dégradation d'une famille qui seroit encore sur le trône, si elle n'avoit pas adopté les maximes de Rome avec trop d'indiscrétion.

Le sang versé dans la guerre d'Ecosse cimenta la grandeur de la maison d'Hanovre, et assura la perpétuité de sa domination sur trois royaumes. Le roi George apprit à connoître ses ennemis secrets : ceux qui étoient assez puissans pour lui nuire périrent sur l'échafaud ; les autres furent proscrits et condamnés à vieillir dans une terre d'exil. La semence des guerres civiles fut étouffée, et ce qui resta de mécontens fut dans l'impuissance d'être rebelles. Quoique les catholiques restés sans chefs fussent abattus, on se crut obligé de se précautionner contre leur zèle porté souvent jusqu'à l'indiscrétion, et à quelque chose de plus. Les bills décernés contre eux avoient été révoqués ; ce fut par un principe de justice et d'humanité que cette partie de la nation fut rétablie dans les prérogatives de citoyen. On se flatta que cette indulgence, plus efficace que la sévérité, les attacheroit au gouvernement : mais leur zèle en devint plus amer et plus féroce ; ils continuèrent à se signaler dans tous les tumultes populaires ; et sur la fausse idée qu'on les croyoit encore redoutables, ils devenoient chaque jour plus audacieux. Le gouvernement crut ne pouvoir mieux s'assurer de leur fidélité qu'en leur imposant un serment qu'on

les obligea de prêter dans les tribunaux ordinaires. 1747.

« Je prends à témoin Dieu tout-puissant et » Jésus-Christ son fils unique, que je serai » fidèle et sincèrement obéissant au roi George II, notre très-généreux souverain : je le » défendrai de tout mon pouvoir contre toutes » les conjurations et attaques qui pourroient » être formées contre sa personne, sa couronne et sa dignité. Je m'engage aussi de » faire tous mes efforts pour découvrir et donner connoissance à sa majesté, ainsi qu'à » ses héritiers, de toutes les trahisons et conspirations qui pourroient être tramées contre » eux ; de maintenir fidèlement, de soutenir » de toutes mes forces et de défendre la succession à la couronne dans la famille du roi » contre qui que ce puisse être : à cette fin je » renonce et dénie toute obligation ou obéissance à la personne qui, du vivant de son » père, avoit usurpé le titre de prince de Galles, qui, dit-on, après le décès de son père, » a pris la qualité de roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande sous le nom de Charles III. » J'observerai aussi les mêmes engagemens » contre toute autre personne qui pourroit » prétexter avoir quelques droits à la couronne.

» Je fais aussi serment de renoncer et rejeter comme perverse, impie et blasphématoire, la doctrine qui enseigne qu'on peut » tuer légitimement telle personne pour peine » et sous prétexte d'hérésie, ainsi que la maxime détestable, qu'on n'est point obligé de

» garder la foi aux hétérodoxes. Je confesse
1747. » de plus que ce n'est point un article de ma
» croyance ; qu'au contraire je déteste et ab-
» horre l'opinion qui soutient que les souve-
» rains frappés d'anathêmes par le pape, son
» conseil, l'autorité des conciles et du siége
» de Rome, ou tel autre pouvoir que ce soit,
» peuvent être détrônés et même assassinés
» par leurs sujets, et même par des étrangers.
» Je promets de ne point croire et observer
» ce malheureux principe, ni tout autre con-
» traire à la présente déclaration. Enfin je dé-
» clare ne pas croire que le pape, ou tel autre
» souverain, prélat, puissance ou état étran-
» ger, soient fondés d'avoir directement ou
» indirectement dans ce royaume quelque ju-
» risdiction temporelle ou civile, pouvoir,
» magistrature, jurisdiction ou prééminence.
» Je confesse, déclare et atteste solennelle-
» ment devant Dieu et son fils Jésus-Christ
» mon sauveur, que la présente déclaration
» en son entier et en partie est par moi faite
» dans le sens entier et usité des paroles qu'on
» emploie dans ces sortes de sermens, sans la
» moindre restriction ou réserve équivoque;
» ni sans aucune dispense préalable accordée
» par le pape, ou par quelque autre autorité
» quelconque, qui usurpent le droit insensé
» de la déclarer nulle et non avenue ».

Quoique ces sortes de formulaires ne contiennent rien qui ne soit avoué par la raison, ce sont autant de productions de la tyrannie, qui, au lieu de rendre les sujets plus fidèles, ne font qu'un peuple d'hypocrites et de parju-

res : il est surprenant que les Anglais, qui se glorifient d'être le peuple le plus libre de la terre, soient les plus chargés de ces sortes d'entraves, contre lesquelles les nations les plus familières avec l'esclavage ont toujours fait des réclamations. Les ministres de la loi n'ont point d'empire sur les consciences; leurs mains ne sont armées du glaive que pour frapper les perturbateurs de l'ordre public : Dieu, qui lit dans les replis des cœurs, s'est réservé le droit de punir les infracteurs secrets de son culte et de ses lois. Ce n'est point par des sermens extorqués par la violence que le fanatisme religieux a cessé de bouleverser l'Angleterre : la philosophie, plus efficace que tous les formulaires, s'est introduite dans toutes les sectes, et leur a appris que tous les gens de bien, quoique divisés par des opinions, doivent se regarder comme frères et comme citoyens. La maison d'Hanovre, en favorisant le système de la tolérance, a rendu plus de services à la nation que par la conquête du Canada; c'est par la douceur de son gouvernement qu'elle a rectifié ce que son titre à la couronne pouvoit avoir de défectueux. La maison des Stuart, si célèbre par une continuité de malheurs, est presque éteinte : le tronc de cet arbre majestueux est presque desséché dans ses racines; les deux uniques rejetons qui restent ne permettent pas d'espérer d'en voir sortir de nouveaux. Il sera toujours intéressant de lire dans l'histoire ce que le dernier prince de cette race de rois osa tenter pour s'asseoir sur le trône que ses ancêtres avoient occupés pendant trois cens ans; on aura peine

1747.

1747. à concevoir que le prince Edouard, sans argent, sans alliés, accompagné seulement de huit compagnons de ses périls, soit descendu en Ecosse pour en faire la conquête. Quoiqu'abandonné des habitans du plat pays, il créa une armée composée de montagnards, qui jusqu'alors n'avoient eu aucune idée du métier de la guerre : son exemple en fit d'intrépides soldats. Soutenu par cette milice indisciplinée et par son courage, il se rendit maître de l'Ecosse, pénétra jusqu'au centre de l'Angleterre, força le gouvernement à rappeler ses troupes occupées dans le continent, gagna trois batailles contre une armée aguerrie et familiarisée avec les périls de la guerre : on ne put imputer ses malheurs et sa défaite qu'à la fortune, qui, en le trahissant, ne laissa apercevoir dans ce héros qu'un brave aventurier.

L'Ecosse étoit pacifiée, le roi George n'avoit plus de concurrent; le fanatisme étoit noyé dans les flots de sang, et la philosophie étoit assise sur ses débris; il ne restoit qu'une poignée de pieux insensés, plus à plaindre qu'à redouter : mais la guerre continuoit avec une nouvelle fureur sur les deux élémens et dans les deux hémisphères. L'Angleterre en soutenoit tout le poids dans le continent; mais maîtresse de la mer, elle y trouvoit d'amples dédommagemens. La France avoit remporté trois victoires; mais le succès étoit balancé par des pertes en Italie. Les Hollandais étoient intéressés à faire la paix; leur pays étoit ouvert, les boulevards qui protégeoient leurs provinces avoient été détruits, les Français pouvoient parcourir en vainqueurs toute la ré-

publique : ces considérations ne furent point assez puissantes pour leur faire adopter un système pacifique. Le génie du roi George sembloit régler les délibérations de leur sénat; sa vaste politique donnoit le mouvement à l'Europe, et rassembloit les tempêtes sur la France. Il appeloit du fond du nord cinquante mille hommes, soudoyés par l'Angleterre; et ce fut pour la première fois qu'une armée russe parut sur le bord du Rhin. L'impératrice qui gouvernoit alors ce vaste empire, pour un modique subside fit armer cinquante galères qui ne devoient agir que par les ordres du roi George. La reine de Hongrie épuisoit ses ressources pour se venger d'une puissance qui avoit voulu lui ravir la portion la plus précieuse de l'héritage de ses pères. Tout le corps germanique, docile aux impulsions du monarque anglais, étoit occupé à faire des préparatifs de guerre. Le roi de Sardaigne, qui, par la position de ses états, ouvre ou ferme à son gré les barrières de l'Italie, exécutoit de grandes choses avec des petits moyens. Ainsi toute l'Europe armée étoit prête à fondre sur les deux maisons de Bourbon. Il n'étoit donc pas étonnant que la France, victorieuse et conquérante, fût disposée à la paix. L'Angleterre, fatiguée d'une guerre qui la rendoit tributaire de ses alliés, étoit remplie de mécontens; le roi George parut condescendre aux vœux de sa nation. La ville de Breda fut indiquée pour travailler à l'ouvrage de la paix. Toutes les puissances y envoyèrent des plénipotentiaires. Ceux d'Angleterre portèrent leurs prétentions si haut, qu'il fut aisé

1747.

1747. de s'apercevoir qu'ils n'avoient que des intentions hostiles. Le congrès fut rompu ; et comme leur maître dictoit la loi à ses alliés, toutes les puissances se préparèrent à continuer la guerre avec plus d'opiniâtreté.

Le roi George, en paroissant concourir au rétablissement de la paix, avoit ébloui sa nation : il fit assembler le parlement, où, après avoir exposé ses dispositions pacifiques, il fit un pompeux récit des avantages remportés en Italie par les Autrichiens et les Piémontais ; Gênes conquise, la Provence envahie et dévastée, étoient des présages des succés qu'on devoit se promettre la campagne prochaine ; ces conquêtes ouvroient un passage libre aux vainqueurs pour pénétrer dans l'intérieur de la France. Cette fastueuse promesse fut écoutée avec enthousiasme ; les imaginations exaltées se transportèrent jusqu'à Paris, dont les dépouilles devoient dédommager des dépenses de la guerre. La confiance rétablie donna au commerce une nouvelle activité. Dans le cours de janvier, les bourses ouvertes fournirent au gouvernement des millions de livres sterling. La même émulation s'alluma chez les alliés : la reine de Hongrie s'obligea de fournir à l'armée de Flandre quarante mille hommes, l'Angleterre trente mille, et la Hollande quarante mille.

La France étoit dans l'impuissance de rassembler en Flandre des forces assez considérables pour arrêter ce déluge de combattans. Son armée étoit affoiblie par les détachemens qu'on avoit envoyés pour délivrer Gênes et défendre la Provence ; le royaume, épuisé d'hom-

mes et d'argent, étoit encore menacé du fleau de la famine : mais le maréchal de Saxe et le comte de Lowendal lui restoient; elle avoit encore droit de se promettre des victoires. Le ministère, éclairé par les conseils, sut tout prévoir; leur génie et la fortune firent le reste. Le duc de Cumberland usa de la plus grande célérité pour être le premier en campagne : il fut encore prévenu par les généraux français, qui frappèrent les plus rudes coups avant qu'il lui fût possible de faire aucun mouvement. Le comte de Lowendal se répandit comme un torrent dans la Flandre hollandaise, où les places sans défense et sans munitions ouvrirent leurs portes avant d'en être sommées. En moins d'un mois, tout le pays depuis Gand jusqu'à la mer où se débouche l'Escaut changea de maître sans qu'il en coûtât une goutte de sang; et dans cette expédition où l'on ne tira point l'épée, on fit cinq mille prisonniers de guerre : les dispositions du maréchal étoient si sages, que le duc de Cumberland fut réduit à rester triste spectateur de ses conquêtes. 1747.

Pendant que rien n'arrêtoit le cours des prospérités de la France dans le continent, l'Angleterre, qui jusqu'alors s'étoit regardée comme la souveraine des mers, essuya une terrible disgrâce sur cet élément par la perte de Madrass. Cette ville, située dans le royaume d'Arcate, étoit dans l'Inde le magasin du commerce des Anglais : son voisinage de Pondichery l'en rendit naturellement la rivale et l'ennemie, comme si les richesses de l'Indoustan n'avoient pas été suffisantes pour assouvir l'avare cupidité de deux compagnies de mar-

chands. Mahé de la Bourdonnaye étoit alors
1747. gouverneur de l'Isle-Bourbon. C'étoit un de ces genies propres à tous les emplois, trop fier pour en solliciter aucun : quoiqu'il eût autant de talens pour conquérir un empire que pour le gouverner, il eut rampé toute sa vie dans les détails de l'administration obscure d'une isle, si la fortune ne lui eût offert l'occasion de développer le germe du grand homme, que sa modération jusqu'alors avoit tenu caché. Quoique presque ignoré dans sa patrie, il n'en fut pas moins ardent à la servir. Indigné de voir les Anglais exercer un empire tyrannique dans la vaste presqu'isle de l'Inde, il voulut du moins faire entrer la France dans le partage des richesses qui n'appartiennent qu'à l'industrie des nations assez courageuses pour aller les chercher. Il partit de l'isle confiée à sa vigilance avec neuf vaisseaux qu'il avoit armés en guerre sans le concours du gouvernement ; il dirigea sa routa vers l'isle de Madagascar, où il en touva huit autres qui formèrent une flotte moins redoutable par le nombre que par l'habileté de son chef. Il rencontra l'amiral Burnet, qui, avec une forte escadre, interceptoit tous les vaisseaux destinés pour Pondichery. On combattit avec une égale furie jusqu'à la nuit : les deux escadres, également maltraitées, furent se radouber, l'une dans l'isle de Ceylan, et l'autre à Pondichery. La Bourdonnaye mit tant d'activité dans ses opérations, qu'il fut en état d'aller mettre le siége devant Madrass, avant que l'amiral anglais fût en état de le traverser dans son dessein. Des députés corrompus par l'or des

Anglais lui représentèrent que c'étoit enfreindre les traités que d'attaquer une ville située 1747.
sur les terres de l'empereur du Mogol. « Tout » territoire, dit-il, qui sert de refuge aux en» nemis de ma nation, cesse d'être sacré pour » moi ». La ville étoit défendue par un fort, où les richesses les plus précieuses étoient en dépôt : les Juifs seuls y avoient porté pour la valeur de quatre cents mille livres sterling d'effets. La population y étoit si nombreuse, qu'on comptoit dans un seul quartier cinquante mille âmes. Cette multitude étoit plus que suffisante pour résister à une armée qui ne comptoit que deux mille trois cents blancs et huit cents noirs, dont le génie de la Bourdonnaye avoit fait d'habiles canonniers et d'intrépides soldats. Ils n'avoient en tête que des hommes énervés par le vice du climat, et indifférens dans le choix des maîtres qui les chargeoient de chaînes. Leur système religieux, qui leur défend de verser le sang des bêtes, doit leur inspirer l'horreur de répandre celui de leurs semblables : ce respect pour l'humanité et pour tout ce qui respire doit faire des gens de bien et de mauvais soldats. La ville ouvrit ses portes sans avoir fait essuyer à ses conquérans la perte la plus légère ; on imputa cette facilité à la trahison du gouverneur, aussi lâche guerrier que citoyen dénaturé. Le sort du vainqueur et du vaincu fut bien différent. Le gouverneur de Madrass jouit sans inquiétude du fruit de son infidélité. La Bourdonnaye, à qui l'on devoit ériger des monumens dans sa patrie, n'y rentra que pour être conduit à la Bastille, où il fut dé-

tenu pendant trois ans et demi, et ne survé-
1747. cut que peu de temps à son élargissement : il mourut dévoré de chagrins et chargé de gloire. Ce ne fut qu'après sa mort que la France reconnut qu'elle avoit perdu un grand homme. On lui fit un crime de n'avoir exigé que neuf millions pour sauver la ville du pillage, et d'avoir versé dans ses coffres des sommes considérables. Il fut déclaré innocent. Sa plus glorieuse apologie est la médiocrité honorable qu'il a laissée à sa famille ; ses enfans ne jouissent que d'un héritage de gloire. Mais ce que ses ennemis n'osent lui contester, c'est l'usage qu'il fit de la victoire : le soldat français ne porta aucune atteinte à la pudicité des femmes et des filles, qui s'étoient réfugiés dans les temples et les pagodes ; les habitans ne s'aperçurent point que leurs vainqueurs fussent dans leurs murs.

La nouvelle de la prise de Madrass répandit la consternation dans toute l'Angleterre ; on craignoit le même sort pour tous les autres établissemens ; on vit partout des tumultes populaires. La multitude rejeta sur le roi et ses ministres les fautes de la fortune : la plus légère disgrâce fait oublier les plus brillans succès, parmi une nation qui se croit destinée à commander à l'univers. Les émotions furent appaisées à l'arrivée du vaisseau le Centurion, qui aporta la nouvelle de l'heureuse issue du combat naval de Finisterre. M. de la Jonquière, sorti de la Martinique avec six vaisseaux de guerre tout délabrés, fut rencontré par dix-sept gros vaisseaux de guerre anglais commandés par les amiraux Anson et

Waren : la Jonquière, malgré l'inégalité de ses forces, se forma en ligne de bataille, dans 1747. l'idée que les Anglais, occupés à faire leurs dispositions, donneroient le temps au convoi de s'éloigner. Les amiraux anglais pénétrèrent son dessein, et le prévinrent, en fondant à pleines voiles sur les Français, sans observer d'ordre de bataille. Le combat commença sur les quatre heures après midi. Les Français se battirent en désespérés, dans l'espérance que la nuit favoriseroit leur évasion. Leur résistance courageuse fut inutile : leurs mâts renversés, leurs voiles brisées, ne leur laissoient que l'alternative de se rendre, ou d'être engloutis sous les flots ; il fallut céder à la force. Les six vaisseaux de guerre furent pris avec sept autres de la compagnie des Indes, dont la perte fut évaluée à vingt millions. L'éclat d'une si riche proie releva les espérances de la nation victorieuse : vingt-deux chariots étalèrent dans les places publiques les dépouilles de l'Inde. On frappa des médailles pour éterniser la mémoire de cet heureux évènement. C'est par les monumens de la reconnoissance publique que les Anglais, qu'on devroit prendre pour modèles, allument l'émulation nationale : ce fut par cette magie que la maîtresse du monde enfanta tant de héros. Une couronne civique ou murale élève l'âme, et des récompenses pécuniaires la courbent vers la terre.

Tout ce qui est utile offre l'empreinte de la gloire aux yeux d'un peuple commerçant. Les Anglais devoient plutôt se féliciter de la supériorité de leurs forces que de l'habileté de leurs amiraux et du courage de leurs marins ;

les Français furent plutôt accablés par le nom-
1747. bre que par la valeur de leurs ennemis ; ils n'avoient que six vaisseaux à opposer à dix-sept, qui étoient encore soutenus par des frégates et des brûlots. C'est alors qu'on peut succomber sans rien perdre de sa gloire ; mais les vaincus ont toujours tort.

La fortune sembloit obstinée à déférer à l'Angleterre l'empire de la mer. Le combat de Finisterre fut suivi d'un évènement qui acheva de ruiner la marine de France : une flotte de cent soixante navires marchands étoit partie de Saint-Domingue sous l'escorte de sept vaisseaux de guerre, commandés par M. l'Estanduère. Cette flotte fut rencontrée à la hauteur de Belle-Isle par l'amiral Hawke, qui avoit sous ses ordres quatorze vaisseaux de ligne et plusieurs frégates. On se battit avec une fureur égale ; l'attaque fut vive et la résistance opiniâtre : mais enfin la fortune se rangea du parti le plus nombreux. Les sept vaisseaux français furent pris et amenés en triomphe dans la Tamise, avec quarante navire marchands, dont la valeur fut estimée quatre cent mille livres sterling.

Ce fut le dernier coup porté à la marine de France, qui, sous le règne de Louis XV, ne put se relever : ses meilleurs matelots avoient péri dans les combats ; plus de douze mille gémissoient dans les prisons d'Angleterre. Il est plus difficile de créer une race d'habiles marins que de former une bonne armée de terre. Le sort de l'Angleterre étoit bien différent : c'étoit avec le produit de ses prises qu'elle entretenoit ses flottes et ses armées de

terre. Maîtresse de la mer, elle trouvoit dans un commerce libre des ressources toujours renaissantes pour fournir aux dépenses de la guerre. Les partisans du prince Édouard, et surtout les catholiques, quoique sans attachement à leur roi, se félicitoient sincèrement des disgrâces de ses ennemis; ils imputoient les malheurs de la France à la malédiction du ciel, qui la punissoit d'avoir abandonné le prince, et qui n'avoit paru le favoriser que pour en faire l'instrument de ses desseins. Telle est la logique des enthousiastes: soit que les orages détruisent les moissons, soit qu'une douce rosée fertilise la terre, ils ne sont jamais embarrassés d'en développer la cause; ils interprètent tout au gré de leurs passions. Quoi qu'il en soit, leur haine contre la France assuroit la tranquillité de l'Angleterre; et le roi George n'ayant plus rien à redouter de ses ennemis domestiques, portoit librement ses vues au dehors. 1747.

La France continuoit d'étendre ses conquêtes en Flandre: le maréchal, vainqueur à la journée de Lawfeld, exécuta, après sa victoire, ce que tout autre général n'eût osé concevoir; il ordonna de mettre le siége devant Berg-op-Zoom. La direction de cette entreprise périlleuse fut confiée au comte de Lowendal, que la prise de tant de places faisoit regarder comme le Poliocrète des Français. Le célèbre Cohorn, l'émule et le rival de Vauban, avoit déployé toutes les richesses de l'art pour fortifier cette place, réputée imprenable; elle étoit défendue par une nombreuse garnison, qui pouvoit sans cesse être rafraîchie

par des troupes nouvelles. Ce ferme boule-
1747. vard avoit été l'écueil où Alexandre Farnèse et Spinola avoient échoué. Les officiers les plus expérimentés des deux armées rivales ne pouvoient se persuader que le comte de Lowendal dût être plus heureux que ces deux grands capitaines. Il fut le seul qui ne douta point du succès : les hommes supérieurs ne voient que le difficile dans ce que les hommes ordinaires regardent comme impossible. En effet, après plusieurs assauts meurtriers, la place fut emportée par un de ces coups de main qu'on taxe de témérité quand ils ne sont point suivis du succès, mais dont l'impétuosité française justifie la sagesse. La ville, prise d'assaut, fut abandonnée au pillage. Deux régimens anglais et écossais aimèrent mieux se laisser égorger que de se résoudre à demander quartier ; la fureur brutale du soldat français ternit la gloire de cette conquête. Les habitans furent enveloppés dans le carnage de la garnison ; et quand il n'y eut plus rien à piller, on mit le feu à la ville. Ceux qui purent se soustraire à la férocité du soldat furent mendier un asile dans les principales villes de la Hollande, où le spectacle de leurs misères répandit la consternation.

Après ce triomphe de la France, Louis XV, le laurier à la main, offrit encore la paix. La division se mit dans la république : les uns étoient persuadés que la continuation de la guerre alloit entraîner la patrie vers sa ruine ; les autres, rassurés par les promesses du gouvernement d'Angleterre, ne voulurent rien décider sans en avoir reçu l'inspiration. Le

comte de Bentink fut envoyé à Londres pour concerter avec les ministres un plan de pacification. Le roi George, qui se regardoit comme l'arbitre des destinées de l'Europe, prit le ton d'un maître qui commande à ses sujets, et déclara que la république ne devoit plus compter sur la protection de l'Angleterre, qui seule soutenoit tous le poids d'une guerre qui n'avoit été entreprise que pour soutenir la liberté de l'Europe; qu'il étoit imprudent de parler de paix dans un temps où la France, victorieuse sur terre, se croyoit assez puissante pour dicter des conditions humiliantes aux alliés. 1747.

Cette déclaration produisit l'effet qu'il s'en étoit promis; et plus roi dans la Hollande qu'en Angleterre, il changea, pour ainsi dire, la constitution de la république. Il représenta que les discussions civiles ne s'appaiseroient jamais tant que l'autorité du stadhouder seroit incertaine et limitée. Les peuples dominés par la crainte sont faciles à séduire, et c'est du changement qu'ils attendent la fin de leurs maux. Le danger présent étoit trop grand pour laisser la faculté de réfléchir sur l'avenir. La république, formant elle-même ses chaînes, déclara que la dignité de stadhouder seroit désormais héréditaire dans la famille du prince qui en étoit alors revêtu, et qu'au défaut de mâles elle passeroit aux femelles. Le roi George eut droit de se féliciter de son ouvrage.

Le stadhouder, devenu souverain sans en avoir le titre, ne dissimula plus son aversion contre la France: il publia un édit pour défendre à tous les sujets de la république d'avoir

directement ou indirectement commerce avec
1747. cette puissance ; il fut encore défendu à tous les armateurs ou capitaines de vaisseau de se charger d'effets ou marchandises pour le compte des Français, sous peine de confiscation des vaisseaux qui auroient servi au transport, et d'une amende de deux cents florins par chaque cargaison ; et il fut défendu, sous les mêmes peines, d'introduire dans les terres de la république, des vins, du sucre, du papier et toutes marchandises des manufactures de France : enfin, pour donner des encouragemens aux armateurs et aux corsaires, on les exempta de payer à l'amirauté les sommes qui leur étoient imposées en recevant leurs commissions. Tous ces édits, et plusieurs autres, n'annonçoient pas des dispositions pacifiques.

Les alliés s'unirent par desliens plus étroits. La reine de Hongrie s'engagea à fournir soixante mille hommes effectifs en Flandre, et à en faire marcher un pareil nombre en Italie. L'Angleterre en promit trente mille, et la Hollande quarante. Les Russes, qui étoient en marche, après avoir joint les alliés, avoient formé une armée capable de faire la conquête de l'univers, et c'étoit l'or de l'Angleterre qui la faisoit mouvoir. Il falloit que le roi George eût un grand ascendant sur sa nation pour la rendre ainsi tributaire des puissances dont elle soutenoit la cause par un sentiment de pure générosité.

Malgré l'appareil formidable de toutes ces forces, les Hollandais trembloient pour leur liberté : la prise de Berg-op-Zoom, qu'ils en regardoient comme le boulevard, ouvroit une

libre

libre entrée aux vainqueurs pour se répandre dans leurs provinces. L'Angleterre, malgré la confiance présomptueuse du gouvernement, n'étoit pas sans alarmes : on craignoit que le maréchal de Saxe, conquérant de la Hollande, n'abordât en Angleterre pour installer le prince Edouard sur le trône de ses pères, ou pour en faire une province de France. Cette effrayante perspective, qui sembloit devoir abattre leur courage, leur donna une nouvelle énergie. Le parlement et la nation concoururent à servir le ressentiment de leur roi, dont la politique profonde sembloit s'abandonner à leurs conseils, quand il maîtrisoit tous les esprits. Dans le temps qu'il les accabloit d'impôts pour défendre une cause étrangère, il ne s'éleva ni plainte ni murmure ; ses largesses secrètes lui assuroient la pluralité des suffrages dans l'assemblée de la nation, où la vénalité siége à côté des âmes incorruptibles. On lui accorda 400,000 livres sterling pour l'impératrice reine ; pareille somme pour la solde des troupes hanovriennes ; 300,000 pour payer le subside du roi de Sardaigne ; 217,000 pour l'armée russe ; 162,000 pour le landgrave de Hesse-Cassel ; 26,000 pour l'électeur de Bavière ; 8,000 pour l'électeur de Mayence ; 1,000,000, tant pour le général et pour les officiers généraux de l'armée, que pour former des pensions aux veuves des militaires. Tant de profusions devoient épuiser le royaume, quand tout l'or du monde y auroit été renfermé : on ne pouvoit concevoir quelles étoient les sources fécondes qui produisoient tant de richesses ; ce secret étoit réservé au roi George, qui les ou-

1747.

vroit ou les fermoit à son gré. Il exerçoit le
1747. même empire sur le corps germanique.

Les intrigues de la France avoient empêché la Hollande de se déclarer contre elle : l'ascendant du roi George sur les esprits fit entrer cette république de souverains dans la grande alliance ; elle mit sur pied une armée d'observation de cinquante mille hommes sous les ordres du prince Charles, frère de l'empereur, qui obligeoit les Français de diviser leurs forces pour défendre les frontières du côté de la Moselle.

La mort de Philippe V causa une révolution dans le ministère d'Espagne. Ferdinand, son fils et son successeur, se laissoit gouverner par la reine son épouse, sœur du roi de Portugal. Cette princesse, dont le cœur étoit anglais, n'agissoit que par l'impulsion du célèbre musicien Farinelli, plus digne d'être recherché pour la beauté de sa voix que pour sa science politique. Ce fut cet agent que le roi George choisit pour détacher l'Espagne des intérêts de la France. Ce favori, corrompu par l'or de la cour de Londres, ne cessa de représenter que la France, toujours prête à sacrifier ses alliés, ne respectoit d'autres liens que ses intérêts, et que, toujours infidèle à ses engagemens, elle trahiroit l'Espagne avec aussi peu de ménagement qu'elle avoit abandonné l'électeur de Bavière et le prince Edouard. Cette insolente invective fit une vive impression : le marquis de la Mina, qui commandoit en Italie, reçut ordre de se séparer de l'armée française ; et par ce divorce les Autrichiens et les

Piémontais passèrent le Var, et entrèrent en Provence.

Cet ordre, dont la cour de Madrid reconnut 1747.
l'imprudence, fut bientôt rétracté, et le général espagnol rejoignit l'armée française. La bonne intelligence fut rétablie. Le duc d'Huescar, ambassadeur d'Espagne à la cour de Versailles, assura, au nom du roi son maître, qu'il ne feroit jamais de paix sans la participation de la France. Le roi George, pour faire repentir l'Espagne de son attachement à la cour de Versailles, couvrit l'Océan et la Méditerranée de ses vaisseaux ; ses armateurs se rendirent maîtres de tous les navires qui parurent sur ces mers; les prises même faites sur les Génois furent déclarées légitimes, pour les punir de leur alliance avec les deux maisons de Bourbon. La marine britannique n'avoit jamais été plus puissante : victorieuse en Europe, elle se prépara à faire de nouvelles conquêtes à l'extrémité de l'Asie. L'amiral Boscawen eut ordre de se mettre en mer pour aller s'emparer de Pondichery, d'en raser les fortifications et d'en combler le port ; ce qui nécessairement eût entraîné la ruine des autres établissemens français dans cette riche partie du globe.

Quoique la marine de France fût anéantie, il lui restoit des armateurs audacieux qui alloient insulter les côtes de l'Angleterre et de la Hollande, d'où ils revenoient avec de riches prises : c'étoit une foible compensation des pertes qu'essuyoit l'état ; mais elles furent assez considérables pour semer la division dans une république de marchands, toujours plus

occupés de leur fortune particulière que des
1747. prospérités publiques. Les villes commerçantes sonnèrent l'alarme; il y eut de grandes émeutes à Amsterdam, à Roterdam, à Arnheim, Nimègue et Groningue. Ce qui révolta le plus les amis de la liberté, fut la harangue prononcée par le stadhouder dans l'assemblée des états, lorsqu'il partit pour aller se mettre à la tête de quarante mille hommes aux environs de Breda; il employa plusieurs fois les mots de *mon armée*, de *mes sujets*. Ce langage parut être plutôt celui d'un souverain que d'un enfant de la république. Le scandale fut universel, et les clameurs publiques le firent souvenir que les états ne connoissoient point de maître; il fut obligé de se rétracter et de substituer des termes plus modestes.

Cette rétractation ne parut pas suffisante pour calmer les esprits; les plus éclairés s'apercevoient qu'on avoit tout à craindre du gendre d'un roi qui disposoit à son gré des forces de l'Angleterre. Un stadhouder n'est redoutable qu'à la tête d'une armée, qui n'est qu'un assemblage de mercenaires toujours prêts à vendre la patrie à l'ambitieux qui les soudoie, et qui leur promet les dépouilles du citoyen désarmé. Ce motif faisoit pencher tous les républicains vers la paix.

Quoique le roi George eût la principale influence dans les délibérations du parlement, une faction puissante contrecarroit ses vues, et découvroit les plaies du corps politique, dont elle ne voyoit le remède que dans le retour de la paix. Lui-même en étoit convaincu; mais il en eût voulu prescrire les conditions,

Il lui étoit indifférent que la France fît des conquêtes en Flandre, pourvu que l'Angleterre restât maîtresse des mers. Des motifs plus puissans auroient dû le disposer à la paix : le prince Edouard, qui étoit encore à Paris, pouvoit tenter une seconde descente en Ecosse pour y rassembler les restes de son parti. Mais ce qui le rendoit plus docile, c'est que les Russes, dans qui il mettoit sa confiance, étoient arrêtés dans leur marche par les neiges et les glaces. Ces hommes endurcis par l'âpreté de leur climat couchoient sans tentes en rase campagne, enveloppés dans leurs simples manteaux ; et quoiqu'infatigables, ils ne pouvoient faire que deux lieues par jour, et dans un pays où il n'y avoit point de routes tracées. George ne pouvoit ignorer qu'en appelant des alliés aussi redoutables il alarmoit les souverains d'Allemagne, qui ne pouvoient voir sans inquiétude qu'on apprenoit à ces vainqueurs des Suédois et des Ottomans la route de leurs états.

1747.

Toutes ces considérations le déterminèrent à renoncer à son système de guerre ; et flatté du titre de pacificateur de l'Europe, il écouta favorablement deux agens qui lui furent envoyés par le ministère de France, en fit partir lui-même deux autres pour Versailles, et l'on convint d'indiquer un congrès à Aix-la-Chapelle. Tandis qu'on négocioit, on se préparoit réciproquement à la guerre. Le maréchal de Saxe, qui auroit été aussi bien placé dans le conseil qu'à la tête d'une armée, prévit que l'Angleterre porteroit trop haut ses prétentions, et que, pour la rendre traitable, il

falloit détacher la république de son alliance :
1747. mais on ne pouvoit y parvenir que par de nouveaux succès. *La paix*, disoit-il, *est dans Mastricht*. Il fut aussitôt résolu d'en faire le siége. Cette entreprise offroit de grands obstacles à surmonter : une armée étoit campée sous ses murs, et on ne pouvoit en approcher sans l'avoir obligée à s'en éloigner en lui donnant le change. C'est ce que le maréchal exécuta par ses savantes manœuvres. Des marches, des contremarches adroitement combinées, déguisèrent son dessein, et trompèrent la vigilance des généraux des alliés, dont l'armée se partagea en deux corps pour être en état de protéger les villes les plus menacées. Comme ils étoient persuadés qu'on en vouloit surtout à Breda, ils s'éloignèrent de Mastricht, et par leur retraite ils laissèrent les passages libres pour aller en faire le siége. Le gouverneur fit la plus brave défense ; mais le maréchal avoit fait de si belles dispositions, que l'armée des alliés n'osa même se présenter pour attaquer la circonvallation. L'artillerie des assiégeans fit de si grands ravages, que la brèche fut bientôt assez large pour monter à l'assaut ; mais, pour épargner le sang, on convint d'une suspension d'armes. Les Hollandais craignirent de voir renouveler la scène sanglante qui avoit réduit Berg-op-Zoom en un monceau de cendre. La république penchoit vers sa ruine ; cette barrière détruite laissoit aux Français un passage libre pour se répandre dans toutes ses provinces : cette crainte accéléra l'ouvrage de la paix. La faction opposée au stadhouder entraîna la pluralité des suffrages ; et pour

forcer le roi George à concourir à la pacification générale, les états lui signifièrent qu'ils 1747. étoient résolus de faire leur accommodement particulier, s'il persistoit à vouloir la guerre. Il fallut, pour n'être pas réduit à soutenir seul les dépenses de la guerre, qu'il se fît un mérite de condescendre aux vœux d'une république qui avoit lieu de se repentir d'être entrée dans cette querelle : il envoya ses ordres à son plénipotentiaire pour signer le traité.

La modération de Louis XV applanit toutes les difficultés : son plénipotentiaire déclara que son maître vouloit faire la guerre en roi, et non en marchand. En effet, ce monarque, n'exigeant rien pour lui, ne stipula que pour ses alliés : il lui parut plus glorieux de contribuer à leurs prospérités que de conserver quelques citadelles qui, sans le rendre plus grand, auroient excité la jalousie de ses voisins. Satisfait d'avoir assuré à don Carlos le royaume de Naples, et d'avoir formé à don Philippe un établissement en Italie, il ne se réserva aucune de ses conquêtes en Flandre. Le duc de Modène et la république de Gênes furent rétablis dans leurs possessions. Les petits souverains gagnent beaucoup, quand ils ne perdent rien dans les querelles des grands. Il n'y eut que les rois de Prusse et de Sardaigne qui recueillirent les fruits de cette guerre : la Silésie fut assurée à l'un ; l'autre s'agrandit par un démembrement du Milanès. Toutes les autres puissances, après avoir fait égorger un million d'hommes, restèrent dans l'état où elles étoient. Après tant de meurtres inutiles, cette guerre laissa dans toutes les

contrées de l'Europe de lugubres monumens
1747. des calamités des peuples. L'Autriche, l'Alsace, la Saxe, la Bohême, la Silésie, la Bavière, Gênes et l'Italie, furent arrosées du sang des vainqueurs et des vaincus. La Savoie, la Provence et la Bretagne, furent saccagées. L'Angleterre et l'Ecosse virent périr la fleur de leur noblesse et le tiers de leur milice courageuse. Les habitans des villes et des campagnes, victimes des querelles des rois, eurent à essuyer l'insolence et les fureurs d'une soldatesque féroce, qui, après leur avoir enlevé leurs dépouilles, les accabloit encore d'outrages. Le même fléau qui désoloit l'Europe affligeoit également le nouvel hémisphère. Il y eut partout des malheureux, toute la terre sembloit dévorer ses habitans, et ce ne fut qu'à la fin de cette ivresse meurtrière que les souverains s'aperçurent des blessures de leurs peuples.

Quoique toutes les nations soupirassent pour le retour de la paix, à peine fut-elle conclue, qu'on entendit partout des mécontens. Les Français mêmes ne pouvoient pardonner à leur roi d'avoir demandé la paix dans le cours de ses conquêtes et de ses victoires. Sa modération, au lieu de mériter la censure, fait l'éloge de son cœur ami de l'humanité, et lorsqu'après la journée de Lawfeld le général Ligonier, qui, né son sujet, avoit été fait prisonnier en combattant à la tête de ses ennemis, il lui dit, *Ne vaudroit-il pas mieux songer sérieusement à la paix que de faire égorger tant de braves gens ?* ce langage dans la bouche d'un vainqueur le justifie du re-

proche d'avoir formé des projets ambitieux.
Il fut trompé quand il entreprit la guerre; 1747.
mais bientôt, revenu de son erreur, il fut assez juste pour ne demander d'autre récompense des sacrifices faits à ses alliés que le titre de pacificateur, qui lui parut toujours plus beau que celui de conquérant.

Ses inclinations, tournées naturellement vers la paix, étoient encore fortifiées par la politique: l'éclat de ses succès en Flandre n'étoit qu'éblouissant; ce n'étoit qu'une brillante superficie qui couvroit un mal réel. La marine et le commerce de la France étoient anéantis; les colonies, tombées dans la langueur et le dépérissement, et restées sans défense, étoient menacées de passer sous une domination étrangère. L'Angleterre seule étoit féconde en ressources pour continuer la guerre; ses flottes, maîtresses des mers, faisoient circuler dans son sein les richesses de l'Amérique et de l'Asie: mais, d'un autre côté, les énormes subsides qu'elle payoit aux alliés devoient à la fin énerver sa vigueur. Le roi George ne retira d'autre avantage que le droit de punir ceux qui avoient ébranlé son trône, et d'étouffer dans leur sang la semence des guerres civiles.

Tous les souverains, intéressés au rétablissement de la paix, sembloient ne devoir s'occuper que du soin de la rendre durable; mais les défiances subsistèrent: et comme si l'on eût prévu une guerre prochaine, toutes les puissances restèrent armées. Les animosités personnelles avoient été trop vives pour n'en pas laisser quelque levain. Le roi George ne put oublier que la France lui avoit

suscité un concurrent ; et quoiqu'elle eût confirmé l'article V du traité de Londres de 1718,
1747. qui garantissoit à ce prince et à sa postérité la succession au trône de la Grande-Bretagne, une longue expérience lui avoit appris que c'est avec des légions et des flottes que les souverains interprètent les traités, et que la bonne foi est une vertu vulgaire méconnue par la politique. Ainsi la guerre vulgaire fut plutôt suspendue qu'éteinte : mais George, vieilli dans l'art de gouverner un peuple libre, couvrit son ressentiment particulier du voile des intérêts de sa nation.

Le système politique de l'Europe essuya subitement une révolution que les esprits clairvoyans n'avoient pu prévoir. Les plus implacables ennemis s'unirent par les liens les plus étroits contre les puissances qui avoient fait cause commune avec eux. Le roi de Prusse, qui, dans la dernière guerre, étoit resté spectateur oisif des combats de la France contre l'Angleterre, devint l'allié du roi de cette isle; et par une métamorphose qui parut monstrueuse, l'impératrice reine et la France combattirent sous les mêmes drapeaux. La Russie, mécontente du roi de Prusse, qui, sur la fin de la dernière guerre, s'étoit opposée à l'entrée de son armée en Allemagne, saisit l'occasion de l'en faire repentir, en se liguant avec l'impératrice reine. Enfin, depuis les bords de la Neva jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, toutes les terres et les mers furent ensanglantées.

Le feu de la guerre resta quelque temps caché : les premières étincelles éclatèrent du côté

du Canada, où l'humeur, plutôt que l'intérêt, excita des querelles, dont l'objet paroissoit minutieux ; il ne s'agissoit que de la propriété de quelques déserts incultes et sauvages de l'Acadie, que la France et l'Angleterre se disputoient sans espoir d'en retirer beaucoup de fruit. Ce ne fut d'abord qu'une querelle de particuliers : aucune puissance n'équipa de flotte et n'envoya d'armée pour appuyer ses prétentions ; aucune plainte, aucune déclaration de guerre, ne précédèrent les hostilités. Les deux puissances qui combattoient sur les mers de l'Amérique, vivoient en paix en Europe. Je n'entrerai point dans les détails de cette guerre qui fit couler tant de sang : mais, puisque ce fut en soutenant cette querelle que les Américains développèrent leurs talens militaires, et préparèrent la révolution qui les affranchit du joug de la métropole, je vais en donner un précis, qui est une introduction à l'histoire de la liberté de cette partie du monde. Ce fut dans cette guerre, qui fut une école militaire, que l'Europe, pour la première fois, apprit que l'Amérique enfantoit de braves soldats. Voici l'origine de cette fameuse querelle. 1747.

La France, par le traité d'Utrecht, avoit cédé à l'Angleterre la nouvelle-Ecosse, autrement nommée Acadie. Cette cession avoit été confirmée par le traité d'Aix-la-Chapelle. Ce pays, immense par son étendue, n'étoit qu'une vaste solitude, qui n'avoit point paru assez importante pour allumer l'ambition d'un conquérant ou l'avarice d'un peuple commerçant. Quelques sauvages, errant dans ces dé-

serts, en partageoient l'empire avec les bêtes
1747. féroces. Tout pays qui n'a point d'habitans n'appartient à personne. Si quelque nation avoit droit d'en réclamer la propriété, c'étoient les Français, puisque la Salle, gentilhomme normand, fut le premier qui parcourut l'Oyo, ou la belle rivière, dont cette province est arrosée; il est vrai qu'il n'y forma point d'établissement : ainsi cette terre, presque ignorée, n'avoit pas eu jusqu'alors de maître. Dès que l'Angleterre l'eut en sa possession, elle forma le projet d'étendre ses domaines jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent : c'étoit fermer aux Français toute communication du Canada avec la Louisiane, et donner des entraves à leur commerce, ou plutôt en couper toutes les branches et en tarir la source.

Les Anglais, jusqu'à cette époque, n'avoient formé aucune prétention sur ce pays; mais comme on avoit négligé d'en fixer les limites, ils profitèrent de cet oubli pour envahir tout ce qui se trouvoit à leur bienséance, et même ils armèrent plusieurs peuplades de sauvages pour exterminer les Français, comme des usurpateurs de leurs possessions. Ce fut dans cette querelle que l'Europe fit, pour la première fois, l'expérience que le nouvel hémisphère renfermoit une race mâle et belliqueuse, qui devoit la venger un jour des cruautés de ses anciens conquérans.

Tandis que tout étoit calme dans l'ancien continent, les Américains annonçoient par leurs mouvemens qu'on étoit menacé de nouvelles scènes de carnage. Les cours de Ver-

sailles et de Londres nommèrent des commissaires pour régler leurs possessions respectives. Mais les Anglais, déterminés à détruire le commerce de la France, exercèrent les plus criantes hostilités sur les mers de l'Amérique, et même ils dédaignèrent d'alléguer aucun motif de plainte pour colorer l'injustice de leurs usurpations; fiers de la richesse et de la population de leurs colonies, ils se comportèrent moins en guerriers qu'en pirates. Trois cents navires marchands furent la proie de leurs corsaires, avant qu'on eût parlé de guerre. Enfin, pour ne point paroître enfreindre ouvertement le droit des nations, ils n'agirent plus que sous le titre d'auxiliaires des sauvages qu'ils avoient soulevés contre la France. Ces peuples, soutenus par des alliés aussi puissans, formèrent une confédération pour rester les seuls dominateurs d'une terre dont la propriété n'auroit point dû leur être disputée par le reste des nations. 1747.

Tous les Américains furent autorisés par leurs gouverneurs à faire la contrebande dans les établissemens français. Plusieurs furent arrêtés. On avoit droit de les punir ou comme pirates, ou comme vagabonds : on eut la modération de les renvoyer à leurs gouverneurs pour en faire justice. Ils n'en reçurent que des encouragemens pour exercer de nouveaux brigandages : tant de ménagement de la part des Français parut inspiré par le sentiment de leur foiblesse, et les Américains en devinrent plus audacieux.

Le gouverneur de Canada se vit dans la nécessité d'user du droit de représailles ; il fit

avancer un corps de troupes, qui s'établit près
1747. du lac Erie, dont la possession n'avoit jamais été disputée aux Français. Le gouverneur de la Virginie l'envoya sommer de se retirer sur-le-champ ; il répondit qu'étant sur un terrain de la domination française, il n'avoit d'ordre à recevoir que de son général. Les Anglais, scandalisés de cette réponse, passèrent les monts Apalaches avec un train d'artillerie et un corps d'armée composé des milices de l'Amérique. Avant d'en venir aux hostilités, le général français, conformément aux intentions pacifiques de la cour, crut devoir recourir à la négociation. Jumonville, jeune officier de grande espérance, fut député avec une lettre dans laquelle on prioit les Anglais d'avoir pour lui tous les égards dus à son mérite, et au caractère de négociateur dont il étoit revêtu. On lui donna trente hommes pour escorte, dans l'espérance qu'un cortège si nombreux donneroit plus de poids à sa négociation. A peine fut-il en marche, qu'il fut investi par une troupe d'Anglais et de sauvages, commandée par le major-général Washington, qui, dans cette guerre, fit son apprentissage de général, et qui apprit à vaincre dans la suite ceux dont alors il défendoit la cause.

Les Français, en s'approchant, furent reçus par une décharge de mousqueterie, qui en tua plusieurs. Jumonville, étonné de cet attentat, s'avance, et fait signe qu'il ne vient point comme ennemi, mais comme ministre de paix : on parut vouloir l'écouter ; mais à peine eut-il commencé à lire sa sommation,

qu'il fut atteint d'un coup mortel, et ses compagnons furent faits prisonniers. 1747.

Les Anglais suspendirent leurs hostilités. Tandis qu'à Paris leurs commissaires paroissoient occupés à dresser un plan de pacification, leurs généraux rassembloient secrètement toutes les forces des colonies. Leur roi avoit envoyé des ordres à tous les gouverneurs de se tenir prêts à marcher; il fit même remettre au gouverneur de la Virginie dix mille livres sterling, avec permission de tirer pareille somme sur le gouvernement d'Angleterre. Bradock fut nommé général des troupes de l'Amérique. Keppel eut le commandement de la flotte destinée à favoriser les opérations de l'armée de terre. Ce fut dans ces circonstances que les colonies déclarèrent que leurs forces étoient suffisantes pour se défendre et même pour conquérir; mais le ministère britannique, qui ne vouloit point leur apprendre à vaincre, eut la politique d'envoyer des troupes, sous prétexte de les protéger.

Les généraux, conjointement avec les gouverneurs, firent des levées d'hommes et d'argent, qui, quoique contraires à la constitution, n'excitèrent aucun murmure. La guerre à laquelle on se préparoit sembloit n'avoir d'autre but que d'étendre le commerce des colonies; ainsi le sacrifice passager de leurs priviléges n'eut pour elles rien de pénible. La Virginie fournit vingt mille livres sterling; les autres colonies imitèrent cet exemple, et ne voulurent point être surpassées en générosité. Les provinces de New-York, de Maryland et de Pensylvanie, furent les seules qui montrè-

1747. rent de la répugnance à fournir leur contingent ; mais enfin leurs milices, quoique tardives, joignirent celles de Virginie dans Alexandrie, qui fut indiquée pour rendez-vous. Il est vrai que la Pensylvanie, plus attachée à son intérêt particulier qu'à l'intérêt général, continua de fournir aux Français toutes les choses dont ils avoient besoin.

L'amiral Boscawen donna sur mer le signal de la guerre par la prise de deux vaisseaux français, l'*Alcide* et le *Lis*, qu'il attaqua sur les bancs de Terre-Neuve. M. Hoquart, qui commandoit l'*Alcide*, aperçut onze vaisseaux, qu'il prit pour une escadre française ; il fit les signaux de reconnoissance, auxquels ils ne répondirent point. Il fallut alors se préparer au combat ; le pavillon rouge fut mis au haut du petit mât de hune. M. Hoquart fit crier par trois fois : Sommes-nous en paix ou en guerre ? On lui répondit : *la paix, la paix*. A peine eut-on prononcé ces mots, que les Anglais lâchèrent leur bordée de canons, chargés de boulets et de mitraille. Les Français étonnés y répondirent par un feu meurtrier : mais il fallut céder à la force ; les manœuvres étoient hachées, les voiles criblées, le petit mât de hune près de tomber, le grand mât percé de deux boulets, les mâts de misaine et de perroquet de fougue fracassés, près de cent hommes tués ou blessés sur les ponts : après tant de désastres, que la prudence ne pouvoit prévenir, la valeur succomba sous le nombre. M. Hoquart n'eut que l'alternative de se livrer à un inutile désespoir, ou à la nécessité de se rendre ; il amena le pavillon du roi.

Le *Lis*, commandé par M. de Lorgerie, se battit en retraite; mais se trouvant entre deux feux, et son vaisseau manquant de canons, il fut obligé de se rendre. Le *Dauphin royal*, qui portoit les troupes destinées à la défense de Louisbourg, fut le seul qui échappa à la poursuite de l'ennemi. Les Français vaincus ne perdirent rien de leur gloire. 1747.

Cette infraction scandaleuse des traités les plus solennels fut le signal d'un guerre dont les ravages désolèrent les deux hémisphères. Louis XV, dont la vengeance étoit provoquée par des insultes multipliées, fut obligé de renoncer à ses inclinations pacifiques, et d'adopter un système de guerre; ses armées inondèrent l'Allemagne, et préludèrent par des conquêtes et des victoires. Quoique sa marine fût détruite, on forma de ses débris une flotte, qui, sous les ordres de M. de la Galissonnière, mit celle des Anglais en désordre. Une armée qu'on rassembla sur les côtes leur fit craindre une invasion dans leur isle; ils réunirent leurs forces le long de la mer pour la prévenir. Cette invasion n'étoit que simulée: le ministère français profita de leur erreur pour pénétrer dans l'électorat d'Hanovre.

Pendant tout le cours de cette guerre, la politique anglaise fut d'occuper en Allemagne les forces de la France, qui engloutissoit son or dans une terre arrosée du sang de sa noblesse et de l'élite de ses soldats. Tandis qu'elle faisoit des conquêtes plus brillantes qu'utiles, les flottes britanniques, préférant le solide à l'éclat, faisoient de la guerre un métier; et laissant reposer leurs rivaux sur les débris de

quelques villes prises et détruites, ils alloient
1747. aux extrémités du globe puiser dans des sources qui les dédommageoient des dépenses qu'exigeoit leur marine formidable. La guerre, qui chez tous les peuples, est un fléau destructeur, fit germer l'abondance dans cette isle; guerriers et marchands tout-à-la-fois, ils ne se proposoient que de protéger et d'étendre leur commerce. Les Français se bornoient au stérile honneur de vaincre. Le maréchal de Richelieu, il est vrai, leur avoit enlevé l'isle Minorque, qui les rendoit dominateurs de la Méditerranée; ce général, après les avoir privés de ce redoutable boulevard, avoit forcé le duc de Cumberland de lui abandonner l'électorat d'Hanovre : mais toutes ces conquêtes ne pouvoient flatter que la vanité, puisqu'il étoit aisé de prévoir qu'on seroit forcé de les rendre au retour de la paix.

Les impôts en Angleterre étoient accablans, et ne faisoient point de mécontens. Partout où le particulier entre dans le partage des disgrâces et de prospérités publiques, on trouve des citoyens; les sacrifices faits à la mère patrie sont regardés comme les devoirs de la piété filiale : quand on est convaincu que l'or arraché des campagnes et des villes y rentrera avec plus d'abondance, alors on sème pour recueillir. Les flottes britanniques, souveraines des mers des deux hémisphères, s'en approprièrent les productions. Leurs armées triomphantes dans l'Inde, enlevèrent aux Français Pondichéry et Chandernagor; un nouvel empire britannique s'éleva sur les bords du Gange, et ce fut un peuple de marchands

qui en fut véritablement roi. Enflés de leurs succès, et encouragés par l'appât de l'or, ils osèrent porter la guerre dans les états du Mogol pour y chercher leurs ennemis, qui y avoient transporté les débris de leur fortune. Surate, une des villes les plus commerçantes et des plus peuplées de ce vaste empire, fut prise et livrée au pillage, sans que ce monarque, assoupi dans la mollesse, parût sensible à cet outrage: le soldat et le matelot plièrent sous les poids des dépouilles du vaincu. Cette conquête étoit un brigandage, mais le succès en effaçoit la honte: le droit de la victoire dispense de faire une apologie. 1747.

Après avoir fait trembler aux extrémités de l'Asie un des successeurs d'Aureng-Zeb, et détruit les comptoirs de la France sur la côte de Coromandel, ce peuple guerrier et commerçant tenta de nouvelles conquêtes dans l'Afrique. Ses flottes et ses armées victorieuses ruinèrent tous les établissemens formés par les Français sur les bords du Sénégal et dans la Gorée. Ce n'étoit point par l'ambition des conquêtes, ni pour acquérir de nouveaux sujets, qu'ils se transportoient dans ces climats arides et brûlans; en acquérant ces nouvelles possessions, ils s'approprioient tout le commerce de la poudre d'or, de la gomme arabique, et de la traite des nègres, dans un pays où l'espèce humaine, dégradée, se vend et s'achète comme un vil bétail.

L'Espagne, après avoir été long-temps témoin de ces combats, avoit eu l'imprudence de se jeter dans cette querelle, d'où elle ne sortit que couverte de plaies. Ce fut dans leurs

possessions que les Anglais portèrent leurs ar-
1747. mes, et firent une riche moisson par la prise et le pillage de la Havane, située à l'embouchure du golfe du Mexique : le butin fut évalué à près de cent millions. Le soldat et le matelot, chargés des dépouilles des vaincus, auroient pu vieillir dans une éternelle aisance, si cette espèce d'hommes dissipateurs étoit aussi soigneuse de conserver qu'elle est ardente à piller.

L'empire britannique s'étoit élevé trop haut pour avoir des fondemens solides. Sa grandeur faisoit sa foiblesse : il n'y avoit plus de proportion entre le corps et les membres ; l'un étoit concentré dans une isle de l'Europe, et les autres embrassoient l'Afrique et l'Asie. Il est vrai que la marine de ses ennemis étoit détruite, et que leur commerce étoit tombé dans un entier dépérissement ; à peine leur avoient-ils accordé une petite place sur le banc de Terre-Neuve pour faire sécher la morue.

A la suite de tant de combats, il ne restoit aux deux puissances rivales que le sentiment de leurs blessures. Les particuliers en Angleterre voyoient germer l'abondance sous leurs pas ; mais l'état étoit écrasé sous le poids d'une dette que tout l'or du monde ne pouvoit acquitter. Ces vastes régions achetées au prix de tant de sang ne pouvoient se conserver sans un surcroît de dépenses. Les impôts étoient si lourds et si fort multipliés, qu'on ne pouvoit en imaginer de nouveaux : les terres étoient si chargées, que le cultivateur ne travailloit que pour la vie. Les taxes sur les maisons et les fenêtres en augmentoient le prix,

et diminuoient le revenu du cultivateur; celles qu'on mit sur les boissons parurent les plus oppressives, surtout à la dernière classe du peuple, qui murmuroit de ce qu'on lui refusoit les moyens de s'enivrer, et qui, malgré ce frein, ne se corrigea point de son intempérance naturelle. Les droits d'entrée et de sortie des ports arrêtèrent les ressorts du commerce, et découragèrent l'industrie. La main-d'œuvre étoit montée à un si haut prix, que les marchands anglais ne pouvoient entrer en concurrence avec leurs rivaux. 1747.

Dans cet état de détresse, le ministère britannique résolut d'appeler les colonies à son secours. Cette ressource étoit conforme au droit naturel, qui prescrit à tous les membres d'une société de concourir à la conservation commune, pour assurer à chacun la paisible jouissance de ce qu'il possède. Les Américains s'étoient toujours fait un devoir de fournir leur contingent dans les guerres dispendieuses que la métropole avoit eu à soutenir, et même ils n'avoient jamais attendu qu'on les en sollicitât : mais ils avoient toujours regardé ces contributions comme des offrandes volontaires, et n'avoient jamais renoncé au privilége de s'imposer eux-mêmes ; privilége dont jouit tout citoyen anglais, qui ne peut être taxé que par ses représentans, et qui s'étoit étendu sur les fondateurs des colonies. Quoique cette réclamation fût légitime, et fondée sur les chartes, elle ne fut point écoutée ; le ministère britannique exigea qu'un peuple de citoyens qui avoient porté au-delà des mers l'amour de l'indépendance, fût soumis au pouvoir arbitraire

1747. d'un parlement qui, fier de sa liberté, prétendoit commander à des esclaves. Dès qu'il vouloit forcer les Américains à se courber sous le joug, ils se souvinrent qu'ils avoient le droit de s'imposer des lois. Dans la naissance de cette querelle, ils ne se proposoient point de faire divorce avec la métropole ; mais quand César eut passé le Rubicon, ce fut avec l'épée et les droits de la victoire qu'il justifia son entreprise.

Les Américains en avoient trop fait pour reculer ; et quand des sujets ont tout osé, ils n'ont d'autre ressource que de tout enfreindre. Le sentiment de leur oppression alluma dans leur cœur l'amour d'une indépendance absolue, et leur exemple apprit aux oppresseurs des peuples que, pour s'en faire obéir, il ne faut pas leur laisser apercevoir qu'ils sont esclaves.

NOTES.

LIVRE XV.

Mariage de la princesse Sobieski avec le Prétendant.

(1) MARIE-CLÉMENTINE, petite-fille de l'illustre Sobieski, roi de Pologne, naquit, le 18 juillet 1702, de Jacques-Louis Sobieski, prince royal de Pologne, et de Hwede, princesse palatine de Neubourg ; elle épousa le prétendant le 3 septembre 1719. Cette princesse, détachée des grandeurs de la terre, ne fut occupée que du soin de faire oublier à son époux sa dégradation. Epouse fidèle, mère tendre, elle ne forma de désirs que pour rendre ses enfans dignes du rang où ils étoient appelés par leur naissance. Ses richesses furent le patrimoine du pauvre, et surtout des Anglais catholiques attachés à la fortune des Stuart. La conduite équivoque de son époux sema quelque amertume sur ses jours ; elle chercha à s'en consoler dans le sein de la religion, qui seule peut remplir le vide que laisse dans un cœur tendre un amour dédaigné. Le peuple la révéra comme une sainte qui goûtoit sur la terre la félicité anticipée des enfans du ciel; mais lorsqu'elle prétendit être gratifiée de révélations, et qu'elle se mêla de prophétiser, les personnes calmes et éclairées ne virent dans sa dévotion qu'une piété crédule et bornée. Les superstitieux continuèrent à la révérer comme une intelligence privilégiée. Elle mourut le 18 janvier 1735. Voyez pag. 10.

(2) La comtesse de Marr, épouse du chef de la rebellion d'Ecosse, dont nous avons parlé, fut pendant quelque temps la dispensatrice des grâces à la cour du prétendant. Quoiqu'elle ne fût plus dans l'âge où l'on Pag. 12.

exerce un empire sur les cœurs, elle excita la jalousie de lady Inverness, qui, plus belle et plus intrigante, la supplanta dans la faveur.

Manifeste de la France.

Pag. 25. (3) Dès le commencement des troubles survenus à la mort de Charles VI, le roi n'a rien oublié pour faire connoître qu'il ne désiroit rien plus ardemment que de les voir assoupir par un arrangement raisonnable entre les parties belligérantes. La manière dont il s'est conduit a suffisamment démontré qu'il persistoit dans les mêmes intentions; et sa majesté ne voulant former pour elle-même aucune prétention qui pût mettre un obstacle au rétablissement de la tranquillité en Europe, n'avoit pas cru devoir entrer comme partie dans cette guerre, autrement qu'en fournissant à ses alliés les secours auxquels elle étoit obligée par les traités. Des vues aussi désintéressées auroient bientôt rétabli la paix, si la cour de Londres avoit montré la même modération, et si elle ne s'étoit proposé uniquement pour but que le bien et l'avantage de la nation anglaise; mais le roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, ayant des sentimens bien différens, ne tarda pas à découvrir qu'elles tendoient à allumer une guerre universelle: non content d'éloigner la cour de Vienne de toute idée d'accommodement, il excita son animosité par ses conseils violens; il chercha à provoquer la France, en troublant sur toutes les mers son commerce, au mépris du droit des gens et des traités les plus solennels. Le traité d'Hanovre paroissoit devoir assurer la cessation de tous ces excès: cependant le séjour du roi d'Angleterre dans ses états d'Allemagne parut le rendre sensible aux plaintes qui lui furent portées, et dont il sentit la justice; il donna sa parole royale de les réprimer, et il s'engagea formellement à ne point troubler les alliés du roi, qui n'avoient pris les armes que pour faire valoir leurs droits. Mais à peine fut-il de retour dans son île, qu'il oublia toutes ses promesses; et quand l'armée du roi sortit de Westphalie, il fit déclarer par ses ministres que le traité n'avoit plus lieu: alors il n'usa plus de ménagement; ennemi personnel de la France, il se proposa de lui susciter

susciter partout des ennemis ; et pour parvenir à son but, il donna des instructions hostiles à ses ministres dans toutes les cours d'Europe. Les Anglais exercèrent une piraterie barbare, et les ports de France ne servirent plus d'asile contre leurs insultes ; enfin leurs escadres osèrent bloquer le port de Toulon ; ils s'emparèrent de tous les vaisseaux français, s'en approprièrent les marchandises, enlevèrent même les recrues et les munitions que sa majesté envoyoit dans ses places. Tant d'injures lassèrent la patience de sa majesté, qui ne pouvoit les souffrir plus long-temps sans manquer à la protection qu'elle doit à ses sujets, à ses alliés, à ses engagemens et à sa gloire.

Tels sont les justes motifs qui ne permettent plus à sa majesté de se tenir dans les bornes de la modération, et qui la forcent à déclarer la guerre comme elle la déclare au roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre ; elle ordonne à tous ses sujets de courir sur les sujets du roi d'Angleterre, électeur d'Hanovre, et leur défend expressément d'avoir avec eux aucune relation et commerce.

Manifeste de l'Angleterre.

(4) Il est notoire que tous les troubles survenus en Allemagne relativement à la succession du défunt empereur Charles VI, ont été fomentés par le roi de France, dont le but est de renverser tout équilibre de puissance en Europe : la couronne de France a violé sans pudeur la garantie solennelle où elle s'étoit engagée en 1738, de soutenir la pragmatique sanction, et cette garantie avoit été achetée par la cession de la Lorraine. Pag. 30.

De notre côté, toujours dirigés par cette candeur qui règle nos actions, nous avons rempli nos propres engagemens de soutenir cette pragmatique sanction, en nous opposant aux entreprises formées contre les états de la reine de Hongrie ; et nous ne sommes point surpris que notre conduite ait allumé le ressentiment de la France contre nous, et qu'elle en a fait le principal fondement de sa déclaration de guerre. Son ressentiment doit être d'autant plus vif, que l'assistance

que nous avons donnée à notre alliée a fait avorter les ambitieux projets de ses ennemis.

Pendant que nous étions en guerre avec l'Espagne pour la défense des droits de nos sujets, la France, au lieu de garder une exacte neutralité, comme nous avions lieu de l'espérer, prêta des secours secrets à nos ennemis, tandis que c'étoit à nous que les traités l'obligeoient d'en donner. Ses sujets, à la faveur d'une patente espagnole, exerçoient la piraterie contre nos vaisseaux. En 1740, une flotte française fut mise en mer pour s'opposer à nos opérations, et nous avons dans les mains une preuve authentique que le commandant de cette escadre avoit des ordres non-seulement de commettre des hostilités contre nos vaisseaux, mais encore de concerter avec nos ennemis des mesures pour envahir une de nos principales colonies de l'Amérique. Cet ordre est daté du 7 octobre 1740, et le duplicata est tombé dans les mains du commandant en chef de l'escadre que nous avons dans les mers occidentales.

Ces injurieux procédés sont encore aggravés par la déclaration que fit alors le ministre de France en notre cour; il protesta que le roi son maître n'avoit aucune intention hostile en envoyant cette escadre. La France, en 1741, tint une conduite également offensante, quand l'escadre qu'elle avoit dans la Méditerranée se réunit aux vaisseaux de nos ennemis pour les protéger à la vue de notre flotte, qui se préparoit à les attaquer.

Ces procédés, qui étoient autant d'infractions des traités, ont été suivis du rétablissement des fortifications de Dunkerque, et d'hostilités commises dans la Méditerranée contre notre flotte. Tous ces délits sont graves; mais le plus criant, c'est d'avoir appelé en France le fils du prétendant à notre couronne, d'avoir préparé dans le port de Dunkerque un embarquement considérable de troupes destinées à envahir ce royaume, et l'expédition d'une escadre de vaisseaux de guerre dans la Manche pour favoriser cet embarquement et l'invasion. Voilà les preuves convaincantes du peu de respect de la France pour les engagemens les plus sacrés, quand l'observation ne s'accorde point avec son intérêt, son ressentiment et son ambition.

Nous ne pouvons passer sous silence les traits of

fensans contenus dans la déclaration de guerre de la France, au sujet de la convention faite à Hanovre en 1741. Cette convention, qui regardoit seulement notre électorat, n'avoit aucune relation avec nous comme roi d'Angleterre : ce qu'on allègue sur ce propos est d'autant plus injurieux, que notre conduite a été entièrement conforme à la candeur que nous avons prise pour règle de nos actions.

Il seroit inutile de répondre aux plaintes faites contre la conduite de nos ministres dans les cours étrangères : il est connu que les agens de France dans les différentes cours d'Europe n'ont cherché qu'à exciter des dissentions domestiques dans tous les pays où ils étoient revêtus d'un caractère public, et qu'à semer la défiance et la division entre toutes les puissances. Les pirateries commises par nos vaisseaux de guerre sont des impostures indécentes et grossières ; nous avons en horreur tout ce qui a le sceau de la cruauté et de la mauvaise foi. Si l'on nous en alléguoit, nous y apporterions un remède prompt et salutaire par la punition rigoureuse des coupables.

Ainsi nous nous trouvons indispensablement obligés à prendre les armes ; et mettant une entière confiance dans la protection de Dieu tout-puissant, qui connoît la pureté de nos intentions, nous avons jugé devoir déclarer la guerre au roi de France, comme nous le faisons par cette présente, et nous la soutiendrons vigoureusement par mer et par terre, dans la forte persuasion que nous serons puissamment secondés par tous nos bons sujets dans une cause aussi juste.

Orcades.

(5) Les Orcades sont un assemblage d'îles situées à l'est de l'Ecosse. On en ignore encore le nombre : les uns en comptent trente-deux, et les autres quarante. Cette diversité d'opinions vient de ce qu'elles sont presque toutes contiguës. Au reste, il n'y en a que vingt-huit d'habitées ; la plus étendue n'a que quarante lieues de circuit. Quoique l'air y soit très-froid, il y croît toute sorte de grains, excepté du froment ; on n'y trouve aucun animal venimeux. Les côtes sont abondantes en toute espèce de poissons, et l'intérieur Pag. 38.

des terres n'est habité que par des lapins et des canards. Les chevaux y sont fort petits, mais infatigables. Dans quelques îles on fait du pain de farine de poissons secs. Ces îles étoient soumises à l'Ecosse, dont les rois les tenoient en fiefs du roi de Norvège, et lui payoient, par un accord fait en 1537, dix marcs à leur avènement à la couronne. Le peuple parle la langue gothique, et boit avec excès d'une liqueur forte faite avec de l'orge; et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il ne s'enivre jamais, et que la vie y est plus longue et les infirmités plus rares que dans les climats tempérés. *Voyez* Botero.

Les Hébrides, dont il est souvent parlé dans ce dernier volume, sont une espèce d'archipel composé de trois cents îles, si voisines de l'Ecosse, qu'on les confondoit avec elle. Les principales sont Ila, Skie, Arren, Mula, Cholmkil et Eust, qui toutes ont un bourg et quelques villages : mais les autres sont presque toutes inhabitées; et les côtes sont si hérissées de rochers, qu'elles semblent refuser leur entrée au reste du monde. Les Hébrides et les Orcades étoient regardées par les anciens comme les limites du globe. Les peuples de ces îles sont des sauvages uniquement occupés du soin de se reproduire et de se procurer des subsistances : ils se nourrissent d'orge, d'avoine, de poisson, et de chair à demi-cuite; l'eau est leur boisson ordinaire, mais dans leurs festins ils boivent du lait. Leurs vêtemens sont bigarrés ; le mélange du pourpre et du bleu est ce qui les flatte le plus. L'âpreté du climat les accoutume à tout souffrir; ils dorment exposés à la pluie, au milieu de la glace et des neiges. Quoique leurs organes soient grossiers, ils sont passionnés pour la musique ; leurs instrumens sont faits de cordes d'airain ou de nerfs, qu'ils touchent avec l'archet ou les doigts : ils célèbrent dans leurs chansons les exploits de leurs héros fabuleux. Les femmes alloient autrefois à la guerre ; et cette coutume s'est renouvelée, comme on l'a vu, dans la défense de la cause du prince Edouard. Ils avoient pour armes une cotte de mailles, un morion, un arc et des flèches ; aujourd'hui ils se servent de piques d'archers, qu'ils manient avec dextérité. Dans les combats, au lieu de tambours et de trompettes, il ne se servent que de

flûtes et de hautbois, dont le son allume leur courage. Ces îles étoient autrefois soumises à l'Ecosse : mais depuis la réunion de ce royaume à celui d'Angleterre, elles ont passé sous la domination britannique. C'est d'une de ces îles, nommée Bute, que sont sortis les Stuart. Toutes en général abondent en gibier, oies sauvages, et surtout en macreuses, qu'on a cru longtemps être nées des feuilles d'arbres qui tombent dans la mer. C'est sur ces côtes qu'on pêche le plus beau hareng.

Proclamation du Prétendant.

(6) Le prince fit son entrée publique dans Perth le 19 septembre 1745, pour faire proclamer roi son père, marchant à la tête de cinq cents hommes grands et bien faits, mais d'un regard dur et furieux : endurcis par le froid, ils n'avoient qu'une écharpe de peau qui les couvroit jusqu'aux genoux ; leurs pieds étoient enfermés dans des sandales de cordes tressées à la romaine par-dessus le pied. Ce fut avec cet appareil guerrier et sauvage qu'il marcha au milieu de la bourgeoisie sous les armes. Toute la noblesse et le peuple des environs voulurent assister à cette solennité ; la ville retentit d'acclamations. Jacques III fut proclamé publiquement roi d'Ecosse et d'Irlande. Les habitans de la campagne, de six lieues à la ronde, étoient venus pour partager la joie des gentilshommes et des bourgeois. Le prévôt de Perth harangua le prince en lui présentant les clefs de la ville, et le ministre en fit autant à la porte du temple ; il se rendit ensuite à la maison de ville, où il reçut le serment de la bourgeoisie et des magistrats. Cet événement fut marqué par des médailles d'or et d'argent qu'on fit frapper pour en perpétuer la mémoire. Pag. 49.

Harangue de Taylor.

(7) MONSEIGNEUR, PRINCE ROYAL D'ECOSSE,

Malgré nos regrets et nos soupirs, nous n'eussions jamais osé nous flatter de voir le jour heureux que le fils et l'héritier de nos légitimes rois nous seroit rendu ; Pag. 52.

nous avions commis l'iniquité en les offensant; le Seigneur étoit irrité, son glaive nous avoit fait sentir le poids de sa vengeance; l'usurpateur en avoit profité pour nous assujettir et nous traiter en esclaves.

Accoutumés à ne point recevoir de lois de l'étranger, notre bonheur en a été d'autant plus grand, que l'électeur d'Hanovre ne s'est point embarrassé de nous consoler par un gouvernement doux et paisible; il s'est cru, au contraire, autorisé à profiter de notre abattement pour nous imposer un joug plus rude et plus pesant.

Quelques plaintes et quelques représentations que nous ayons faites, nous avons été forcés, malgré nous, de recevoir le joug qui nous a été imposé. Nos priviléges et notre religion n'ont pas été exempts de ressentir la domination du pouvoir arbitraire; notre commerce n'existe plus que dans notre ressouvenir; nos ports ont été fermés, ou négligés faute de secours; Londres et Hanovre se sont réunis pour nous dépouiller et nous ravir, s'il eût été possible, jusques à la lumière : à peine notre parlement a-t-il pu obtenir de conserver, seulement pour la forme, quelques députés à celui d'Angleterre.

Ce parlement fameux où vos pères assistoient, n'a plus de voix pour se faire entendre; son orateur est sans langue et sans liberté : la voix de celui de Londres est comme un tonnerre qui foudroie et qui interdit; ce sont les principes de Cromwel avec sa tyrannie.

Avec une politique si mal dirigée, on a cru qu'en nous subjuguant et en nous épuisant ainsi, nous serions obligés d'aller gémir au pied du trône de l'étranger pour être consolés et soulagés. Mais la politique germanique ne sera jamais la nôtre : un Ecossais ne pense point comme un Allemand; ce n'est point en le maltraitant qu'on le subjugue; sa liberté est prise dans le sentiment; s'il aime, il veut être aimé; il n'obéit point avec menace, mais il se sacrifie avec liberté. Jamais un prince étranger ne connoîtra nos sentimens : la race de nos seuls légitimes rois nous est trop chère et trop précieuse.

Nous n'avons point attendu, grand prince, pour vous aimer et vous recevoir dans nos cœurs, que vous devinssiez notre libérateur et notre bienfaiteur; nos

vœux sont aussi anciens que le trône où vos illustres pères, qui nous ont gouvernés, ont été assis. Loin que les temps les aient affoiblis et diminués, les monumens respectables que nous en conservons par tout ce royaume les augmentent et les font éclater. Si nous vous attendions cependant, c'étoit pour vous en persuader, et les manifester à nos ennemis; l'impuissance où nous étions de le faire ailleurs causoit nos inquiétudes et diminuoit nos espérances.

En vous félicitant sur les heureux succès des armes que Dieu vous a mises à la main pour nous secourir, nous nous félicitons nous-mêmes : il nous pardonne, puisqu'il nous protége ; et c'est en nous joignant à vous que nous espérons le mériter par notre fidélité et notre attachement. Nous vous défendrons des assassins en versant la dernière goutte de notre sang pour votre conservation et notre bonheur : nous invitons nos régimens qui sont en Flandre à venir défendre une cause qui leur est commune avec nous. Déjà l'Europe, dans l'attente de cet heureux événement, nous regarde comme ses alliés ; vous nous en faites éprouver d'avance les douceurs et les avantages.

Sous votre gouvernement, le parlement d'Ecosse redeviendra ce qu'il a été sous vos pères : il oubliera qu'il avoit perdu sa gloire et sa splendeur, ses séances et sa liberté; il établira des lois fondamentales, sous votre autorité, pour votre conservation et pour le maintien de notre religion, pour le rétablissement de nos priviléges et celui de notre commerce. Le mémoire que vous nous avez fait remettre nous assure de vos dispositions à cet égard.

Vous êtes Ecossais, né du sang de nos plus illustres rois. Cette valeur et cette fermeté dans les plus grands périls ne s'acquièrent point : c'est la noblesse du sang qui les fait naître; c'est l'esprit d'une nation qui vous aime et qui vous reconnoît, qui les produit.

Pendant que nos ministres vous louent, et qu'ils prient dans leurs temples la majesté divine d'achever le grand ouvrage de notre délivrance, nous allons examiner le projet du gouvernement que vous avez fait dresser, afin qu'en l'acceptant notre soumission soit aussi sincère que nos vœux.

Pierre Fée.

Pag. 76. (8) Les anciens Ecossais proclamoient leurs rois assis sur une pierre qu'ils nommoient la *Pierre Fée.* Voici l'origine de cette coutume, tirée de l'Histoire d'Angleterre par Polydore Virgile, et de l'Histoire des évêques de Porto par l'archevêque Rodrigue d'*Acunha*, pag. 1, c. 1.

Gathèle, fils de Néolus, roi d'Athènes, pour se soustraire aux mauvais traitemens de son père, fut chercher un asile en Egypte, où il se distingua par sa valeur dans une guerre contre les Ethiopiens. Scota, fille du roi d'Egypte, fut la récompense de ses services. Ceci se passa dans le temps que Moïse fut choisi par l'Eternel pour être conducteur du peuple hébreu. La crainte d'être frappé des plaies qui avoient affligé l'Egypte, détermina Gathèle à s'embarquer avec sa femme et ses amis pour aller se fixer dans une autre contrée. Après avoir parcouru la Méditerranée, il aborda dans un port de la côte occidentale d'Espagne, auquel il donna le nom de *Portus Gatheli;* et le pays fut depuis appelé par corruption, Portugal.

En descendant à terre, il fit construire des cabanes, et ensuite une ville; et pour être plus au large, il envoya une colonie dans la partie de la Galice qui étoit inhabitée : il donna des lois à ses sujets qui furent appelés Scots pour honorer sa femme, qu'il aimoit tendrement.

Gathèle rendoit la justice à ses vassaux placé sur une pierre, qui fut regardée comme le gage de la gloire et du bonheur de ce peuple naissant. Leur nombre se multiplia si prodigieusement, que le pays ne suffisoit plus à tant d'habitans. Gathèle, instruit qu'il y avoit une île au nord de ses états, y envoya une colonie avec ses deux fils Hiber et Hemec. Hiber, en abordant dans cette île, lui donna le nom d'Hibernie, et y laissa une partie de ses aventuriers, et Hemec pour les gouverner. La population des Scots d'Hibernie prit de si grands accroissemens, qu'ils furent obligés de bâtir plusieurs villes nouvelles : ils firent des lois, créèrent des prêtres, et réglèrent leur culte sur le modèle des rites sacrés des Egyptiens. Après l'extinc-

tion de la race de leurs rois, ils envoyèrent des ambassadeurs offrir la couronne à Simon Brech, qui régnoit alors sur les Scots d'Espagne, comme descendant d'Hiber. Brech, sensible à cet honneur, passa en Hibernie trois cents ans après l'expédition de Gathèle, et emporta avec lui la *pierre fée*, sur laqnelle il voulut être couronné; et cet exemple fut suivi par ses successeurs.

Les Hibernois ayant formé des établissemens dans le nord de l'Angleterre, demandèrent un roi à Forcard, qui régnoit en Hibernie; il leur envoya son fils Fergus, jeune prince de grande espérance, qui emporta avec lui la *pierre fée*, sur laquelle il fut couronné : ce fut lui qui donna le nom d'Ecosse à son nouveau royaume, pour honorer la mémoire de Scota, femme de Gathèle. Tous les rois ses successeurs furent couronnés sur cette pierre sacrée. Mais Edouard, roi d'Angleterre, fils de Henri III, fit une invasion en Ecosse à la tête d'une nombreuse armée, qui porta partout la désolation ; et après plusieurs victoires, il retourna dans ses états, emportant avec lui la *pierre fée*, comme le plus glorieux de ses trophées. Cette pierre fut suspendue aux voûtes de Westminster avec quatre chaînes de fer. Comme depuis ce temps les Écossais ont été presque toujours vaincus par les Anglais, le peuple superstitieux en a attribué la cause à la perte de la *pierre fée*.

Ligonier.

(9) Ligonier, né à Castres, étoit fils d'un chapelier Pag. 87.
riche et protestant. Ce ne fut point le zèle religieux qui l'obligea de chercher une nouvelle patrie : ayant mis l'épée à la main contre un officier qui l'avoit insulté, il le laissa mort sur la place; alors il fut chercher un asile en Angleterre, où son mérite l'éleva aux premiers grades de la guerre. A la bataille de Lawfeld, où il commandoit sous le duc de Cumberland, il fut fait prisonnier; et Louis XV, dont il étoit né le sujet, et dont il étoit devenu l'ennemi, lui fit l'honneur de l'admettre à sa table. On doit consacrer le nom des deux braves carabiniers qui le firent prisonnier; ils s'appeloient Ocle et Saint-Martin. Le général anglais,

pendant l'espace du chemin qu'il falloit traverser pour arriver à la tente du roi, leur offrit tous ses bijoux et une somme considérable s'ils vouloient le relâcher ; ils ne furent point éblouis par l'éclat de cette offre, préférant la gloire aux richesses. Les Grecs et les Romains auroient perpétué la mémoire de ce désintéressement héroïque : Ocle et Saint-Martin furent loués et oubliés.

P. 114. (10) L'histoire de tous les pays offre des traits aussi héroïques que celui de ce soldat montagnard : c'est pour la gloire du mien que je me fais un devoir de rapporter l'action courageuse d'un garde-côte de la ville de Caen. En 1768 les Anglais, au nombre de cinq ou six cents hommes, débarquèrent à l'embouchure de la rivière d'Orne, et se répandirent dans la campagne pour piller. Le garde-côte les voit qui s'avancent vers lui : il se cache derrière une haie avec huit de ses camarades ; et lorsque l'ennemi, qui ne les avoit point aperçus, est assez près de lui pour s'en faire entendre, il s'écrie, *Aux armes, mes amis ! formez vos rangs ; marche.* Les Anglais, craignant d'être accablés par le nombre, se précipitent dans leur fuite et regagnent leurs vaisseaux.

Manifeste véritable du prince de Galles, après la victoire de Preston-pans.

CHARLES, prince de Galles, etc., régent des royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, etc. à tous les sujets de sa majesté, de quelque condition qu'ils soient, salut.

Aussitôt que nous avons été arrivés en Ecosse, où, conduit par la providence divine, nous avons été joints par une poignée de fidèles sujets du roi notre père, notre premier soin a été de publier sa très-gracieuse déclaration ; et en conséquence des pouvoirs dont il lui a plu de nous revêtir en qualité de régent, nous avons donné aussi notre propre manifeste pour expliquer et étendre les promesses qui avoient d'abord été faites conformément aux lumières que nous avons prises sur ce qui concerne les intérêts et les désirs de la nation écossaise.

Maintenant qu'il a plu à Dieu de favoriser notre entreprise en nous rendant maîtres du royaume d'Écosse, nous avons jugé convenable de publier ce présent manifeste, pour remplir de consolation et de satisfaction le cœur des fidèles sujets de sa majesté, de quelque nation qu'il puissent être.

C'est pourquoi nous déclarons, au nom de sa majesté, que sa seule intention est de rétablir tous ses sujets dans la pleine jouissance de leur religion, lois et libertés, et que notre entreprise n'a jamais été faite en vue de rendre esclave un peuple libre, mais au contraire de réparer les atteintes qu'on auroit pu porter à sa liberté. Nos desseins ne sont point de contraindre à embrasser aucune religion que la nation ne voudroit pas suivre, mais de maintenir et de protéger celles qui sont actuellement établies en Angleterre, Écosse et Irlande ; et s'il est besoin qu'il soit donné quelque assurance de plus au clergé et à l'église établie ainsi qu'elle l'est, nous promettons, au nom de sa majesté, qu'il sera donné à cet égard telle loi que le parlement jugera nécessaire.

Et pour faire connoître la droiture des intentions du roi notre père, nous déclarons en outre, sur ce qui concerne les dettes de la nation, que, quoiqu'elles aient été contractées sous un gouvernement illégitime et mal entendu, ainsi que chacun peut le connoître et l'avouer, et quoique ce fardeau soit extrêmement pesant, cependant, eu égard à ce que ces dettes intéressent la plus grande partie des sujets que sa majesté promet de protéger, chérir et défendre, il est résolu de prendre sur cet objet l'avis de son parlement pour marquer à ses peuples que leur seul avantage est le but de toutes ses actions et intentions.

Nous déclarons aussi en son nom que la même règle établie pour les fonds sera suivie et exécutée aux termes de chaque loi et actes du parlement passés depuis la révolution ; et s'il est besoin qu'elle soit approuvée dans un parlement libre et loyalement assemblé, sa majesté la confirmera.

Quant à la prétendue union des deux nations, sa majesté ne peut ni ne doit la ratifier, vu les remontrances qui ont toujours été faites de la part des deux royaumes, et qu'il est incontestable que le point de vue principal a été l'exclusion de la famille royale au

droit légitime qu'elle a à la couronne : on sait, pour l'en écarter, quelles séductions et voies corrompues ont été pratiquées ouvertement. Mais pour tout ce qui pourra convenir aux intérêts et à l'avantage des deux nations, sa majesté se portera toujours à remplir les vues de son parlement, sur les mémoires qu'il lui fournira.

Après vous avoir donné, au nom de sa majesté, une aussi ample assurance qu'un souverain de la Grande-Bretagne peut vous accorder pour le maintien de votre religion, la jouissance de vos biens et de vos lois, nous, pour vous-mêmes, et comme héritier présomptif de la couronne, ratifions et confirmons la même déclaration en notre nom, devant le Dieu tout puissant, sur la foi d'un chrétien et l'honneur d'un prince.

C'est à vous-mêmes, sujets de mon père, que je veux me plaindre aujourd'hui, et ne pas manquer cette occasion de réveiller votre attention, pour dissiper le nuage que des plumes mal intentionnées répandent depuis long-temps, et encore à présent, sur la vérité : vos chaires, vos assemblées et vos papiers hebdomadaires ne sont remplis que des termes effrayans de papisme, d'esclavage, de tyrannie et de pouvoir arbitraire, auxquels vous êtes menacés d'être assujettis par le pouvoir formidable de la France et de l'Espagne. Le roi mon père y est représenté comme un tyran avide de sang, et qui ne respire que pour la destruction de ceux qui ne voudront pas embrasser une religion qu'ils ont en horreur; je n'y suis pas moi-même traité avec plus de ménagement : mais reconnoissez et rendez justice à la vérité.

Je me suis risqué dans un petit vaisseau, sans argent, sans armes et sans amis; je suis arrivé en Ecosse, accompagné seulement de sept gentilshommes.

J'ai publié la déclaration du roi mon père, en offrant en son nom, d'un côté une amnistie générale, et de l'autre la liberté de conscience.

J'ai promis en outre d'accorder tout ce qu'un parlement libre proposera pour le bonheur du peuple. J'ai, je le dois avouer, la plus grande raison d'adorer les desseins du Tout-puissant, qui m'a protégé d'une façon si marquée, moi et ma petite armée, au milieu de tous les dangers qui m'environnoient; sa bonté, qui soutient les bonnes causes, m'a conduit à la vic-

toire, et m'a ouvert les portes de la capitale de ce royaume. J'y suis entré aux acclamations de tous les fidèles sujets du roi mon père; pourquoi donc voudroit-on à présent animer les esprits du peuple contre mon entreprise? La raison en est aisée à découvrir: on a craint de voir renouveler les scènes sanglantes dont on n'a point encore perdu le souvenir. Mais si les plaintes autrefois formées contre la famille royale avoient été occasionnées par quelque faute dans le gouvernement, elle les a bien expiées depuis. La nation a maintenant une belle occasion de se garantir de pareils événemens pour l'avenir.

Si notre famille royale a souffert l'exil pendant cinquante-sept années, comme chacun le sait, la nation, pendant ce temps, en a-t-elle été plus heureuse et plus florissante? Avez-vous pu regarder ceux qui vous ont gouvernés comme les pères du peuple de la Grande-Bretagne et de l'Irlande? Cette famille à laquelle la faction a voulu porter le diadême qu'elle a arraché à son prince légitime, vous a-t-elle marqué quelque reconnoissance d'une si grande confiance et faveur? Avez-vous trouvé plus d'humanité et de condescendance dans celle qui n'étoit pas née pour porter la couronne, que dans vos anciens rois? Leurs oreilles ont-elles été ouvertes aux cris du peuple? Ont-ils considéré les intérêts de la nation préférablement aux leurs? Quel avantage avez-vous tiré de leur gouvernement, si ce n'est d'être accablés de dettes?

Si vous tenez pour l'affirmative, pourquoi donc dans vos assemblées avez-vous été tant de fois près de vous soulever contre ce mauvais gouvernement? Pourquoi la nation a-t-elle tant de fois porté ses plaintes en vain, pour corriger les abus des parlemens, tant sur leur durée, que sur la multitude des membres, qui occasionne leur vénalité et l'introduction des lois pénales, et en général contre la misérable situation du royaume au-dedans et au-dehors?

Tous ces abus et beaucoup d'autres inconvéniens peuvent être détruits, à moins que le peuple de la Grande-Bretagne ne soit corrompu à tel point, qu'il ne veuille pas même accepter la liberté qui lui est offerte. Le roi mon père, à son rétablissement, ne refusera rien de ce qu'un parlement libre pourra de-

mander pour la sûreté de la religion, des lois et de la liberté de son peuple.

Les craintes de la nation sur le pouvoir de la France et de l'Espagne ne sont pas mieux fondées : mon expédition a été entreprise sans le secours d'aucune de ces puissances. Mais puis-je voir des forces étrangères appelées par mes ennemis contre moi? et quand j'entends qu'ils font venir à leur secours les Hollandais, Danois, Hessois, Suisses, et autres alliés de l'électeur d'Hanovre, pour soutenir leur gouvernement contre les sujets de mon père, n'est-il pas temps aussi que mon père accepte l'assistance de ceux qui sont en état de le secourir? Le monde entier et les gens d'un jugement sain pourront-ils inférer de là qu'il veut devenir un prince tributaire, plutôt qu'un *monarque* indépendant? Lequel des deux doit être regardé comme le plus indépendant des puissances étrangères, ou celui qui, avec l'aide de ses propres sujets, vient revendiquer ses états des mains d'un intrus, ou celui qui ne peut, sans l'assistance du dehors, soutenir son gouvernement au-dedans, quoiqu'établi par un pouvoir civil et soutenu par une force militaire, contre une troupe mal disciplinée de ceux qui ont gouverné pendant tant d'années?

Que cet intrus en fasse l'expérience; qu'il renvoie ses troupes étrangères, soudoyées avec l'argent de la nation, et que le sort d'une bataille en décide : je n'aurai pour moi et la cause de mon pays que les sujets de mon père; mais quelque opposition qu'il puisse faire, je me confierai toujours à la justice de mes droits, la valeur de mes troupes et la protection de Dieu, pour achever ma glorieuse entreprise.

Je conclurai avec cette réflexion : les guerres civiles sont toujours fomentées par des haines invétérées et de mauvais desseins que l'esprit de parti ne manque jamais de souffler dans le cœur de ceux que différens intérêts, principes ou vues, mettent en opposition les uns aux autres; c'est pourquoi je demande instamment à mes amis de ne point se laisser emporter à la violence de ces passions : donnons cet exemple de modération à nos ennemis, afin de prévenir les mauvais effets qui pourroient résulter des animosités particulières. Puisse cette présente déclaration servir de

témoignage à la postérité de la droiture de mes vues dans mon entreprise, et de la générosité de mes intentions !

DONNÉ en notre palais de Holy-Wood House, le 10 octobre 1745.

C. P. R.

Et par le commandement de S. A. R.

J. MURRAY.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER TOME.



